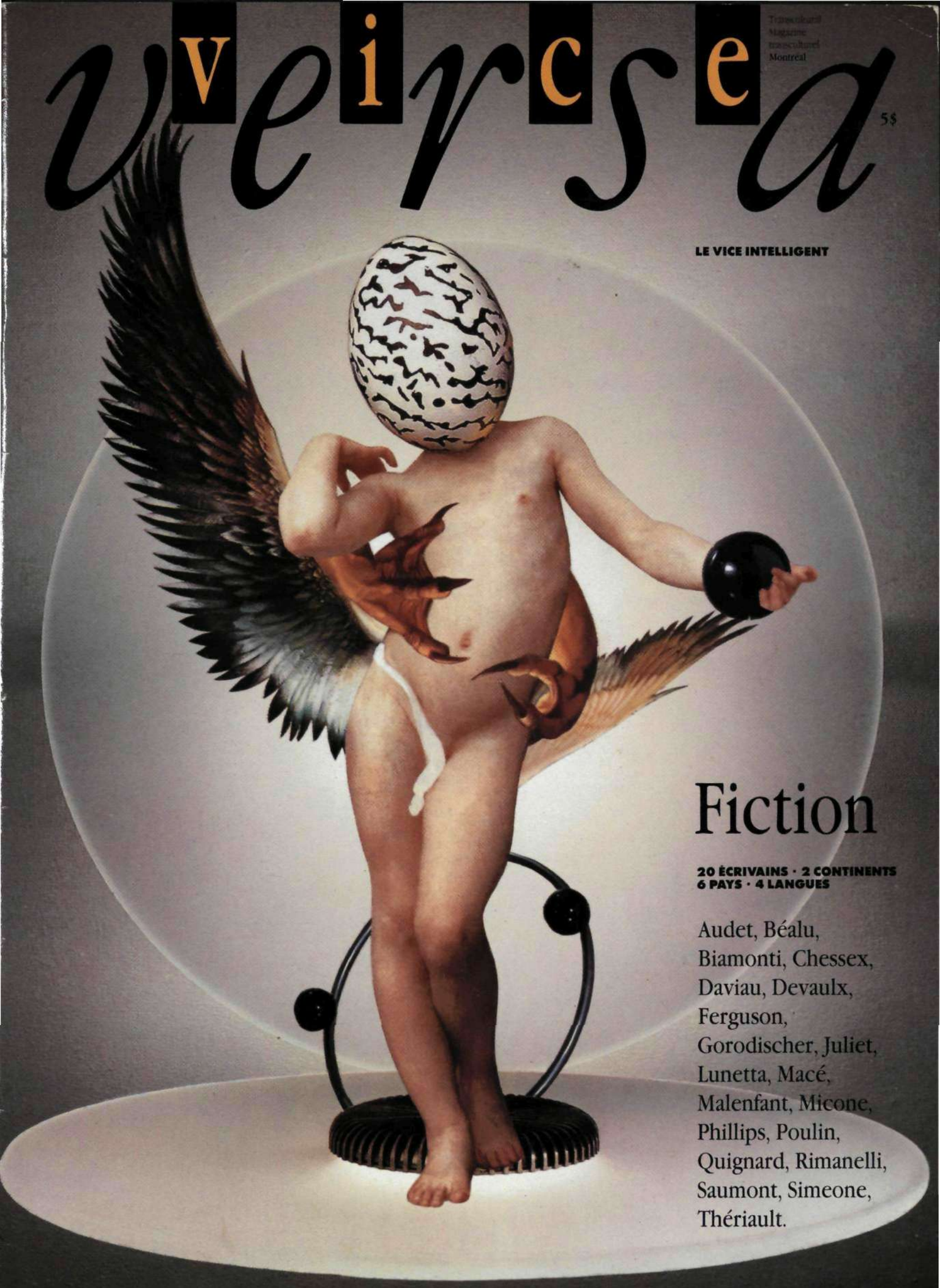
veirsea

Transculturel
Magazine
transculturel
Montréal

5$

LE VICE INTELLIGENT



Fiction

20 ÉCRIVAINS · 2 CONTINENTS
6 PAYS · 4 LANGUES

Audet, Béalu, Biamonti, Chessex, Daviau, Devaulx, Ferguson, Gorodischer, Juliet, Lunetta, Macé, Malenfant, Micone, Phillips, Poulin, Quignard, Rimanelli, Saumont, Simeone, Thériault.

FRANCE : 35F – BELGIQUE : 200F – SUISSE : 8F – ITALIA : 7000 LIRES – USA : 4$

ADAMI

La Galerie d'Art Lavalin
présente du 19 mai au 24 juin
son premier solo international:
30 oeuvres majeures de 1979-1989
de l'artiste italien VALERIO ADAMI.

Entrée libre du mardi au samedi
de 12 h à 18 h
au 1100, boul. René-Lévesque Ouest à Montréal.

LA GALERIE D'ART LAVALIN • MONTRÉAL

Z

Nos lecteurs seront peut-être surpris que ce numéro qui inaugure une nouvelle saison de *Vice Versa* soit consacré à la fiction. On pourrait se demander pourquoi, après avoir affiché, dans l'éditorial du numéro 25, un engagement si prononcé pour les problèmes sociaux et une attitude si pragmatique dans notre travail d'édition, nous avons décidé de commencer avec un contenu aussi *abstrait*.
La vérité est que nous ne considérons pas la fiction comme une évasion mais comme le seul, unique et juste début d'une œuvre. Comment re-naître sinon en libérant les énergies de l'imagination et la rigueur de la créativité? Elles sont les seules forces qui puissent nous permettre comme l'écrit J.L. Borges de pressentir ou de deviner « à travers B, la très lointaine existence de Z, que B ne connaît pas ». *Lamberto Tassinari*

P.S. Nous regrettons le départ de Bruno Ramirez, cofondateur de la revue, qui depuis quelque temps trouvait difficile de concilier l'orientation et le style éditorial de Vice Versa avec son sens de l'engagement intellectuel.

Z

Perhaps our readers will be surprised to see that this issue which inaugurates a new season of *Vice Versa* has been devoted to fiction. They may wonder why, after announcing in the last issue's editorial a pronounced commitment to social issues and a pragmatic attitude in our editorial work, we are now starting with such an abstract content.
The truth is that we do not consider fiction as a form of evasion, but as the only, unique, and correct way to start an œuvre. How can one undergo a rebirth if not by freeing the energies of imagination and the rigour of creativity? They are the only forces permitting us – in the words of J.L. Borges – to presage, "through B, the faraway existence of Z, which B does not know." *L.T.*

Z

I nostri lettori saranno forse sorpresi che questo numero che inaugura una nuova stagione di *Vice Versa* sia dedicato alla narrativa. Ce si può chiedere perchè, dopo avere annunciato nell'editoriale del numero 25 un impegno così pronunciato verso i problemi sociali e un atteggiamento così pragmatico nel nostro lavoro editoriale, abbiamo deciso di iniziare con un contenuto così astratto.
La verità è che noi non consideriamo la narrativa come un'evasione, ma come il solo, unico e giusto inizio di un'opera. Come rinascere se non liberando le energie dell'immaginazione e il rigore della creatività? Esse sono le sole forze che possano permetterci, come scrisse J.L. Borges, di presentire o di indovinare, "attraverso B, la lontanissima esistenza di Z, che B non conosce". *L.T.*

Fiction

5
Roses théières
Diane-Monique Daviau

7
Le réveille -matin
Marcel Béalu

9
Not Visible
Giose Rimanelli

12
Il passeur d'Aùrno
Francesco Biamonti

14
L'artiste
Noël Audet

18
L'année de l'éveil
Charles Juliet

22
Ramses II
Edward O. Phillips

26
Petites fugues pour une saison sèche
Gabrielle Poulin

30
Babele
Marco Micone

34
Hamadryas
Pascal Quignard

36
The Riddle
Trevor Ferguson

39
Las luces del puerto de Waalwijk
Angélica Gorodischer

40
Les clous
Jacques Chessex

42
Les Musée de l'homme
Gérard Macé

44
Voix portées
Paul-Chanel Malenfant

46
La tempête
Noël Devaulx

48
Mon âne et moi
Yves Thériault

50
En août, une ville
Bernard Simeone

52
L'ubicazione di Lasha
Mario Lunetta

54
Le retable
Annie Saumont

57
Bande dessinée
Vittorio

Illustration de la page de couverture Homo Lulu

Ce numéro

Dans cette livraison, *Vice Versa* ne se contente pas de s'habiller de neuf mais traverse mers et mondes pour obéir à sa double vocation – littéraire et transculturelle. Se trouvent en effet réunis des écrivains de deux continents, six pays et autant de traditions culturelles différentes. En français, en anglais, en italien et en espagnol, ils ont écrit – la plupart du temps spécialement pour ce numéro – des textes qui, en dépit de leur diversité, se rejoignent par l'universalité de leurs thèmes. Le lecteur rencontrera au fil des pages des voix connues, prestigieuses même, qui mêlent leurs échos à celles d'auteurs plus secrets. Une cohabitation aussi complète est heureuse et signe certain de vitalité.

This issue

In this issue *Vice Versa* not only turns over a new leaf but also travels over oceans and worlds to follow its transcultural and literary calling. This issue brings together writers from two continents, six countries and many different cultural traditions. The texts written in French, English, Italian and Spanish and, in many cases, specifically for this issue share a universality of themes. Our readers will discover in these pages some well known voices whose echoes merge with those of lesser known authors. Such a cohabitation is not only welcome but is a sure sign of vitality.

Questo numero

Vice Versa con questo numero non solo cambia veste ma traversa ancora i mari portata dalla sua duplice vocazione letteraria e trasculturale. Si trovano così riuniti scrittori di due continenti, sei paesi e altrettante tradizioni culturali diverse.
I loro testi in francese, inglese, italiano e spagnolo – spesso scritti appositamente per *Vice Versa* – benché così diversi tra loro, sono accomunati dall'universalità dei temi trattati. Accanto a voci note e anche prestigiose, si trovano quelle di autori più segreti. Una così ricca coabitazione è felice e certamente segno di vitalità.

Marie José Thériault

ILLUSTRATION : STEPHAN DAIGLE

Roses théières

Diane-Monique Daviau

Le gris de la rue, déjà, recouvre comme un oïdium les rosiers qui encadrent les fenêtres du café. Avant de quitter Avignon pour assumer mes nouvelles fonctions à Aix-en-Provence, je tenais à voir cette maison crème avec ses réchampis d'un bleu auquel la petite a maintes fois donné le qualificatif de « champêtre ».

Pendant les dernières semaines de la thérapie, elle parla abondamment des rosiers qu'elle avait réussi à faire pousser près des fenêtres et de l'idée qui ne la quittait plus, depuis, de découper des théières dans les volets bleus. Ainsi, m'expliqua-t-elle à plusieurs reprises, si elle faisait passer ensuite quelques branches du rosier derrière chaque volet, on verrait, dans le trou ayant la forme d'une théière, des roses. Des roses théières.

La dernière fois qu'elle aborda ce sujet, elle manifesta de l'inquiétude face à la possibilité de trouver le bon outil pour tailler dans le bois la forme d'une théière, et je comprends maintenant à quel point j'ai manqué d'empathie en suggérant platement qu'il suffisait peut-être de peindre sur les volets des théières de couleur rose.

Je me souviens que sa réponse me désarçonna complètement, mais je ne compris pas davantage lorsque de sa petite voix triste et cassée, elle me dit, comme si elle n'était pas tout à fait certaine qu'il vaille vraiment la peine de m'expliquer la nuance : « Ce n'est pas des théières roses que je veux. Il faut qu'il y ait un trou dans le volet et que l'on voie des roses dans la forme de la théière. Des roses théières, voilà ce que je voudrais. »

Elle a vraisemblablement trouvé le bon outil, car les volets, d'un bleu auquel l'épithète « champêtre » va comme un gant, sont percés et parés de quelque chose qu'on ne peut qualifier en effet que de roses théières.

Je n'avais pas l'intention d'entrer dans ce café, mais soudain l'envie devint si grande que je ne pus y résister. Je me dirigeai vers la porte, hésitai quelques instants au moment de saisir la poignée, aux prises avec un sentiment qui ressemblait assez à celui de transgresser un interdit, puis, poussée par le besoin d'avoir vu, j'entrai d'un pas rapide dans le café et m'assis à la première table libre que je pus repérer.

Lors de sa première visite au département de psychiatrie infantile, je la vis d'abord de dos. Je passai plusieurs minutes à l'observer ainsi. Elle se tenait bien droite devant la porte de l'ascenseur. Droite et gracile, voilà ce que je pensai aussitôt en la voyant plantée là devant cette porte de métal avec laquelle elle semblait rivaliser d'immobilité. Pas un doigt ne bougeait, pas un cheveu.

Ses cheveux ! Si bizarre, cette histoire... La première fois que je l'ai vue, ses cheveux m'ont tout de suite intriguée. Ils avaient quelque chose de flottant et d'indéfinissable, d'imprécis, d'hésitant. J'ai pensé : l'enfant aurait pu être blonde. A failli l'être. Ou bien elle l'a été, plus jeune encore, et maintenant sa chevelure perd peu à peu l'or des premières années, s'assombrit. Je ressentis cela comme un appauvrissement, une perte. Je ne savais pas encore qu'il s'agissait tout à fait du contraire. Je l'appris plus tard, lorsqu'après un an de traitement dans notre département, sa chevelure devint complètement noire.

Au premier coup d'œil, je lui donnai tout au plus une dizaine d'années. Pas seulement à cause de sa taille. Elle était petite pour douze ans, c'est vrai, mais bien des enfants de son âge ne l'auraient pas dépassée d'un millimètre. Non, la taille n'avait pas grand-chose à voir là-dedans. Je m'en rendis compte dès qu'elle me fit face enfin.

De dos, elle semblait fragile et gracieuse, mais lorsqu'elle se tourna vers moi, j'eus l'impression de me trouver devant une armure qui des pieds à la tête annonçait : je suis restée menue, c'est vrai, mais ne cherchez pas chez moi la grâce. Je n'ai que de la gracilité à offrir. De petits os et du nerf. Dont mieux vaut se méfier. De la droiture, aussi, ne vous en déplaise, mais vous ne sauriez pas quoi faire avec et j'en suis fort aise.

Comment a-t-elle pu continuer à vivre jour après jour dans cette maison où le drame ▷

ILLUSTRATION : PIERRE PRATT

a laissé tant de traces? Rien qu'ici, dans la pièce qui fait office de café, je sens que la petite s'est *acharnée* à vivre envers et contre tous les souvenirs qui ont dû l'assaillir à longueur de semaine, je vois partout les marques de son combat avec la rage, l'impuissance, la culpabilité. Tous ces trous dans les nappes, ces dizaines de déchirures identiques, parfaitement symétriques. Nous en avons parlé si souvent que je croyais avoir une bonne idée de l'apparence que pouvait présenter un endroit où une enfant s'est acharnée à trouer tout ce qui lui tombait sous la main. Mais je constate que mon imagination n'était pas à la hauteur de l'obsession. Maintenant, avec mes propres yeux, je découvre l'ampleur du geste qu'elle n'a pu s'empêcher de répéter sans cesse. Tous ces trous dans les chaises, dans les murs, dans les portes, j'en connais, moi, l'origine: ils sont l'œuvre d'une petite fille qui a du mal à oublier l'horrible drame auquel, malgré elle, elle a activement pris part.

À la jeune femme qui soudain m'a demandé ce que je désirais, je n'ai pas pu répondre simplement: « Un demi ». J'ai bafouillé. Cette jeune femme, indéniablement, est sa mère, celle pour qui elle a un jour tué. À dix ans.

Le visage de la mère, impénétrable, ressemble étonnamment peu à celui de la petite. Sauf la chevelure, évidemment, noire comme un tas d'os calcinés. La petite prendra-t-elle aussi les traits de sa mère dans les années à venir? Jamais encore je n'avais vu pareil phénomène: chevelure dorée jusqu'à l'âge de dix ans, drame, perte des cheveux, repousse châtain clair et, un jour, au beau milieu de la thérapie, chevelure de jais. Le père avait les cheveux blonds, elle tue le père, elle perd ses cheveux. Lorsqu'ils repoussent, ils deviennent peu à peu noirs comme ceux de la mère. Pour qui elle a tué le père à bout portant.

J'ai bien fait de venir. Je suis soulagée d'avoir vu. Tous ces trous que je me suis efforcée de rendre inutiles! Tous ces efforts pour les remplacer par autre chose... qui soit enfin constructif. Deux années de travail ardu. Technique parfaite. Énorme faille d'empathie. Pendant que je cherchais bêtement le moyen de venir « à bout » de cette obsession, la petite, elle, suivait désespérément son chemin, seule et incomprise, et c'est ce chemin-là qui était le bon. Pour arriver à liquider sa rage, elle a travaillé fort, et même contre moi, contre ma formidable incompréhension.

Lorsque la jeune femme a déposé sur la table la bière que j'avais commandée, j'ai cherché à plonger mon regard dans le sien. Mais elle y fit obstacle et retourna derrière son comptoir comme pour s'y mettre à l'abri. Quelqu'un d'autre aurait-il eu la même impression, quelqu'un qui ne saurait rien de cette histoire? La scène a défilé à nouveau dans ma tête: la femme, battue jour après jour, brisée depuis longtemps, couchée dans le lit conjugal, bras attachés à la tête du lit... Il me faut chaque fois faire un grand effort pour visualiser le reste de cette histoire sordide: l'homme armé d'une carabine. Le canon de l'arme enfoncé dans le vagin de cette femme. Puis la petite, agenouillée près du lit. La terreur. Les heures qui passent. La haine. L'impuissance, l'attente. Et puis, tout à coup, l'enfant qui n'en peut plus et qui risque le tout pour le tout, bondit sur ses pieds en hurlant soudain comme une folle, attrape la carabine et, pendant que l'homme ahuri relève la tête, vise le cœur du père et appuie sur la détente.

J'ai bien fait de venir. Je suis soulagée d'avoir vu. Tous ces trous que je me suis efforcée de rendre inutiles! Tous ces efforts pour les remplacer par autre chose...

Cette scène, elle ne me l'a racontée qu'une fois, au bout d'un an de travail intensif, en quelques phrases hachurées, sur un ton neutre, quasi détaché. Mais chaque fois, par la suite, que je l'ai entendue parler des « trous », j'ai revu chacune de ces images. Elle disait: « Comme la carabine dans le trou de ma mère », « Quand ma mère a crié, sa bouche était comme un grand trou vide », « J'ai fait un trou énorme dans le cœur de mon père », « C'était très laid ce qu'il y avait dans le trou. »

Depuis le drame, des trous, il y en avait partout. Le placard, un grand trou noir. Les tiroirs, des trous cachés. Puis cela ne suffit plus et elle se mit à trouer elle-même tout ce qui lui tombait sous les yeux, feuilles de papier, serviettes de table, vêtements, billets de banque, tout y passa, mais ce n'était pas encore assez et elle s'attaqua bientôt aux objets plus résistants, mutilant les meubles, les murs, les arbres. C'est alors que la famille nous l'amena. Elle avait douze ans. Elle était obsédée par les trous. Personne ne nous parla du drame.

Après deux ans de travail avec elle, une mutation m'oblige aujourd'hui à mettre fin à notre lien. Même en considérant le fait qu'une collègue compétente prendra la relève, j'avais jusqu'à tout à l'heure la nette impression de laisser la petite en plan. La situation ne s'est pas vraiment améliorée, me disais-je, et moi je dois partir. Jusqu'à la dernière séance, il n'a été question que de trous. Elle parlait des nuages, et puis tout à coup un trou apparaissait, et j'avais chaque fois le sentiment que nous n'avions pas avancé d'un millimètre.

Cette histoire de volets était même encore plus étrange que les autres, et j'étais inquiète à l'idée de partir au moment où le phénomène semblait prendre une nouvelle ampleur: les trous qu'elle voulait faire dans ces volets devaient avoir une forme particulière... Pendant que je cherchais désespérément ce que cela pouvait signifier et quel nouveau développement cela pouvait présager, elle, elle poursuivait son chemin, qui était le bon, elle me donnait des signes évidents de son amélioration, et moi je ne voyais rien.

Il a fallu que je vienne jusqu'ici, intriguée par ces formes que prenaient cette fois les trous, pour comprendre qu'elle va mieux, que je peux partir la tête et le cœur tranquilles, elle s'en sortira. La vue des volets m'a enfin éclairée, et je pars rassurée; ce qu'elle a longtemps cherché, c'est le moyen de faire sortir de ces trous, de tous ces trous, quelque chose de *beau*. Cette fois, elle y est arrivée.

En partant, je regarde encore une fois les volets d'un bleu superbement champêtre. Les roses théières, malgré la poussière de la rue, sont ce que j'ai vu de plus beau dans ma vie, la plus belle invention, la plus belle guérison. □

Diane-Monique DAVIAU, née à Montréal en 1951, enseigne la langue et la littérature allemandes à l'Université de Montréal. Collaboratrice au *Devoir* et à *Liberté*, elle est l'auteur de trois recueils de nouvelles *Dessins à la plume* (1979) et *Histoires entre quatre murs* (1981) chez Hurbubise HMH et *L'autre, l'une* (1987) aux éditions du Roseau.

Le réveille-matin

À Jean-Paul Dussaut

Marcel Béalu

J'allais m'assoupir quand un battement persistant et assourdi, comme d'un tambour de lilliputiens, me fit sursauter. Je me levai pour ouvrir le tiroir de la commode d'où venait ce bruit singulier et je reconnus parmi d'autres vieilleries le réveille-matin à moitié rouillé que mon père avait rapporté, lors de sa première permission en 1916. Il l'avait trouvé dans un village en ruines et conservé en souvenir de ces temps tragiques. Depuis sa mort, je le gardais comme une relique, ayant complètement oublié qu'il se trouvait là. ▹

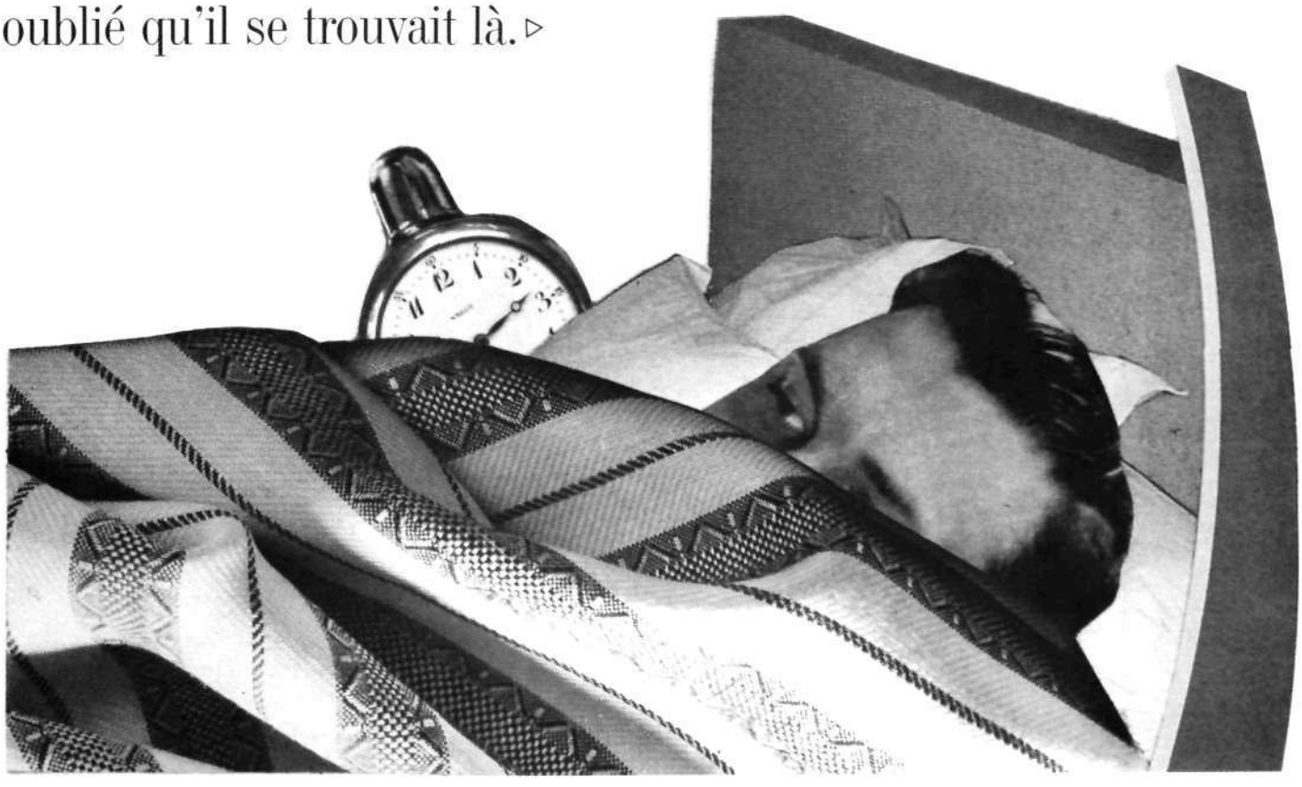
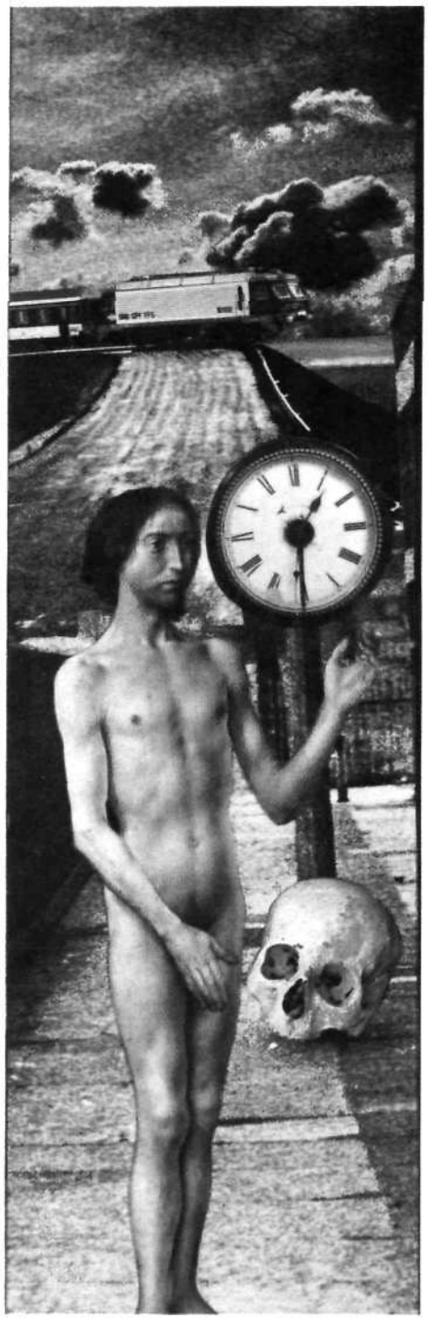


ILLUSTRATION: PIERRE-PAUL PARISEAU

Il tintait allégrement comme pour me rappeler le rendez-vous d'autrefois oublié. C'est l'heure ! Dépêche-toi ! Tu n'as plus de temps à perdre !



Il était surprenant que ce réveil me rappelât son existence après tant d'années ! Lorsque les deux clochettes de cuivre qui le surmontaient eurent cessé leur tintement, une phrase me revint, lue dans le livre encore ouvert sur ma table de nuit : « Il arrive que les choses que l'on croyait mortes reprennent vie... » (C'était un de ces romans anglais d'aventures extraordinaires de la fin du dix-neuvième siècle, que j'affectionnais autrefois et qu'il m'arrivait encore de relire.) Cette phrase s'appliquait si bien au ressort de mon vieux réveil que j'en restais éberlué. Autre étonnement plus troublant encore : les aiguilles figées depuis près d'un demi-siècle marquaient 19 h 40. Exactement l'heure indiquée sur le cadran de ma montre !

Mais à cet instant un rappel beaucoup plus proche, en s'emparant de mon cerveau, fit vaciller et disparaître ce faisceau de coïncidences. C'était bien aujourd'hui, à cette même heure, 19 h 40, que j'avais un rendez-vous d'amour urgent, irrémédiable, puisque tout mon avenir devait en dépendre. Je me précipitai au dehors, inquiet du retard.

Le lieu de ce rendez-vous était à l'extrémité d'un faubourg, où les hautes bâtisses se font rares et bientôt se transforment en coquettes demeures sous les arbres, entourées de chats et d'enfants rieurs.

Dès que j'eus mis pied sur le trottoir, l'atmosphère inaccoutumée régnant dans les rues me frappa. Des gens couraient en tous sens, le visage frappé de stupeur. Ceux des femmes révélaient une souffrance intolérable. Des cris indiscernables se faisaient entendre, des détonations lointaines, le bruit d'énormes machines écrasant le pavé. Plus question d'avance ni de retard. Au premier carrefour on se saisit de moi, me vêtit d'un uniforme datant d'une autre guerre et on me colla sur le visage un masque à groin. J'étais embarqué comme tous mes concitoyens. Ainsi transformés en animaux et entassés dans des camions nous traversâmes des étendues aux campagnes bouleversées, villages incendiés, plaines au sol soulevé comme par un tremblement de terre.

Ce crépuscule de suie et de poussière nous chassait loin des chambres d'amour. Des anges de flammes aux ailes blanches remorquaient jusqu'au bout des larmes les trains de toutes les gares, locomotives affolées traversant des villes qui n'avaient plus de noms, wagons pleins de régiments ivres que Minuit transformerait en cadavres décapités par le sommeil. Sombre troupe hérissée de flèches noires, nous avancions poursuivis par des ombres, glacés de peur chaque fois qu'elles allaient nous rejoindre. Nos projets dispersés comme les mille molécules que l'incendie soulève, nous avancions dans la poussière des chantiers, fouettés par d'invisibles lanières[1].

Un soir nous arrivâmes dans un campement au bord d'un fleuve et l'on nous distribua des engins qui permettraient à un seul homme de tuer des centaines de ses semblables. Quand la nuit fut venue, j'allai jeter cet instrument de mort dans le fleuve et après avoir nagé dans le sens du courant pour m'éloigner au plus vite, je fuis ces lieux sinistres.

Il m'arriva beaucoup d'aventures sans rapport avec ce que j'essaie de dire ici. Vers ces temps-là, j'acquis la conviction que d'un mot vague, d'une image imprécise, d'une hésitation soudaine, d'un geste fait *sans s'en rendre compte*, même d'un furtif regard entraperçu, pouvait surgir (dans un mois, un an, dix ou vingt ans peut-être) quelque part, en un lieu où le temps se dérobe, je veux dire *ici même*, comme dans la réalité extraordinaire des rêves, le cauchemar qui nous transforme en bête hallucinée, proie d'une terreur sans nom.

Ainsi, traversant un soir une ville en ruine, je pénétrai, recru de fatigue, dans une maison abandonnée aux murs encore debout, je grimpai l'escalier qui s'offrait à mes pas, décidé à dormir là. Il me semblait d'ailleurs, malgré le désordre et la destruction, que ces étages m'étaient vaguement familiers.

Comme je contournai un palier, j'entendis derrière le mur la sonnerie d'un réveille-matin. J'entrai dans une pièce à peu près intacte. Sur un meuble bas le vieux réveil de mon père – ou son semblable – était encore là. Mais qui en avait huilé les rouages ? Qui remonté le ressort ? Il tintait allégrement comme pour me rappeler le rendez-vous d'autrefois oublié. *C'est l'heure ! Dépêche-toi ! Tu n'as plus de temps à perdre !* J'interrompis la sonnerie et lus sur le cadran : 19 h 45.

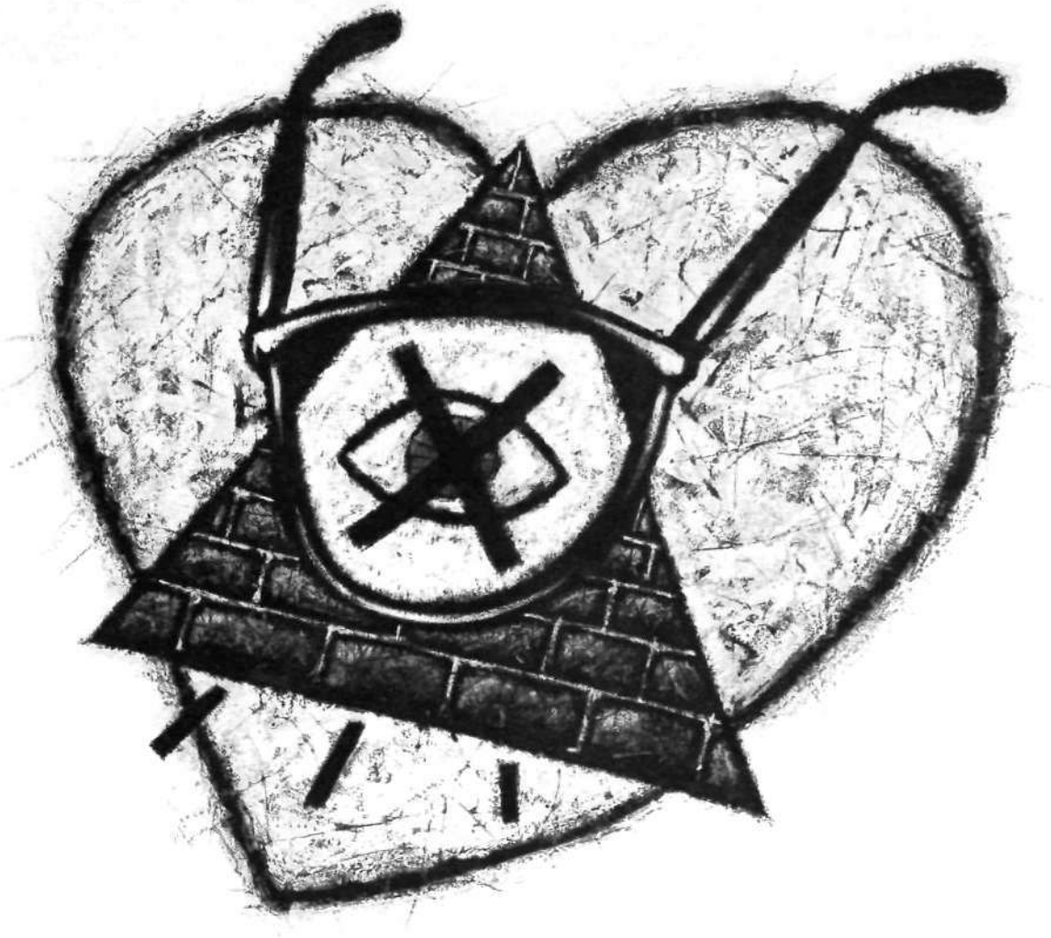
L'idée saugrenue me traversa que tous les événements vécus depuis le départ de ma chambre s'étaient écoulés en cinq minutes ! Mais non : le temps avait bien creusé son sillon. Empli soudain d'une peur panique dont je ne discernai pas sur le moment la raison profonde (impuissance d'arrêter le temps), je m'emparai de la mécanique démoniaque et la lançai à travers la vitre brisée d'une fenêtre proche. Aussitôt le torrent d'idées absurdes qui déferlait dans ma cervelle s'interrompit.

Je me dirigeai vers le lit proche pour y passer la nuit. Mais une forme humaine était étendue sous la couverture. Quelqu'un m'avait précédé, s'était sans doute endormi en m'attendant là. Précautionneusement, je soulevai le tissu. Une jeune fille m'apparut, les linges qui la couvraient pleins de sang. Son visage avait la couleur de la mort et le regard de ses yeux ouverts était fixé sur moi dans une interrogation depuis ce temps-là restée sans réponse. □

1. *Ce passage en italique est extrait d'un poème de l'auteur, écrit en 1940.*

Marcel BÉALU, né en France en 1908, publia en 1941 les premiers fragments de ses *Mémoires de l'ombre*. Vinrent ensuite, *L'expérience de la nuit* (Gallimard), le *Journal d'un mort* et les *Contes du Demi-sommeil* (récemment réédité par Phébus). Auteur de romans et récits fantastiques (entre autres, *L'aventure impersonnelle*, *L'araignée d'eau* et *La poudre des songes* publiés chez Belfond), Marcel Béalu est également poète.

Not Visible



Giose Rimanelli

Today is Sunday, and yesterday we spent a pleasant Saturday evening together; you, me and the Spirit. Did I say pleasing? No, unusual. In fact I no longer know what is normal and what is abnormal. Nor do I care. I'm caught up in the wave, I'm swimming with difficulty and I'm only trying to keep my head above water. Our quarrels are repeated with an ever greater frequency, and if a day goes by smoothly it seems that I'm almost missing something.

We had quarelled again Friday night because of now uncontrollable jealousy. Finally, in order to get away from me, you said, "I'm going to work at the office." Perhaps it was true, but to me it sounded like a new excuse to meet Rose. I replied, "If that's really the case, let's go together, I'll study in the library."

"Are you thinking about Rose?" you replied.

"I don't care about her anymore," I lied. "In fact, you could even invite her to the Canaxa. Won't you offer me a drink?"

"Now what are you plotting? Why do you want to invite Rose?"

"I'd like to get to know her better, talk with her..."

You shook your head. Then, still mistrustful, you wrote her number on a piece of paper. "If that's the way it is, call her up yourself, tell her 'welcome back, darling, would it displease you to make love with me and my husband, tonight?'"

Impulsively, I slapped your face. I hit you so hard that your glasses fell to the floor, fortunately without breaking. You grabbed me by the wrists, twisting them:

"Have you really gone bonkers?"

"Excuse me."

"O.K. We'll do as you wish. We'll go to the very bottom of the matter."

"What bottom and where?"

▷

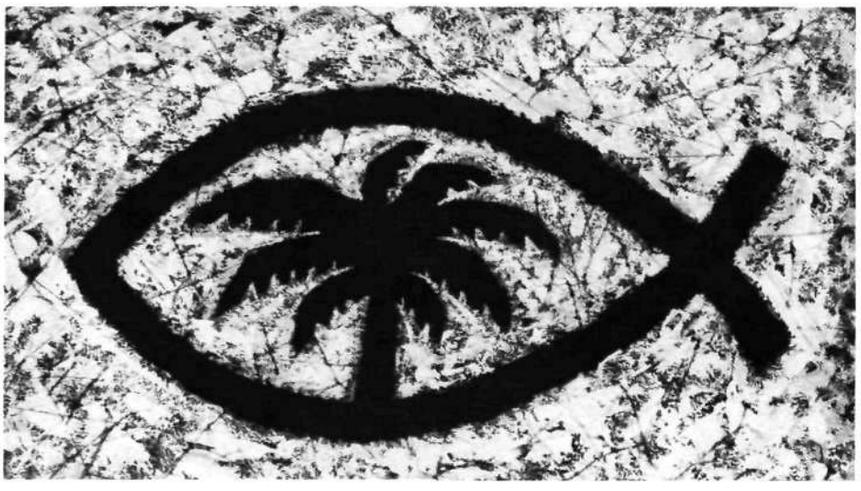
ILLUSTRATION: ALAIN RENO

"To the bottom of Hell!"

We drove as far as the Ten Thousand Plaza for a hamburger, then he went to his office and I made my way to the library. Students were yawning over their books, the light was clear and artificial, spread enormously as during daytime, but now it had a strange emptiness, it appeared menacing and motionless on the armchairs, on the heads of the students, on the walls, on the abstract paintings.

The Art Department painters had neither a name nor a face but, nevertheless, they managed to get their paintings hung a little everywhere, in the library or in the lecture halls.

We had known very many artists but on this campus (at least for me), they all appeared to be a-personal. Of course, it's not true. But one tends to belittle when one believes to know better. Or, perhaps the judgment stems from the fact that we all know each other somewhat – and by hurting, knifing, we think of being friendly sincere, no offense intended.



Simon's glass house was ridiculed, yet admired.

"Are you a kind of Alberti?"

"I'm no architect," he used to answer.

"Are you a kind of Vermeer?"

"I only want to use my hands."

And once I said to him: "This glass house is obscene."

"No, he said. "It's imperfect."

"Obscene!"

And he said: "Look, when Mies went to see Philip Johnson's Glass House in New Canaan he thought that the workmanship was bad, the design was bad, everything was bad. Yet I like Philip Johnson's Glass House... and I like mine too, because its mine, I made it with my hands, it is not sordid, it does not depend on anybody and, besides, it was built with my money."

If provoked, he can be really obnoxious.

Vanni Webbers, the swaggerer of New York, came to see us one day. He did not smarted about our glass house. He simply repeated what Lloyd Wright said in walking through the front door of Philip Johnson's Glass House: "Should I take my hat off or leave it on?" He took off his trashy trousers. But upon seeing the paintings in the library, he bluntly observed: "They are certified fakes."

This remembrance led me to examine those paintings more attentively, and I was especially struck by one of them. It depicted a vast blue sky, a variant of shadings of sky. It was so authentic that it looked like an enormous enlargement of a photograph. A tiny seagull was visible very, very high in that sky. The sea was not visible but I felt its presence instantly in the invisible depth and I was suddenly assailed by a nostalgic desire to leave, to live for a moment, or for ever, far from this library, from this city. I drew closer to it and read the painter's name: G.O.

So G.O. actually had something, aside from the cut-off hand, aside from whoremongering, aside from the drugs that he took. Simon had characterized him as a Judas in one of his films. G.O. evinced satisfaction with the characterization since he had no pretensions, hated polemics and what he yearned for most of all was to get out of the province and to make enough money to retire to his home at Tortola, in the Caribbean. The inspiration of this painting no doubt came from there.

I tried to imagine Tortola to myself, to see myself in G.O.'s house which I would have rented and to re-live on that island the island of my dreams as a girl when I read a strange book, *The Virgin under the Lion*.

The heroine was a girl of my age, thirteen or fourteen. Walking alone on the deserted beach, she always thought that it would be mysteriously perfect to lose her virginity on that beach. And one day a fisherman emerged from the sea with two enormous shells. The girl thought that if she would stretch herself out on the sand and close her eyes, he would take her with the swiftness and naturalness with which he had taken those shells. The firsherman stops alongside her, she sees his bare feet and his legs, then she turns around and writes on the sand: "Knock on my window."

On the next morning, at dawn, the fisherman tosses a pebble against the window of her bungalow. She comes out and walks towards the beach. The man follows her. Then she stretches out on the sand, and the man does likewise, at first some distance from her and, after a little while, he moves directly alongside her. They don't say a word to each other, and the man mounts her. Then he goes away and she does likewise. It is only a dream, it is one of those dreams that the girl had never dreamt before. At any rate she was no longer a virgin, and this was very beautiful.

The book continues.

Every morning, now, the man tosses a pebble against the window of the bungalow. And every morning she goes down to the beach, she walks and walks, and the fisherman always follows her amid the dunes. When she stretches out on the sand to take the sun, he does likewise, then he mounts her like the first time because now the morning stroll has become a rite. When he is on top of her the girl has a vision of so many other girls like herself, whose image is reflected on the rocks, being possessed in silence by the lion.

I walked away from the painting vaguely dazed, vaguely in love with myself. I returned to my seat, then my eyes glimpsed the feet and legs of a man, and the man's hand between those legs behind a seat covered with books. I turned my eyes and saw the girl at a nearby table. She, too, was half hidden behind a pile of books and to me she looked like Rose. She had not noticed the man and continued her reading. Rose is a statuesque brunette and her hair, divided into tresses, comes down to her shoulders. I thought that I had been right to accompany Simon. He had come to meet her and she was waiting for him in the library. It was as simple as that. She must have felt my eyes on her which were trying to recognize her because she raised her head from the book, looked at me, petrified, but when she saw the man she suddenly slammed the book shut and ran off among the aisles of bookshelves. She had seen the man who was masturbating while looking fixedly at her. And she had also seen me. I followed Rose, at first at a normal walking pace, but then I too began running. On the stairs I sighted her red sweater and her black tresses, but then she went through a door leading to the underground passages. I followed her up to there, saw that the was still running as she was entering another door and when I lost sight of her, I turned back. I came to pick you up at the office and we went back home.

"You know," I said, "there was a man masturbating in the library as he watched a girl's legs. She was wearing a red sweater and two black tresses reached down to her shoulders. She resembled Rose."

"Did you talk to her?"

"She first noticed me, then the man, and now I don't know whether she ran off because of me or the masturbator."

"I've got to phone her," you said, suddenly.

"Why, don't you believe me?"

"I'd like to confirm it."

It was, however, already late, we followed the discussions on TV, we did not talk any more about the incident in the library. Then I went to bed, took a sleeping pill, totally unaware of what you were up to. I saw you only on the next morning, a Saturday. I was in your arms, we made love, you were inside me with the neatness of a knot and this was beautiful all over again, my eyes were closed and I saw myself on the beach of the island with the fisherman mounting me. □

Giose RIMANELLI is Vice Versa's correspondent from New York State. He teaches Italian and Hispanic literatures at SUNY (Albany) and is the author of numerous novels, including *Molise, Molise* (1985).

UN CHEF-D'OEUVRE EN LIBERTÉ.

LA QUALITÉ PASSE AVANT TOUT.

Il passeur d'Aùrno

Estratto

Francesco Biamonti

Nella luce diffusa tra gli ulivi e solitudini di rocce e pietre scoscese arrivò il suono della campana mediana. Varì ne contò i viaggi : erano tre, era per un uomo. Non riusciva a immaginare : non aveva sentito dire che a Luvaira qualcuno fosse sul punto. E lì intorno, negli uliveti, non c'era nessuno a cui domandare.

Ma la sera, sceso a Luvaira, seppe ch'era stato il passeur ad andarsene e si recò al suo casolare. Era già cominciata la veglia funebre. Una strana veglia. Stavano tutti fuori della porta; solo una donna era rimasta accanto al morto e, insieme a un fiore dal lungo stelo, proiettava la sua ombra sul pavimento di battuto.

Nessuno parlava fuori, sotto le stelle. Poi, accompagnate da uno stormire d'ulivi, delle frasi a mezza voce: Siamo proprio niente! Bisogna essere preparati! che non facevano rumore. Nelle pause della brezza il silenzio si posava sul silenzio.

Nel cuore della notte qualcuno accennò al tempo: al gransecco, all'autunno luminoso.

Varì lasciò Luvaira ch'era tardi.

Prese una mulattiera che saliva in una gola buia e raggiunse un dosso di pietrischi. Lo aggirò e riprese a salire per le fasce di Aùrno.

« Ne abbiamo fatto del cammino insieme » pensava salendo, « ne abbiamo conosciuto nomadi e viandanti. Eravamo due passeurs onesti, lui di mestiere io a tempo perso. Non abbiamo mai lasciato nessuno di qua del confine. »

Adesso andava su fasce d'argilla marnosa con ulivi grandi agitati da una brezza ch'era come un vento. Tra quegli ulivi egli aveva la sua casa e più in là, protette dagli ulivi e dalle rocce, le sue colture floreali.

« Ne abbiamo fatto del cammino insieme » tornò a dirsi mentalmente. « Lui adesso viaggia per altre terre: del silenzio, della penombra. »

Le colline erano scure, e scure anche le montagne contro il cielo stellato. Solo la Cimòn Aurive aveva i crinali verso il mare toccati da barlumi.

S'alzò presto. Ma trovò la terra indurita dal freddo e preferì aspetttare il sole prima di mettersi ad inaffiare. Con l'acqua quella terra dura avrebbe morso le radici.

Mentre aspettava, vide Sabèl venire sul sentiero. Non l'aveva mai vista venire ad Aùrno a quell'ora. Camminava veloce nei fremiti del mattino, e dietro di lei il sole entrava nelle cime degli ulivi e le argentava.

– Mi dispiace, egli le disse, sapessi quanto mi dispiace per « barba » Andrea.

– S'è accasciato per strada, in paese: non ha più detto una parola, non mi ha neppure riconosciuto quando l'ho chiamato.

– L'hai chiamato?

Egli trovava crudele richiamare chi se ne andava.

Sabèl toccò le foglie di una waldorf: le restò sulle dita una sorta di polvere.

– Si coprono di polvere per non traspirare, egli disse. Se continua questo secco non riusciranno a portare il fiore.

Chinate dall'aria tutte le mimose si raccoglievano dolcemente nella gran luce.

Gli sembrava che la donna guardasse il confine, desolato crinale che il sole invetrava. Poi lei gli prese una mano. Era salita, disse, per parlargli, per chiedere un consiglio, e non ci riusciva... Ecco, per farla breve: « barba » Andrea teneva nascosti due clandestini e adesso lei non sapeva cosa farne. Di abbandonarli non se la sentiva. Erano un bulgaro e una rumena, una rumena molto bella

ILLUSTRATION KAMILA WOZNIAKOWSKA

che le ricordava una ragazza conosciuta anni prima, quando andava a fare la stagione della mimosa sulla «corniche d'or».

– Li fai partire alla prima notte chiara. *Adesso no, adesso è scuro, e se adoperano la* lampada li vedono da lontano.

– E se andassero di giorno?

– Li prenderebbero di sicuro.

– Non conosci un passeur? non possiamo trovare qualcuno?

– Ce n'è, ma sulla costa, molto infidi. Io non li metterei nelle loro mani. Rischiano meno a tentare da soli: se li prendono tutt'al più si fanno qualche mese nel campo di Latina. Ora dove sono?

– Sopra il paese, in un fienile.

– Nella casetta della Boeira?

Era una casetta con un mandorlo sulla porta sempre carico di colombi. Quanta gente vi aveva nascosto Andrea in tanti anni! Lo ricordava al lavoro, gli sembrava di riverderlo: si faceva pagare per strada, non avvertiva quando passavano il confine, e s'allontanava di colpo: «Ecco, siete in Francia, andate!» perchè non fossero tentati di riprendergli i soldi.

– A che pensi? lei disse imbarazzata.

– Mandali su da me alla prima notte di luna. Sarà meglio che li accompagni io.

Sabèl lo guardò con occhi lievi – iridi di un colore lontano, di mare, d'oltremare. Che cosa non avrebbe fatto per quegli occhi soffusi di tenerezza, per quella fronte un po' reclina! Era un autunno nervoso, di vento, oltreché di lungo sereno, e i bagliori, che salivano dalla costa, la toccavano prima di percorrere gli ulivi, le rocce, e morire contro le montagne.

– Lo sai che «barba» Andrea, quando mio padre se n'è andato, mi ha fatto un po' da padre?

Egli disse che lo sapeva. Poi aggiunse:

– Vorrei essere stato io tuo padre, pur vergognandosi di quell'assurdo sogno.

– Che cosa ricorderesti di me se me ne andassi? Su, dimmelo! Non me lo vuoi dire?

– Era una donna al colmo dello splendore e faceva sempre strane domande inquiete.

– Cercherei di non ricordare niente, chiuderei il libro...

I due salirono una sera senza vento. La Cimòn Aurive emergeva scogliosa in faccia alla luna. Si chamavano Dragomir e Danila. Parlavano assai bene il francese.

– Domani sarete in Francia, Varì disse, camminando, tanto per dire qualcosa. Là saprete dove andare?

– Dragomir, tu lo sai? la donna chiese. Io avrei un indirizzo a Marsiglia.

L'uomo finse di non aver nemmeno udito. Poi la donna avvertì dei passi sulle terrazze. Varì li fece fermare. C'era un'atmosfera di pace intorno a un ulivo che s'immergeva in un folto di stelle; il fremito di qualche albero non scioglieva, anzi accentuava la solitudine.

– Qualcuno ci spia, ella disse ancora.

– Ha scricchiolato un ramo. Non abbia paura.

– Eppure quei passi li ho sentiti anche ieri.

– Ti suggestioni, Danila, constatò Dragomir.

Ripresero a salire. L'uomo ansava. S'incideva nel cielo il suo profilo da turcomanno. La donna aveva invece un'aria d'estenuata dolcezza.

– Come siete finiti a Luvaira?

Non risposero; e Varì si propose di non far più domande.

Camminavano adesso verso il costone che allacciava il crinale d'Aùrno alla Cimòn Aurive. Gli ulivi s'alternavano al bosco; l'aria portava un soffio autunnale, di foglie secche: veniva dalle querce. Ormai erano in basso le quattro luci di Luvaira, i tetti incastrati fra due gobbe rocciose.

– A questo punto occorre prudenza, Varì disse.

Non voleva rischiare di farsi prendere. Se lo mettevano dentro, anche solo per poco, addio raccolto, addio mimose con quel tempo secco.

– Sul confine iugoslavo ci hanno visto, ti ricordi? e hanno chiuso un occhio. Si vedeva già Trieste.

– Sarà stato uno sloveno, mormorò Dragomir; non certo un serbo, con il suo orgoglio. Poi sospirando chiese: «Chi è il pazzo che ha fatto questi muri? Mi viene il capogiro.»

Il sentiero andava in cima a terrazze *senz'alberi, andava ad occidente e Luvaira era* sparita dalla vista.

– Fermiamoci un momento, pregò Dragomir; e s'accovacciò per terra. Lei sollevò la gonna, che le arrivava quasi alle caviglie, e gli si rannicchiò tra le braccia.

– Ieri hai bevuto troppo: mi hai mandato a comprare il vino due volte.

– Io dei tuoi vizi non parlo... E poi tu hai quindici anni meno di me, mia cara, e non pesi. Se non avessi il cuore buono farei la fine del passeur dell'altro giorno.

Varì era rimasto in piedi ed aspettava.

– Che cosa fa nella vita lei che non è mai stanco?

Fu lui adesso a non rispondere, a non aver voglia di raccontare che coltivava una terra aspra, dove il sole sorgeva e tramontava nelle rupi. E Dragomir gli domandò se conosceva il passeur di Luvaira, orribile vecchio che se n'era andato nella tomba dopo che gli avevano già pagato metà viaggio.

– Andiamo! L'aria si fa dura e la strada è ancora lunga.

– Io non volevo offendere nessuno.

– *Entrarono in un uliveto, l'ultimo, di* pace precaria, già assediato dai rovi. I due andavano teneramente accostati: lui corpulento e l'altra leggera, con passo di sonnambula; notte ed ulivi li avvolgevano.

Passate le pietre di un vallone, solo rocce e stelle; poi, la «parete vetrificata» incisa dal sentiero.

– Non parlate, Varì disse col fiato, la voce da qui non trova ostacoli, se ne va sino al confine. Venite piano piano.

Si vedeva il mare laggiù in fondo, un mare che turbava: un dirupo più lucente degli altri e che saldava i promontori. Poi salirono per un canalone di polvere e conchiglie corrose, dove il piede affondava, e dal crinale apparve un altro mare, più vasto e che sembrava respirare. Sulla Côte d'Azur, chiara nei suoi profili, palpitavano i fari di cap Ferrat e di cap d'Antibes; più lontano, dalle onde che la serravano emergeva la corniche d'or, e una sorta di pulviscolo s'alzava sino alle cime dell'Esterel.

Sostarono in attesa che la luna passasse a rischiarare l'altro versante, il cui buio era forato dalle luci di Castellar e di Sospel.

– Lei dove andrebbe?

– A Castellar. Di lì scendete a Mentone.

– Non so come ringraziarla, disse Danila, prima di chiedere quanto gli dovevano.

– Avete già pagato Andrea.

– Spero che ci vedremo ancora.

– Mandate vostre notizie... L'indirizzo? Evaristo Seistre. Luvaira. Località Aùrno.

La donna scrisse alla luce della luna, e all'improvviso si mise a tremare: «C'è un cane.»

Varì aprì di colpo il tascapane, prese la boccetta dell'etere, inzuppò il cotone, lo posò per terra.

– Scendete con me senza far rumore, andiamo al buio.

Si nascosero dietro un masso. Il cane andava avanti e indietro sul crinale. Disorientato. Aveva annusato. Ma dietro il cane non veniva la pattuglia, non si sentiva anima viva. Adesso, immobile, il muso rivolto al cielo, emetteva sospiri.

– Ma è Malò, Varì disse. Lanciò un fischio e il cane si mosse adagio adagio, gattonando. «E' il cane del passeur.»

Li accompagnò fin sopra Castellar; li guardò scendere contro il mare, tra la risacca *attutita dalle rupi. Tornò indietro col cane* che cominciava a riannusare i cespugli.

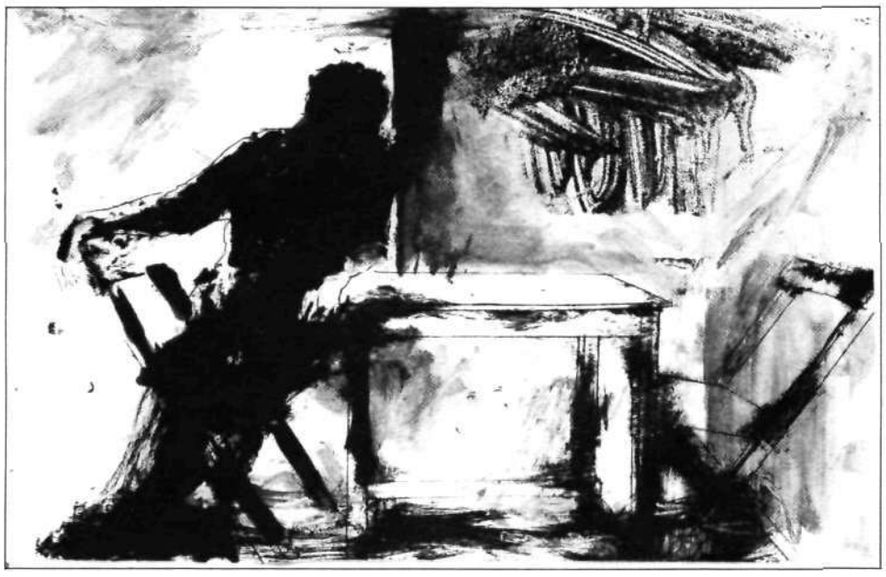
Ci si vedeva meno che all'andata – la luna rasentava il mare e illuminava solo qualche scheggia di terra alta, da cui scendevano i riverberi – ; ma conoscendo bene la strada, egli poteva camminare svelto e con la mente vagare nei ricordi. Gli veniva da lontano la canzone che Sabèl soleva cantare:

«Mon père est parti
pour d'autres terres
il est allé chercher
les plus hauts sommets
de ses rêves»

una canzone che lei aveva appreso quando andava a fare la stagione della lavanda sugli altopiani di luce e di vento... Era serena allora e nervosa: due tratti che aveva mantenuto nel tempo... □

Auparavant peut-être, sans le savoir, mais le mois dernier en tout cas, j'ai rencontré l'homme à éclipses. C'est une longue histoire qu'il m'a lui-même racontée en raccourci, pour gagner du temps. Car il était nerveux, traqué par quelque chose qu'il définissait mal, méfiant du moindre mouvement des objets autour de lui : on aurait dit qu'il les surveillait, et même en parlant il refusait de les quitter des yeux. Il ne me regardait pas souvent, bien entendu, parce qu'il était convaincu que je ne pouvais pas appartenir au monde de ses objets.

L'artiste



Noël Audet

Un jour, vous comprendrez comme moi qu'il suffit de coïncider avec soi-même pour disparaître, et de se désaccorder un tant soit peu pour retomber dans le monde apparent que nous habitons.

– Alors vous disparaissez de temps à autre ? ai-je demandé, ma curiosité aiguisée par son discours.

– Pas moi, mes choses ! dit-il.

– Faites un peu voir ça.

– Ma parole ! Il me prend pour un magicien. Il ne s'agit pas de ça, vous n'y êtes pas du tout, mon cher ami.

– De grâce, expliquez-vous, j'ai terriblement hâte d'y être !

Il m'exposa brièvement la théorie qui le sauvait de l'angoisse. Vous savez qu'il n'y a de visible que la vibration, la dissonance qui trahit la lutte à l'intérieur de chaque être. En un sens, seul ce qui vibre vit. Supposons un corps parfait dans une forme parfaite, il ne présente aucune saillie où s'accrocher, il n'offre aucune surface plane pour la réflexion de la lumière, il ne trouble pas l'espace ambiant, il est donc invisible, ou plutôt il a cessé d'exister pour le reste du monde.

– Vous confondez, dis-je, l'existence avec l'érotisme. Je vous concède qu'une forme trop parfaite, disons trop lisse, n'a pas le pouvoir d'éveiller le désir, parce que l'imagination n'y a pas de prise, elle tombe à plat dans un espace de jeu nul. L'imagination s'ennuie parce qu'elle n'a plus d'objet à produire ni à parachever.

– Vous commencez à comprendre, mais vous tirez la mauvaise conclusion. Prenons un exemple : une simple raideur au cou rend votre cou terriblement présent, vous ne pensez qu'à cela, vous n'êtes que ce cou qui vous gêne. Vous ne pourrez rien faire qui soit étranger à ce malaise, vous vous sentez comme une corde tendue entre deux pics, et à la fin vous rêvez qu'on vous pend par le cou... pour en guérir. Généralisons un peu : le monde, c'est connu, ne tourne pas rond, n'a pas encore inventé le roulement à billes pour ses bielles, n'a pas su éviter les bruits de fond, ni l'onde de choc, ni le tintamarre de ses gratte-ciel. Et c'est parce qu'il produit ce vacarme qu'il est si cruellement présent, d'autres ajouteraient qu'il est vivant parce qu'il grince, hurle, saigne. Le musicien qui a introduit la dissonance dans son écriture aurait été le premier à laisser parler le monde. Tenez, pas plus tard qu'hier soir, j'avais fabriqué...

– Ce plus-que-parfait sonne curieusement, vous m'inquiétez !

ILLUSTRATION : DENIS GODBOUT

On se serait attendu plutôt à « Hier soir, j'ai fabriqué... »

– Très juste, vous faites des progrès, dit-il. Et il enchaîna : *J'avais fabriqué* un objet...

– ... *qui ne ressemblait à rien.*

– Exact, mais comment le savez-vous ?

– Oh, une intuition.

– Un objet qui ne ressemblait à rien, mais attention, c'est justement pour cela qu'il était si beau, si inutile, si unique, le parfait contraire de l'ustensile manufacturé.

– Et alors ?

– Eh bien, au moment même où je lui retirais le supplément de matière qui alourdissait la courbure du flanc droit, il a disparu.

– Non, il a complètement disparu de l'espace et je dois vous confier que je n'en suis pas peu fier, car cela me prouve qu'il avait atteint une harmonie telle, un enchantement de formes et de masses... la perfection en somme, si je puis le dire modestement.

– Diable, vous êtes un inventeur hors de prix, et je ne vois pas le jour où l'industrie s'intéressera à vos découvertes : elle aurait trop peur de disparaître à sa manière en faisant faillite !

– Vous avez tort de vous moquer. Prenez cette table. Elle ne risque pas de disparaître. Pourtant, il suffirait sans doute de quelques retouches, moins encore, d'un certain angle de vision, d'une redistribution de ses éléments pour que le miracle se produise.

Et pendant tout ce temps, il travaillait à quelque chose, mais je ne voyais pas bien. Nous étions attablés devant deux ou trois verres, à la taverne Saint-Rédempteur, et la lumière qui brillait là n'avait rien de commun avec celle du soleil. L'alcool aidant, il commençait à me troubler sérieusement. Et cette façon qu'il avait de croire absolument ce qu'il racontait, vous savez, le genre à vous faire avaler des couleuvres parce qu'il en décrit la robe avec précision jusqu'au détail foudroyant. Une sorte de néo-réaliste qui vous fait passer la photographie pour un art décadent et surtout vous montre qu'elle est singulièrement dépourvue de parole. Alors que lui, il en avait de la parole, on aurait juré qu'il était né entre deux phrases...

– Mais je ne vous ai servi jusqu'ici que les amuse-gueule.

– Ils étaient croustillants !

– J'arrive au plat de résistance. Vous savez que je me prends pour un écrivain, dans mes temps libres. Or, que veut un écrivain sinon paraître ? Je veux dire être publié, feuilleté, lu, appris par cœur, cité, commenté, critiqué, parfois même éreinté. Mais pour cela, il faut un substrat, vous me suivez, il faut du texte.

– Je ne connais pas d'écrivain sans texte, enfin... qui ne prétende pas être l'auteur d'au moins un texte, fût-il fictif.

– Logique. Alors c'est ici que ça se corse. Que je vous raconte. J'en étais à ma centième retouche dans l'écriture d'un conte intitulé « Una » (rassurez-vous, je n'ai emprunté à Victor-Lévy que ce seul mot) quand tout à coup le conte en entier s'est volatilisé, effacé...

– Vous écrivez à l'aide d'un ordinateur, je crois ?

– Il ne s'agit pas de cela. Mon texte s'étalait sur dix bonnes pages d'une écriture serrée, noire sur fond blanc. Et je me suis méfié quand j'ai vu les lettres trembler, j'ai tenté aussitôt de rétablir la variante du dernier mot que je venais de biffer, mais il était trop tard, le texte avait disparu du début jusqu'à la fin et je m'égarais dans le vide blanc de la page.

– Vous n'avez pas tenté de le récrire, ce texte, puisque vous l'aviez en mémoire ? Ce n'est pas si compliqué après tout, vous en êtes l'auteur.

– Vous n'y pensez pas ! Parmi ces milliers de petits signes, il suffirait qu'un seul soit déplacé pour que le charme n'opère plus...

– Oui, bien sûr, le grain de sable...

– Et que mon texte soit quelconque.

– Il aurait du moins le mérite d'exister, non ?

– Vous appelez cela un mérite ? Mais il y a pis encore : en s'effaçant de la page, le texte s'efface aussi de mon esprit, c'est le trou béant, on dirait que la passerelle entre les mots et moi est coupée à jamais. Le monde est lisse à l'image de ma mémoire.

– Je vois, dis-je, plus la page est blanche, nous enseignent les modernes, plus elle est profonde. Est-ce que tous les poètes souffriraient du même mal que vous ?

– Il n'y a pas de quoi rire ! Je ne vous ai pas dit toute la vérité cependant.

– Il me semblait aussi ; votre fameux texte, vous l'avez trouvé en classant vos papiers. À vous entendre, vous, les auteurs, ce sont toujours vos plus beaux textes que vous perdez, qui passent au feu, ou que vous *n'avez pas encore décidé de publier*, parce que...

– ... il n'a pas complètement disparu, le texte de mon conte, voilà, et cela me cause un problème supplémentaire. Les trois premiers mots ont survécu : « Alors survint Una... »

– Répétez ça un peu. « Alors survint Una... » Mais vous avez tout ce qu'il faut pour refaire le conte ! Laissez-moi vous aider. « Alors » indique la circonstance, le temps passé, vous vous situez dans un temps mythique, vous trouvez sans doute que le présent ne va pas assez vite, a moins bonne gueule, alors vous optez pour les origines ; « survint » marque l'événement, un commencement absolu, comme si tout ce qui l'avait précédé ne comptait pas, vous tentez d'usurper, mon cher, à Dieu lui-même, son rôle de créateur de mondes ; « Una » c'est votre désir d'unité, la coïncidence dont vous me parliez tout à l'heure, au féminin en plus, ce qui lui donne un petit air de matrice universelle. Mais vous nagez en pleine utopie, le voilà le sujet de votre conte ! Un monde sans grincement, sans tension, sans vibration.

– Oh, ce n'est pas si simple.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Deux choses contradictoires ou un seul paradoxe, je ne sais plus. La question est la suivante : pourquoi ces trois mots sont-ils restés à l'exclusion de tous les autres ? Parce qu'ils étaient trop ordinaires, donc trop résistants ? Ils auraient raté l'examen d'entrée au Paradis des textes. Le genre de phrases qui font tiquer les critiques. Ou ces trois mots ne sont-ils qu'un embrayeur, ou mieux : une clé, la clé qui ouvre la boîte du texte ? Je sens qu'il suffirait de savoir où placer ces mots pour que mes pages surgissent et se mettent à signifier.

– Oui, certainement, mais où se trouve la serrure, ou le coffret ?

Pendant tout ce temps, il faisait mine de caresser la table, du moins je le pensais, comme on caresse l'épaule d'une amie pour lui montrer qu'on ne l'oublie pas, que l'on continue de penser à elle-même en parlant de n'importe quoi d'autre. Et ma foi, cette petite table carrée, sordide, en arborite, commençait à se transformer. L'effet de l'alcool, pensez-vous, mais je la voyais tout à coup comme un espace vierge appelant des signes, une tablette de cire, où déjà le cul des verres avait dessiné des hiéroglyphes circulaires et quelques indices d'un autre lieu que j'appréhendais mal. Si je n'y prenais garde, cette table deviendrait bientôt une porte ouverte sur l'inconnu, et gare au soubresaut qui m'y culbuterait.

– Mais j'y pense, dis-je en ne le prenant pas encore tout à fait au sérieux, si chacun avait votre souci de perfection, je me demande de quoi aurait l'air la littérature ! Les anthologies ne coûteraient pas cher : plus qu'une seule maison d'édition, « La Page blanche », et tous les chefs-d'œuvre ne comporteraient plus qu'une page, blanche par surcroît ! Vous me direz « Excellent pour désengorger les librairies, qui n'auraient plus besoin d'entrepôts pour y cacher les livres ! » Bien, mais avez-vous évalué la quantité de culture qu'il faudrait aux lecteurs pour déchiffrer ces textes ? Et que faites-vous de l'intertextualité, à quoi se résumerait toute la littérature aux dernières nouvelles ?

– *Vous vous emballez ! Je ne croyais pas rencontrer par hasard* un si parfait complice.

– Et que deviendrait le monde, selon votre théorie de la perfection évanescente ? Songez un peu : un parfait politicien en pleine campagne qui parlerait pour ne rien dire...

– Vous voulez dire « qui tiendrait un discours sans qu'aucun mot ne franchisse ses lèvres ? » Quelle grâce ! Un discours si juste qu'il ne saurait être prononcé que par un muet.

– Quel repos !

– Et le curé qui en serait réduit à prêcher d'exemple...

– Et le voisin dont le chien japperait si bien qu'il garderait le silence.

– Qui, le chien ?

– Et les amoureux changés en sculptures...

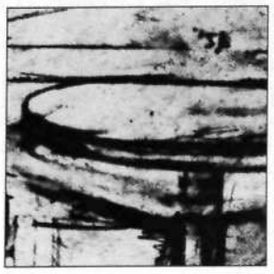
– ... dans des poses...

– ... éternelles...

– Et les banques qui, au moment de balancer leur bilan...

– ... profits et pertes...

– ... se transformeraient en parc d'amusement... ▷



– ... pour les enfants aveugles!

Les signes avaient atteint sur la table une belle densité, forêt de cercles et d'ogives, parenthèses bâillant à l'infini ou au contraire s'embrassant sur un espace si restreint qu'elles ne contenaient rien que des figures d'ellipse. Il allait y mettre le doigt, et comme un forcené j'ai crié « Non, n'y touchez pas, vous allez tout gâcher! » Mon empressement le fit sourire, car il étudiait mon manège depuis un moment, en caressant toujours la table, et il trouvait que j'attachais un prix démesuré à ce produit du hasard. Puis il devint sérieux, plongea lui aussi dans le dessin. Et c'est les yeux rivés à cette chose complexe mais encore brouillonne que nous avons pris notre quatrième bière.

À mon tour, je l'ai regardé travailler. Il posait son verre après d'étranges calculs, plongé dans une profonde méditation. Quand enfin son bras se détendait, il y allait comme à l'échappée, comme s'il s'en fichait, mais au fond il était sûr de lui, le cul du verre posait une marque qui faisait écho à toutes les autres, dans la plus parfaite harmonie, et chaque fois qu'il en rajoutait, ses traces paraissaient de plus en plus nécessaires, à la fois suprenantes et attendues. Il suspendit son verre assez longuement, calcula un angle d'attaque, le posa une dernière fois.

C'est alors que survint l'événement. Je le jure, j'ai vu le dessin s'effacer, j'ai vu les lignes disparaître sous mes yeux! mes yeux au ras de la table.

– Le serveur a essuyé la table? demandai-je, interdit.

– Quel serveur? Quelle table?

Il n'y avait plus de table. Nous nous tenions l'un en face de l'autre, moi un verre dans la main droite, ridiculement suspendue en l'air. Quant à son verre à demi bu et aux verres vides, ils gisaient à nos pieds en mille morceaux, comme de gros diamants que la faible lumière irisait. Je n'en croyais pas mes yeux.

– Où est passée la table? demandai-je angoissé.

– Je me tue à vous faire comprendre: au royaume des objets qui chantent. Parce que nous lui avons ajouté ce qui lui manquait...

– Ah bon! parce que vous croyez m'associer à votre entreprise de prestidigitation?

– Vous êtes doué, mon cher, je l'avais reconnu tout de suite à votre façon de regarder les choses. Mais tout ceci ne règle pas mon problème.

– Où poser la clé pour ravoir nos objets, hein?

Nous avons fait insensiblement glisser nos chaises vers la table d'à côté, afin de poursuivre cette bizarre conversation et pour que je puisse y poser mon verre. J'ai pris soin cependant d'en essuyer le fond bavard sur le revers de ma manche.

– Où poser la clé? Plus j'y pense, plus je crois que la serrure n'est pas à notre portée.

– Autrement dit, vous trouvez qu'on manque d'échelles pour atteindre le monde de vos objets si beaux, si accomplis, si aériens qu'ils s'envolent...

– Je vous trouve bien léger devant une question si grave. J'en viens tout naturellement à la conclusion qu'une seule avenue s'ouvre devant moi pour rejoindre mes objets: atteindre d'un coup le monde des formes. Voulez-vous m'y aider?

L'affaire se corsait, je le voyais trop bien venir: il voulait suivre le chemin de ses textes et autres produits imaginaires. Il désirait que je lui applique à lui-même sa propre méthode, que je le pousse un peu dans le vide, après lui avoir arrondi les angles. Je ne me sentais pas l'âme d'un assassin, mais il me rassura tout de suite, il était convaincu que le passage était possible sans mourir, sinon comment expliquer la disparition des choses? Je me voyais tout de même obligé d'écrire son épitaphe, et je ne connaissais même pas son nom.

– Au fait, comment vous appelez-vous?

– Jean Cinq-Mars, pourquoi faire?

– Ça peut servir. Et quel jour sommes-nous?

– Vous le savez fort bien.

Nous étions le cinquième jour du mois de mars. Il se payait ma tête, ou bien tout cela n'était que fabulation, et je commençais à douter de sa réalité quand le garçon se posa à côté de nous et dit « Ce sera six dollars, pour les verres brisés. » Alors je vis sortir de son porte-monnaie noir, en peau de serpent, un billet de dix dollars qu'il refila au garçon en lui faisant signe de garder la monnaie et de ne plus nous déranger. Je songeai aussitôt à la table, mais on pouvait être tranquille, d'ici à ce que le garçon constate et surtout admette sa disparition...

– Et si l'on commandait une autre bière?

Il refusa net, car il tenait à conserver toute sa conscience pour le grand saut. Il m'expliqua en quelques phrases que je n'avais pas à me soucier de sa barbe, ni de son pantalon froissé, que ce n'était pas là que résidait sa forme principale. Il était un être de langage, c'est donc de ce côté qu'il fallait travailler, polir, accentuer, rythmer le mouvement.

Il se mit à parler comme une rivière, un fleuve, et je m'aperçus au bout d'un moment qu'il repassait par les mêmes idées, énoncées presque dans les mêmes mots. Il avançait à tâtons, il cherchait sa forme. Il avait répété trois fois la même phrase, se heurtant toujours au mot « soudain », qui enrayait le mécanisme, et je voyais dans ses yeux un éclair de désespoir au moment où il allait recommencer. Je lui soufflai à l'oreille le mot « impromptu » qui me semblait convenir, invariable toujours, débordant les catégories du nom et de l'adjectif, un mot rebelle, un mot parfait pour ponctuer une décision en coup de vent. Il me regarda plein d'admiration et de gratitude, reprit sa phrase, se rendit jusqu'au point final, jusqu'à la fin de sa présence.

Il s'était volatilisé sous mes yeux, dissous, envolé, avait rejoint ses textes, son monde parallèle. Et je me retrouvai seul, hébété, en plein monologue tonitruant, comme si mes paroles se perdaient dans le vide, n'avaient plus d'écho sauf dans le fond de mon verre, vide.

Je suis rentré chez moi titubant, et j'ai passé le reste de la nuit à reconstituer les pages manquantes de « Una ». Je lui avais si bien tiré les vers du nez que le conte s'écrivait tout seul, comme dans un rêve. Quand il fut achevé, et bien achevé, vrai comme vous me voyez, il s'est de nouveau envolé vers le Paradis des textes, à l'exception des trois premiers mots, toujours les mêmes, qui résistent comme une clé accrochée au-dessus de la porte. Je n'ai pas d'autre preuve à vous fournir de mon aventure, avec en prime neuf belles pages blanches, bien sûr, qui, trois heures auparavant, étaient toutes parcourues de signes et si pleines de sens.

Depuis des jours maintenant, je contemple mon propre conte que j'espérais secrètement voir disparaître de mon cahier – et tant pis pour le commanditaire! Mais il résiste, pas une seule ligne ne s'est d'elle-même effacée, après des biffures, des retouches pourtant éclairées, des stratégies d'envol et de chute. Et vous voilà condamnés à imprimer, diffuser, lire même une prose dans laquelle vous soupçonnez pourtant une faille, une vibration indue, un grain de sable qui grince. Mais croyez-moi, si vous y mettez la main il s'envolera sûrement un jour, cela peut advenir comme la fin de sa route, cela peut être, et vous en serez dorénavant quittes pour le réinventer à votre mesure. □

Noël AUDET enseigne au département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal depuis 1969, où il a mis sur pied un programme de création littéraire. Auteur de plusieurs romans dont le dernier s'intitule *L'ombre de l'épervier* (Éditions Québec/Amérique 1988).

Elle a travaillé mille fois

les mots, les notes et les pas.

Aujourd'hui,

ses gestes sont libres.

BANQUE NATIONALE

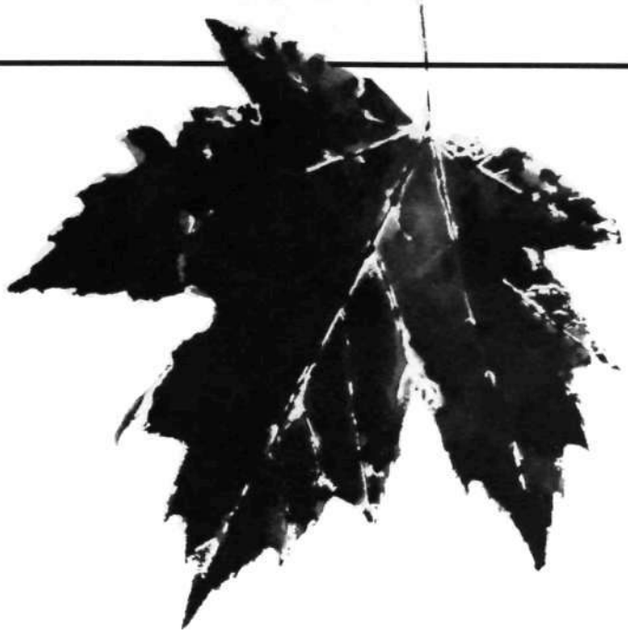
L'année de l'éveil

Extrait

Charles Juliet

Septième jour. Premier dimanche en cellule. Le dimanche est pour moi une journée particulière. Celle que je préfère à toute autre, mais que je redoute. Ce jour-là, bizarrement, plus qu'à l'ordinaire, du matin au soir, je ne suis qu'attente. Ce que j'attends, je serais une fois encore bien incapable de le définir. Mais j'attends. Et l'attente me consume, entretient en moi une douleur sourde.

PHOTO : JOSEF GERANIO



Au cours de la matinée, je suis nerveux, fébrile, tendu de tout mon être vers ce qui ne manquera pas de survenir et m'apportera une joie profonde, essentielle, incomparable, une joie qui me délivrera de ma détresse. Mais les heures s'écoulent, mon impatience grandit, mon attente s'exacerbe, et rien ne vient jamais. Et quand la nuit s'installe, la douleur de l'attente fait place à l'inévitable déception.

Ce dimanche matin, je pense à mon chef plus que les autres jours. S'il n'était pas parti en stage, j'aurais passé la journée chez lui. Mais je pense surtout à elle, à ses yeux, ses lèvres, ses seins, ses hanches, ses jambes, à ses mains et ses caresses, à la tendre grotte humide et brûlante d'où m'est déjà venu tant de force et de vie. Je pense à elle et j'enrage.

Le sous-officier de service a changé. Quand il ouvre la porte pour m'emmener prendre mon quart de mauvais café non sucré, ma mince tranche de pain, une sardine à la tomate, mes yeux et mes lèvres sont de pierre. En descendant de mon bat-flanc, je fais semblant de tomber et j'en profite pour carrément le bousculer. Il grommelle quelque chose, mais je ne lui prête pas attention.

En sortant du réfectoire, je me dirige vers la chapelle. Mais le sergent-chef me dit que je n'ai pas à assister à la messe, qu'il n'a pas reçu d'ordre en ce sens, et il me ramène à mon cachot. Je suis en colère. Moins parce que je ne peux assister à l'office que parce que je comptais retrouver des copains et passer quelques instants de plus en dehors de mon sépulcre.

À midi, la clé grince dans la serrure. Celui qui se présente n'est pas le sergent-chef de ce matin mais un simple soldat, sans doute le planton de service. Je suis accroupi dans un angle, au fond de la cellule, enveloppé dans ma couverture. Pour ennuyer ceux à qui je dois d'être là, j'ai envie de ne pas bouger et de déclarer que je commence une grève de la faim. Mais la porte s'ouvre davantage et je le vois, lui, lui qui est là, le chef de la 4e section. Il me fait face, bien calé sur ses jambes écartées, les paupières plissées, une ébauche de sourire aux lèvres. D'un bond, je suis debout, jette ma couverture, m'avance vers lui. Je voudrais lui crier des insultes, mais trop de choses hurlent en moi et je suffoque. Ah oui, lui rentrer ce sourire dans la gorge, lui voir perdre cet air triomphant, lui prouver qu'il ne m'a pas vaincu. Mais que faire ou que dire qui serait à la mesure de ma fureur? Soudain, je sais. Mes pieds reposent sur le bord du bat-flanc. Alors je plie les jambes et, d'une brutale impulsion, je jaillis à l'horizontale, bras écartés, tête en avant. Percuté dans le ventre, le sergent plié en deux est catapulté contre le mur qu'il heurte violemment de la tête. Aussitôt je suis debout et lui présente son calot. Il se tient la tête et ne se relève pas.

Qu'ai-je encore fait, imbécile que je suis.

* * *

Si je suis renvoyé, on ne me permettra pas d'aller lui dire adieu. Sans répit je pense à elle. Ces mots que j'aimerais un jour lui murmurer, ils me viennent en abondance et, dans le noir, avec mon index, je lui écris sur le mur des lettres ardentes et désespérées.

Maintenant, avec le recul que m'ont donné ces jours de cellule, il m'est impossible de croire à ce qui s'est passé entre nous. Tout est trop invraisemblable. Le chef est jeune, fort, beau, elle aime follement sa petite fille, alors pourquoi se serait-elle tournée vers cet adolescent qui ne sait rien lui dire et qu'elle ne rencontre que de loin en loin?

Le premier dimanche de novembre. J'étais assis, tu étais debout près de moi et tu as pressé ma tête contre tes seins. Puis tu m'as embrassé. Et j'ai éclaté en sanglots. Et comme tu t'étonnais, je suis parvenu à t'avouer que, de ma vie, on ne m'avait encore jamais embrassé. Tu désirais en savoir plus, mais je n'ai rien pu ajouter. Oui, jamais des lèvres n'avaient effleuré mes joues, et ainsi, toi, tu étais la première. Je voudrais tant pouvoir t'écrire une lettre où je te dirais mon enfance, cette école, l'inimaginable passion que j'ai pour toi. Tu es positivement ma terre, ma source, ma lumière. Sur la colline, quand je suis contre le pin et que tu m'engouffres en toi, je me mords les lèvres pour ne pas crier. Et en fin d'après-midi, lorsque je dois te quitter, c'est comme si on m'arrachait la vie. J'ai imaginé cent fois que tu me rejoignais dans ce cachot, entre ces murs, au profond de ce silence. Pour la première fois, nous aimer sans avoir peur. Sans avoir peur du chef, de nous-mêmes, de la violence de notre amour. Oui, hâte-toi. Viens me rejoindre. Viens près de moi. Étends-toi. Presse ton corps contre le mien, et déjà ce feu qui nous cingle le sang.

* * *

Si on sait s'y prendre, nous a dit un jour notre professeur d'instruction civique, *on peut être heureux même en enfer*. Cette parole que je ne risque pas d'oublier, depuis que je me trouve ici je m'efforce de la mettre en pratique. Je sais pertinemment que je ne suis pas en enfer. Néanmoins, ces jours de cachot sont pour moi une épreuve, et il me faut faire appel à toute ma détermination pour n'être pas en permanence totalement désespéré. Parfois je parviens à surmonter ma détresse, mais je n'affirmerais certes pas que j'en arrive à être heureux. Ce n'est d'ailleurs pas ce que je recherche. Il me suffit de ne pas me haïr, de ne pas me sentir au fond d'un gouffre, de ne pas vouloir tout pousser au pire pour n'avoir pas à espérer davantage.

À ma résolution de prendre appui sur cette parole que nous a rapportée notre professeur s'ajoute ma volonté de me soustraire à la punition que j'accomplis. Car si je ne souffre pas, si je ne suis pas malheureux, je rends celle-ci inopérante, je lui échappe, elle n'a plus sur moi l'effet voulu.

Lorsque j'entends s'ouvrir la porte du couloir, je me mets à chantonner. Ensuite, je descends de mon bat-flanc mains dans les poches, sourire aux lèvres, ayant toute l'apparence d'un garçon insouciant qui vient de passer un moment agréable.

Parfois, au cours de la soirée, ou le plus souvent la nuit, il m'est donné de vivre des instants comparables à ceux que j'ai connus lorsque je gardais mes vaches. Je restais des heures immobile sous la pluie ou dans le brouillard. Je me posais des questions et j'essayais d'y répondre. Mais surtout, il y avait cette voix en moi qui ne cessait de murmurer ce que j'aime tant écouter. Ces jours, elle me parle de mon village, de ma chienne, de mes vaches, de quelques-uns de ces événements qui ont marqué mon enfance, se sont à jamais gravés dans ma mémoire...

À cette époque, je suis berger à la montagne. C'est un dimanche. Je garde mon troupeau au-dessus de la ferme, en bordure de la forêt de sapins. J'attends, je guette, j'attends. Je sais bien que personne ne peut venir, mais j'attends. Depuis le matin, j'attends. Le soir approche. Alors je les vois arriver. Un homme, accompagné de trois femmes en robes de couleurs. Sans doute viennent-ils me chercher. Je cours, arrive à la ferme, et pour qu'on ne m'accuse pas d'être inactif, je prends les deux seaux, les remplis à l'abreuvoir et, tenant fermement les anses, j'attends. Ces personnes se sont égarées et mon patron leur indique un chemin. Elles n'en finissent pas de le remercier et lui disent au revoir. Puis elles partent et passent près de moi sans m'accorder le moindre regard. Je fais trois pas dans leur direction. Je n'ai pu marcher sur les pierres. La boue mêlée de bouses emplit mes galoches, enveloppe mes pieds nus. ▷

J'attends, je guette, j'attends. Je sais bien que personne ne peut venir mais j'attends.

Je suis toujours à la montagne, mais dans une autre ferme, située au cœur d'un petit village. Pour une raison que j'ignore, on m'envoie coucher dans une maison isolée, glaciale et inhabitée. Chaque soir, après avoir couru à perdre haleine, quand j'entre dans cette maison où ne luit aucune lumière, je connais un tel état de frayeur que je claque des dents. Ensuite, je mets longtemps à trouver le sommeil. Puis je suis réveillé par des cauchemars et je ne parviens pas à me rendormir, car de sinistres craquements me causent les plus vives alarmes. Ma patronne est une franche garce qui ne me parle qu'en criant. Mon patron est un homme doux, bon, toujours silencieux. Il a deviné que dans cette maison j'ai peur à en être malade, et il me laisse passer mes nuits à l'écurie. Près de Blanche-Fleur, la génisse, se trouve une salle qui a été occupée par un cochon, puis par deux brebis, et qui maintenant est vide. Il me permet d'en disposer. Le jour même, j'y tasse une épaisse couche de paille, puis du regain, et avec les deux couvertures qu'on me prête j'ai tout ce que je peux souhaiter.

Le bonheur que j'éprouve auprès de Blanche-Fleur, aucun mot ne saurait en rendre compte. Près d'elle et des trois autres vaches, je ne sais plus ce qu'est la peur, ne fais plus de cauchemars, ne connais plus cette fatigue ni ces idées sombres qui auparavant m'assaillaient dès que j'entrouvrais les paupières.

Lorsque Blanche-Fleur est couchée, je m'endors en lui parlant et en la caressant. Le matin, mes premières paroles sont pour elle, et elle ne manque pas de me répondre par un faible et plaintif meuglement.

Je me lève, plie mes deux couvertures, m'occupe du pansage, donne aux bêtes une poignée de foin et me mets à genoux. Le front appuyé contre le flanc de la meilleure laitière, je dis ma prière du matin, puis me saisis d'une tétine et avale avec volupté ce lait tiède et mousseux qui me gicle dans la gorge.

Ce jour-là, le maréchal-ferrant est venu d'un village proche et on ferre le cheval du voisin. Bien que gêné par l'odeur de la corne brûlée, je me tiens au plus près pour ne rien perdre de l'opération. Le maréchal-ferrant est un homme petit, tout en nerfs. Il a un peu bu, et vient d'assener au cheval une série de coups de marteau. Le cheval souffle, rue, tire sur sa corde, ne reste pas en place, ne laisse personne l'approcher, et les hommes passent plusieurs minutes à le calmer. Enfin le travail peut reprendre. Il est d'ailleurs presque achevé puisqu'il ne reste que deux clous à fixer. Le voisin est maintenant bien accoté contre l'arrière-train du cheval et tient fermement le sabot contre son ventre, sur sa cuisse. Soudain, avec une formidable puissance, sans que rien ne l'ait laissé prévoir, le coup de pied est décoché. Les hommes crient, le maréchal-ferrant frappe la bête à grands coups de pied dans le ventre et, projeté à terre, le voisin hurle :

– Il m'a eu le salaud, il m'a eu, il m'a eu... Et je vois le sang jaillir, puis tout aussitôt la main se plaque sur le bleu de travail, en haut de la cuisse, pour tenter d'arrêter l'hémorragie.

La nuit déjà tombée. Il pleut. C'est l'automne. Pour la troisième ou la quatrième fois, on me commande d'aller fendre du bois et de le porter à la cuisine. Je tarde à sortir parce qu'il me manque le courage de pénétrer dans ces ténèbres où tant de choses terribles peuvent m'attendre. On me gifle et on me jette dehors. La chaudière où cuisent les rutabagas destinés au cochon est légèrement surélevée, et c'est à la maigre lueur de son foyer qu'il est possible de fendre du bois à pareille heure. Je place mon poignet gauche bien à plat sur le bord du billot et j'abats la hache. Mais à l'ultime instant, ma main s'échappe et je ne réussis qu'à me faire une bénigne estafilade. Il me faut renouveler l'opération. Je me concentre, me promets de contenir ma peur et de ne pas retirer ma main. Mais cette fois encore, c'est l'échec. La hache tombe à terre, ma main droite se saisit de mon poignet, le presse contre ma poitrine et, assis sur le billot, je laisse couler mes larmes.

J'ai quitté la montagne. Je suis placé dans une nouvelle ferme, distante du village de plusieurs kilomètres. C'est un dimanche d'été. Le cheval est attelé et ils vont partir à la messe. Je veux m'occuper du chien malade et obtiens de rester à la ferme. En cours de route, ils s'arrêteront à plusieurs reprises et d'autres familles prendront place sur le char. Mais au retour, chaque fois qu'une famille en descendra, mon patron tendra la main pour qu'on y dépose quelques pièces. La honte que j'éprouve à cet instant-là m'est rigoureusement insupportable, et c'est uniquement pour ne pas assister à ce genre de scènes que je préfère ne pas les accompagner.

Je suis donc seul. Je traîne un moment dans la cour, sans savoir que faire. Je rends visite au chien et lui parle pendant de longues minutes. Revenu à la cuisine, mon regard s'attarde sur ces escaliers que je n'ai jamais gravis. Je monte, pousse la porte. Une vaste pièce vide, au plancher très propre, avec dans un angle les montants d'un petit lit de fer appuyés contre un mur. Sur des feuilles de journal au papier jauni, des grains de blé empoisonnés. Au-dessus d'une cheminée, une grande glace. J'installe l'escabeau, m'appuie des deux bras sur sa partie supérieure, et me regarde dans la glace. Chaleur étouffante. Silence. Tic-tac de l'horloge provenant de la cuisine. Je scrute mon visage. Je me montre le poing. C'est alors que je vois le fusil de chasse suspendu à un clou, au-dessus de la cartouchière. En hâte je le décroche, introduis une cartouche dans le canon, prends appui sur l'escabeau, vise celui qui me fait face et presse sur la gâchette. La détonation semble éclater à l'intérieur de mon crâne, tandis que l'escabeau tombe, que la glace vole en éclats, et que des débris de verre me giclent au visage. Une fois ma frayeur dissipée, je n'éprouve que de la joie. La joie de me dire que je suis encore de ce monde, qu'il me faut à toute force continuer de vivre.

Un radieux matin de juin. Mon patron guide les deux vaches qui tirent la faucheuse. Nous sommes dans un verger, et il importe de ne pas abîmer le tronc de ces jeunes arbres. Je suis donc assis sur le siège de la faucheuse et n'ai pas grand travail à effectuer. Je suis heureux. J'aime particulièrement cette odeur d'herbe coupée et savoure le fait de ne pas aller à l'école. Le soleil commence à chauffer et dans une demi-heure nous aurons fini. Mais une vache met le pied dans un trou et lorsque les guêpes en furie passent à l'attaque, je me trouve juste au-dessus du nid.

Les jours suivants, j'ai une forte fièvre, je délire, mon visage est effrayant, et on pense que je vais succomber. Mais j'ai une robuste constitution et je parviens à m'en tirer.

Depuis cet instant, je vis dans la peur. Sur cette faucheuse, par ce clair matin de juin, tout me disposait à éprouver un sentiment de bien-être, rien ne me menaçait, et c'est alors que ce qui aurait pu causer ma mort a surgi. Maintenant, où que je sois, quoi que je fasse, je ne me sens jamais en sécurité. En effet, dans mon village ou ici, innombrables sont les dangers, impossibles à prévoir, auxquels je peux être inopinément exposé. Guêpes, vipères, arbre qui s'abat sur la route lors d'un orage, cheval qui se met à ruer, taureau échappé d'une embouche, bâtiment qui s'effondre, sous-officier habituellement placide et devenu soudain fou furieux, avion qui s'écrase sur la caserne, faille ouverte par un séisme et dans laquelle la ville disparaîtrait..., à n'importe quel moment, et surtout si rien ne l'annonce, ce peut être le drame.

D'ailleurs, j'en ai eu confirmation un mois après le jour des guêpes. C'était un dimanche. Je venais de servir la messe. En descendant l'allée centrale de la petite église, j'ai ramassé une image pieuse, sans doute tombée d'un missel. Elle était bordée de noir et au-dessous du portrait d'une jeune femme morte à vingt-quatre ans dans un accident de la route, figuraient ces mots qui exprimaient ce que je redoute et qui se sont aussitôt imprimés en moi : *Quand les gens diront : « quelle paix ! quelle tranquillité ! » c'est alors que, tout à coup, la catastrophe s'abattra sur eux comme les douleurs sur la femme enceinte.* □

Charles JULIET, né en France en 1934. Travaille quinze ans dans la solitude avant de faire paraître son premier livre, préfacé par Georges Haldas, *Fragments*. À partir de 1978, il publie son *Journal* aux Éditions Hachette, collection P.O.L. Auteur de plusieurs recueils de poèmes, notamment chez Fata Morgana, il a aussi publié des ouvrages sur des artistes tels Bram Van Velde et Giacometti (Éditions Maeght et Fernand Hazan).

Identité publique
Planification stratégique
Système d'identification
Recherche de noms
Design d'image de marque
Graphisme d'entreprise
Aménagement du milieu de travail
Design architectural

VISION GLOBALE, ACTION LOCALE

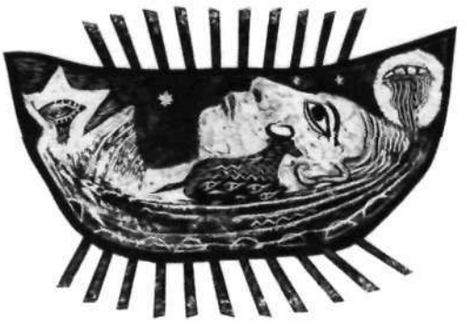
Montréal
Londres
Hong Kong

Bélanger, Legault

Le premier
groupe-conseil
sans frontières
en identité publique.

514.284.23.23

Ramses II



Edward O. Phillips

Excuse me. Is this the end of the line? I suppose it must be. But, goodness me, it's so long. Do you think we're ever going to get in? I just purchased my ticket and it does say 'noon' and the young woman assured me there wouldn't be any unusual delays. She said I won't have to wait more than half an hour at the outside, but look at all those people. The very sight makes my back ache. It's not as though Ramses were a rock star. Oh look; a few people just came out.

And they seem to be letting a few people in. We could all move ahead a little, if only that group standing under the tree would stop talking and pay attention. Perhaps they don't want to get out of the shade. There was a bit of breeze a while ago, but it seems to have given up the ghost.

I find the old fair ground a bit sad, don't you? You didn't come to Expo '67? What a pity. It was perfectly lovely, quite the best thing that ever happened to Montreal. It wasn't just the fair itself; it was the whole city. I can't really explain what happened, but it was almost as if someone had waved a magic wand over the whole Island of Montreal.

You do? I'm so glad. Most visitors seem to like Montreal, and of course with the exchange on the U.S. dollar so much in your favour. Madison, you say. Wisconsin? Isn't that nice. I must confess I've never been to Madison, but a friend once sent me a postcard of the city, one of those panorama shots. It looked very clean.

Well, as I was saying, it really is a pity you missed our world fair, Expo '67, as we all called it. This building, the one housing the Ramses exhibition, was the old French pavilion. And that one over there, with the tower that looks like a smoke stack, was Great Britain. The plexiglass plates covering the dome of the American pavilion burned a few years ago. Now all that remains is the geodesic structure. Such a shame; it really was quite beautiful, almost like the bubble that Glinda, the good witch, used to travel about in *The Wizard of Oz*. Lovely film; saw it umpteen times with my children. The Russians dismantled their pavilion, not much of a loss really; it was dreadfully solemn. The Czechs sent theirs to one of our universities. And now some of the other buildings will have to be torn down because of age and decay. So what you see now is only a pale reminder of that wonderful summer.

Good! Some more people just came out. I guess if we look back to where we started we can see the line really has moved. Are you planning to rent an acoustiguide for the visit? Probably a good idea, although whenever I use one I feel as though I were back in school. If I really enjoy the exhibition I might buy the catalogue. Then I can read all about it at leisure. A friend of mine has already been through the show. The larger pieces are the most interesting, it would seem: a pink granite statue of Ramses, a limestone bust of his daughter. And there is

ILLUSTRATION: ANOUCHKA GALOUCHKO

an immense carving of the hawk god Horus guarding the infant Ramses, which my friend said is quite remarkable. And she said to look out for the gold pieces, a drinking cup, some unusual necklaces, and a pair of gold and lapis lazuli bracelets which belonged to Ramses himself. That is if we can get close enough to the display cases to really see them, what with all these people milling about.

Have you ever been to Egypt? Neither have I, but I would love to go some day. I suppose a tour would be best, for a woman of my age. Oddly enough, it was during the summer of the world fair, 1967 that is, that I first became interested in Egypt. We had a young Italian living with us for the summer; he had come over from Italy to work in the Italian pavilion. Such a beautiful pavilion, the Italian, with an enormous bronze sculpture on the roof, of all places. Between the people working at the fair and the thousands of visitors pouring into the city, there wasn't a room to be had. Hotels were booked solid, and far too expensive for someone spending the whole summer here. A great many people let bedrooms in their houses to incoming visitors. I though it might be an interesting thing to do, not to mention the extra money; but I didn't want new people tramping in and out of the house every few days. My husband was an invalid; he's dead now, poor dear. He took a stroke in sixty-six and lost the use of his right side. My son had gone off to India for the summer to study with a guru. It seemed to be the thing to do during the sixties. He came down with a dreadful case of hepatitis and had to be flown home. He missed a full year at university while he recovered. Anyhow he managed to throw it off. He's fine now, although he's not supposed to drink. He lives in Toronto, and sells insurance.

That left just three of us at home: my husband, who needed constant attention, myself, and my daughter, who was seventeen. I thought the summer would be pleasanter with someone else in the house, especially for my daughter Linda. It's difficult for a young person to live in a house with an invalid parent. Why is it that the demands of the sick always take precedence over those of the well? I telephoned the Expo housing office and said I had a room available, but because of my husband I didn't want a whole lot of people trailing in and out of the house. The young woman suggested I rent to one of the people coming over to staff the national pavilions. That sounded like a good idea and, not to draw the story out, I ended up with a young Italian.

He was charming, perfectly charming. Only twenty-one, but so mature for his years. I mean he was the same age as my own son, who was off slopping through India with a backpack and sandals and a beard he never trimmed. Arrigo, that was the young man's name; it means Harold in English. Sounds better in Italian, doesn't it. Arrigo was so beautifully turned out, and so handsome; he had such elegant manners. Can you believe? When he first arrived at the house he called me signora and kissed my hand. No one had ever kissed my hand before in my entire life. I really hated to wash my hands that evening before making supper.

The hours were long for the pavilion employees, quite literally dawn to nightfall. By the time Arrigo got home I had already fed my husband and settled him for the night. But I always kept something hot for Arrigo. And I would sit at the kitchen table while he ate. He had been to Egypt while he was still a student; and he used to tell me all about it, about how romantic a country it was, in spite of the poverty and dirt. Nothing, he used to say, could compare with the pyramids seen by moonlight, not even the Acropolis. Or sailing at dusk on the Nile on a felucca. Or the Valley of the Kings, or Abu Simbel, in spite of the intense heat. He used to say that one day he would take me to Egypt and act as my guide; he spoke all sorts of languages. He said we would go up the Nile by boat to Aswan. It was only talk, but we laughed. And I used to imagine one day I might really go.

Silly, isn't it, what a few foreign words will do. What is a felucca on the Nile but a sailboat on a large and, I suspect, not terribly clean river. But to hear him tell of it made me almost believe we could sail away to some enchanted land.

I must confess that at first I was a bit concerned over Linda and Arrigo. She was an odd girl, very introspective, even as a teenager. Of course I'm prejudiced, but I thought her quite beautiful, although not in an obvious sort of way. The more one got to know her the prettier she became. Unfortunately she was not the least bit popular with boys. And as the result of an unfortunate skiing accident she walked with a slight limp. It was nothing much really; you could hardly notice it at all. But she was dreadfully self-conscious. Poor Linda. She was always developing dreadful crushes on the most unlikely people, the captain of the football team, or the lead actor in the school play, someone who hardly knew she was alive. Some girls don't seem to have any luck with men. She was at such an impressionable age. I thought at first he might... Well, you know how young people are. But I could soon see I had little cause for worry. He was always charming to her, but much more like a brother than anything else.

That summer she spent three weeks with my sister in Winnipeg. I thought Linda should get to know her cousins. Can you believe? She wrote to Arrigo every single day. I thought it just grand they had become such good friends. He used to show me her letters, the daily chronicle of a young person on vacation. I know he wouldn't have dared if there had been anything compromising going on. How I enjoyed those three weeks Linda was away. It was almost like having Arrigo all to myself. We used to talk about his coming to Canada to live; I could tell he wanted desperately to stay. But this visa, or working permit, or whatever document he had was only good for the duration of the fair.

I must say I enjoyed having him around. My husband always had an uneven disposition, even when he was well. And illness made him very cranky. We had nurses to help out, one reason I was glad to have the room let and a bit of extra income; but the turnover was high. My husband was a difficult patient. More than one nurse simply threw up her hands and walked off the case. Needless to say whenever I could get away from the house I came over to the fairground. It's truly a pity you didn't get to Expo. Such a remarkable experience. I managed to visit all the pavilions – I had bought a passport for the en- ▷

ABONNEZ-VOUS À VICE VERSA LE VICE INTELLIGENT

Annuel (6 numéros)	20$ ☐
Institutions, à l'étranger	30$ ☐
De soutien	50$ ☐ et plus

Nom _____

Adresse _____

_____ App. _____

Ville _____

Code postal _____

☐ Paiement inclus ☐ Facturer

Chèque ou mandat-poste à l'ordre de *Vice Versa*, 400 McGill, 5e étage, Montréal, Qc, H2Y 2G1

Chèque ou mandat-poste à l'ordre de *Vice Versa*, 400 McGill, 5e étage, Montréal, Qc, H2Y 2G1

tire six months – but naturally I dropped in to the Italian pavilion each time I came over. Sometimes I'd arrive just around noon, and Arrigo and I would sneak off to one of the other pavilions for lunch. There were all kinds of restaurants at Expo, and music, and theatre! It was such an extraordinary summer.

But like all summers it had to end. There is some sort of international regulation that an accredited world fair must last six months, to the minute. And Expo had to close, with much fanfare and many tears, you may be sure.

We were all terribly quiet and depressed on that last evening before Arrigo was to fly home. I remember his saying how much he loved Canada and how he would do just about anything to stay. Poor Linda was on the verge of tears all day. The following day, the day Arrigo was supposed to leave, was her eighteenth birthday; and I had promised to take her out for dinner, anywhere she wanted to go. But even that prospect couldn't cheer her up. The only person who was glad about Arrigo's leaving was my husband. He said he'd be glad to see the last of that damned foreigner and have the house to himself again. It was a stupid remark and I told him so. I mean, it's not as if Italians are really foreigners. They speak a different language, granted; but so do French-Canadians. And most French-Canadians think of themselves as more Canadian than God.

I helped Arrigo to pack. I wrapped his shoes in plastic vegetable bags so they wouldn't soil his other clothes. You never saw such beautiful shoes in all your life. The leather was so soft; it reminded me of a pair of long kid gloves I once wore to a ball, many years ago, you may be sure. And his suits! The tailoring! They fitted him just like a glove. Mind you, he had a beautiful figure for clothes. Tall, slender, quite muscular really, but more like a swimmer than a football player.

We were all so blue that I suggested we have a drink. I'm diabetic, so I really don't drink very much; and before his stroke my husband had a problem with liquor. So I never kept much in the house. But I had some port and sherry left over from Christmas. We sat around the kitchen table, Arrigo, Linda, and I, and got a bit tipsy. We laughed and joked and pretended very hard Arrigo was not leaving the next day. And do you know what he said to me? I can still laugh. He said I looked in profile like the bust of Nefertiti, the famous one, in Berlin. Can you imagine? Even if I was younger then. I have never worn much makeup, and never anything on my eyes. But it was sweet of him just the same.

It grew late. I rose and said I had to turn it. Then, for the second time, he kissed my hand and thanked me for being so good to him all summer. He looked into my eyes. He had beautiful eyes, lashes that simply wouldn't stop. Then he unclasped the religious medal he always wore around his neck and gave it to me. It was gold, with the Virgin Mary wearing a crown. Even though I'm not a catholic I was very touched. I still have it. I wanted to make some sort of gesture, to stroke his cheek, or run my fingers through his hair. He had beautiful hair, thick, dark, glossy. But I thought it wouldn't be suitable. After all, I was old enough to be his mother.

Once I got to my room I knew I couldn't sleep. It must have been the sherry, but I had never felt more wide awake. The full moon didn't help either. I stood at my bedroom looking down into the garden. Once my eyes got used to the semi-dark I could see Arrigo and Linda were standing together, talking. I had the strangest feeling that they were together, really together. Not that they were touching or anything. People can stand side by side at a bus stop and not be together. But I could sense a closeness, even from my bedroom window, something I had not seen before. And with the two of them living under my roof I'm quite sure I would have noticed anything amiss.

For a moment I wondered whether I should go down. But I have never wanted to be an interfering mother, and he was leaving tomorrow, or that same day, as it was already past midnight. Linda's birthday. Why spoil her last few moments with Arrigo? I decided, perhaps unwisely, not to interfere. I went to bed, but it was almost dawn before I managed to get to sleep.

When I came downstairs the next morning I found the note on the kitchen table. Arrigo and Linda had eloped and skipped off to Ontario to be married. It wasn't difficult to figure out. He wanted to remain in Canada so he married a Canadian citizen. He managed to convince Linda how romantic it would be to elope. I guess she really didn't need much convincing. When my husband heard the news he worked himself into such a towering rage that he had a second stroke. They took him off to hospital, and he never came out. I wasn't too aware of all this going on as I myself had a bit of a – I suppose you could call it a breakdown. But as my doctor said, between worrying over my husband and taking care of a paying guest for six months I was quite simply worn out. Burning the candle at both ends. I was packed off to a convalescent home for a few weeks. But I recovered. One does.

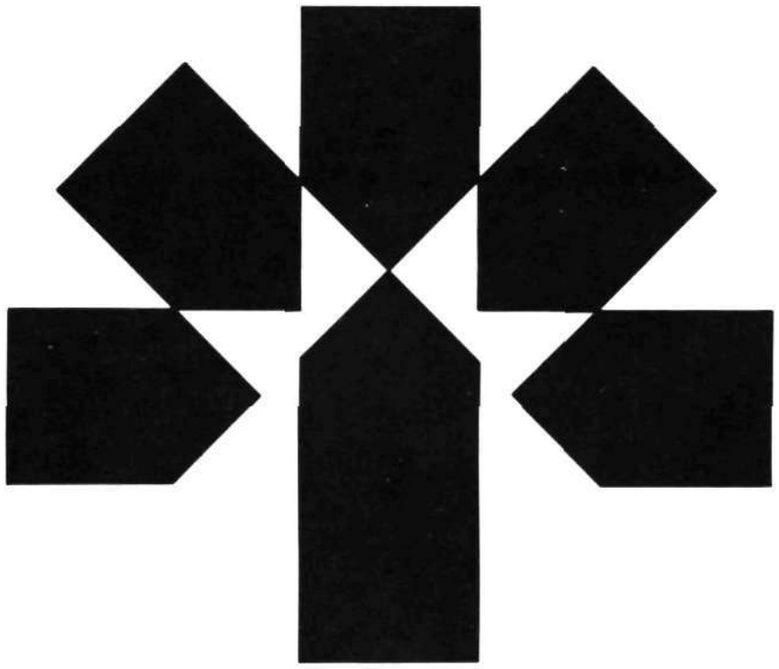
After the marriage broke up Linda moved to Winnipeg. She's a social worker. No, she never remarried. Arrigo wangled his way into the United States. I have no idea where he is now.

Goodness me, the line really seems to be moving along. Do you suppose we should hum a few bars from *Aida* as we go through the turnstile? The triumphal march perhaps? I do hope you enjoy the exhibition and that it compensates you for seeing the old Expo fairground in this depleted state. Pity you never saw the fair in all its glory. It was so beautiful, and exciting.

We're almost there. It's been such a pleasure speaking with you. I hope I haven't talked your ears off. It's just that when you live alone... I'm sure we'll bump into one another in front of the exhibits. But I certainly hope you enjoy the remainder of your stay in Montreal; and may I wish you a safe journey back to Wisconsin.

Now let me see. I'm sure I tucked my ticket into my change purse, along with my change. □

Edward O. PHILLIPS was born in Westmount. In 1981 he published his first novel, *Sunday's Child*, with McClelland and Stewart. Since then he has published *Where There's A Will*, *Buried on Sunday* which won the Arthur Ellis Award in 1986, and *Hope Springs Eternal*, also with McClelland and Stewart in the fall of 1988.



Donnez des racines à votre étoile

BANQUE LAURENTIENNE
DU CANADA

On vous donne les moyens.

Petites fugues
pour une saison sèche

Gabrielle Poulin

La femme est couchée sur l'herbe. Elle n'est pas morte ; elle cache sa face parmi les herbes hautes pour rire plus à son aise des choses qui devraient la faire pleurer. Tout le monde finit par lâcher un jour ou l'autre… Mourir de ça ou du choléra… Il fera beau plus tard… Les génies sont si rares…

PHOTO : JOSEF GERANIO

La femme étend les jambes. Les insectes ont envie d'elle. Qu'ils boivent tout leur soûl! N'est-elle pas assez vivante pour sustenter de pauvres petites créatures exsangues? Succion. Tendre pression du ventre et des mamelles sur la terre. Mappemonde. Coupes renversées des déserts. Les bouches des enfants se remplissent d'ombres sèches. Personne ne rit. On ne peut pas rire la bouche pleine. Elle n'a nulle envie de rire non plus. Mais comment résister à la chatouillerie des mouches?

La femme se lève. S'ébroue. Retourne à sa table. Le vent sec a dispersé les pages trop légères. Attente stérile du mirage. Ne plus bouger. Tant de racines emmêlées, à la recherche d'un filet d'eau. Bouches ténues, enchevêtrées, sans corps et sans ombre. Vivre? Écrire? Se résigner sans tristesse à cette folie. Ses milliers de langues agglutinées au filet invisible, la femme invente une incroyable grimace.

Porte noire. Claquemurées la sculpture offerte et la chanson. Tant de fois forcer le silence pour que la pointe se divise, blanche et noire, sous la grille qui luit. Louve de papier hurlante dans l'accalmie des surprises, je lèche les paupières et les lèvres des poètes. Les épines sont rares aux florilèges qui s'étalent. Me pique la bouche. Ne saigne plus aussi longtemps que la main étouffe le cri.

Sur mon bras gauche, un cratère de lumière. Angle imprenable du long cou en train de rejeter la tête.

*

Je serai brûlée. Rien ne pourra survenir de ce que je n'attends plus. La forêt est morte. Lac vide. Puits perdu. Gestes écoutés dans le bruit des mots inconsistants. Une forme se lèvera tout à l'heure. Elle est peut-être déjà en marche. Il faut tant et tant de signes muets pour traquer la bête sourde et aveugle. Les mots? La langue seulement. Toute désirante et les dents serrées. Peur de manquer de pain dur. Façonner, du bout des doigts, des boules de vent. Enfiler des spirales. Les aiguilles de la peur au bout des fils qui se démêlent et s'emmêlent, incassables, sous la dent rauque, la langue sèche de l'oiseau monstrueux.

*

Surtout ne pas désespérer. Qu'a-t-il au bout de la ligne tendue? Mirage éclat de rire. Te prendre par la main en te cherchant parmi les feuillages. Volupté de la poursuite. Me laisser tomber sur les aiguilles et commencer le chant amer. Cerveau sec de la désillusion. Alvéoles fades. L'atmosphère est à l'orage. Monotonie des signes pâles. Neutralité provocante de l'air. Je refuse de me laisser endormir. Chanson incohérente mots épars musique sourde. Folle petite histoire de recommencement.

*

Changer d'instrument. Une fontaine d'encre noire. La plume d'abord, trois doigts, la main... M'y plonger tout entière. Maladroite et grinçante, entreprendre la traversée obscure. Qui dira la folie de la vie empruntée? Sous l'œil des mouettes à la faim criarde, en tenue de deuil avec un chapeau en forme de plume et d'aile, moi la folle, je me prélasse. Rien à effacer. Céder à la distorsion famélique, à l'injonction du soir et du vent qui s'égarent sur la peau du chatoiement. La fiction se tend et se détend. Toi, tiens-toi dans ton ivresse, ô mon cœur. Au bout de chacun de tes battements s'avance et recule le doigt de la mer.

*

Celle-ci a un passé de serge noire, de coutil et de tulle. Je t'aime et je te hais, ma douce tendre et innommable misère, vieillie et sucrée sous tes rares et blancs cheveux. Tu vois, je ne t'ai pas oubliée. Ton venin est doux-amer. Ta langue ne s'est pas émoussée, mais tu craques comme une vieille dame qui a les os secs et si fatigués. Tu as gardé ton profil mince et austère; tu ne seras jamais une figure de vitrail. Tu es trop noire, ma superbe déchue, hargneuse sous ton voile et ta pudeur.

*

Quand j'aurai pris entre mes doigts ton visage de pierre tu ne résisteras plus. Je ne sais pas qui tu es ni comment te trouver sous l'amoncellement des poussières. Gare à la cendre blanche et au reflet qui dévaste. L'univers court sous ton étroite jupe et tu t'emmêles dans tes jambes étriquées. Tu es belle, ô ma soyeuse, et dure comme une poupée. Essaie cette ceinture de maille qui te convient comme voile de nonne. La glace brûle entre tes seins; tes mains froides remuent. Leur grâce se cache entre chacun de tes doigts. Il faut laisser la chair sèche s'effilocher et les pétales de sommeil un à un à un virevolter. Sur ton giron, une tache de sang pâle comme la coulée jaunâtre du lait de la fille stérile. Épuisement. Langueur de la démesure.

*

Épuisé. Masculin ou féminin? Androgyne et hémophile. Les sangs mêlés sont fascinants. L'intelligence en chasse. La prétentaine la tulipe et la rose. Oublié le lys au fond du jardin gris. Poète famélique à l'oreille découpée. Poser la fleur et l'oreille bien à plat sur la table. Attendre qu'elles se déplacent. Ne pas forcer son salut. Le talent vient à temps à qui sait poindre au-delà des couleurs. Les mots chatoient comme des chansons et la brise glisse sur leur effarement. Calme calme la rivière épanche sa chevelure et rutile.

*

Résister au retour. Femme de sel que lèchent les vents. Me cacher les paupières derrière les ombres qui passent. Je ne saurai jamais ce que m'apportait ce signe blanc. Résister à l'envol les pieds pris dans des rêts. La proie ne bouge plus, infidèle domptée. Les oreilles me font mal et je déteste les lamentations. Les chardonnerets s'agitent perchés sur les soucis, petits oiseaux cotonneux rongés de parasites. Ils en viendront à bout, je vous dis, ils s'en nourriront comme d'une manne grouillante, ils se calmeront tout à l'heure. Ils prendront la pose candide des êtres reposés que la mémoire ne tourmente pas. Je suis au-delà de leur calme chantant moi que les mots assaillent. Mémoire de boîte à musique. Ogre qui me vampirise. Je n'ai plus de sang et je suis sèche comme le bois qui craque. Grâce raide du manège quand tourne l'image aux abois.

*

Restera-t-il encore des rythmes et des images quand les mots auront dessoûlé et seront retombés à plat dans leurs propres traces? Où irons-nous si les barreaux de cette cage refusent de se laisser briser?

Le plat est vide, madame, la récolte a séché en plein ciel. Où voulez-vous que nous exposions vos morts? Vous refusez qu'on les brûle? Qu'en ferez-vous? On ne met plus de corps entre les pages des missels jaunis.

Effeuillez-les comme marguerites en plein vent. Pourquoi serions-nous amers? Il reste tant et tant de démesure à étaler sur l'herbe à la face des croyants.

*

J'ai perdu l'image qui me faisait des signes. Neige sèche devant mes yeux de brouille et d'ennui. Attendre la suite sans impatience. Cataclysme. Catéchisme. Apocalypse. Voler la trompette de l'ange et m'enfuir vers les premiers buissons rougeoyants.

L'eau coule quelle bénédiction ce pays n'est pas si sec après tout. ▷

Les rivières reprennent leur complainte. Viens, toi qui attends l'impossible. Nous te laverons de ton odeur rance et tu te mettras à danser au milieu des parfums nouveaux. Laisse ton âme, petite misère, s'étendre de tout son long sur mon chant de nuit.

*

Matin impossible. Sensation d'écrire pour rien. Texte plein de bêtes aux allures de chimères. Des mains étrangères, fixées sur le fil à tendre devant la proie. Tout le corps inutile, maintenu en retrait. Fixe comme une gargouille. Tailler cette pierre. L'installer au milieu des autres sur la plus haute cour. L'illusion sera parfaite. Chimère vouée à la contemplation de ses propres signes dans les défis du jour et de la nuit, tandis que s'égrènent les notes d'une musique de clocher.

*

Ne pas lâcher si tôt. Sur le dernier présage, se posera peut-être le nom du damné. Il faut chercher le joint entre les côtes, la faille qui l'allège. Le prendre avec précaution comme quelqu'un qu'il ne faut pas réveiller. Le laisser parmi ses rêves. Savons-nous à quoi peuvent rêver les cyclopes? Prendre le temps de faire le tour du jardin. Pierres et papillons confondus. Vol translucide. Blessure sèche. Ouvrir la bouche et refermer toutes les issues. Laisser courir la voix entre les mottes de terre. Voir naître de petits courants d'eau blanche comme des fils de soie. En fabriquer des toiles rondes frémissantes dans lesquelles la musique ne soit plus que cheminement d'ondes muettes.

*

Attendre jusqu'au retour du soleil s'il le faut. Les abeilles sont dérangées; leur maison bouge. Où vas-tu, mégère ignorante? La colonne de vent transporte des cris et des soupirs. Nuit blanche engoulevent fumée d'hystérique et sifflement de vipère. Rien à tirer de votre prose infecte, cerveau balourd. Tout est gris et les fleurs penchent sur leur dérive. Obsession. Fleurs oiseaux. Mystérieuse petite vie. Univers de signes invisibles, de cris toujours les mêmes. Du thé à la sauge. Invraisemblable création. Soif et désir. Tout bouge autour de mon ombre. Rien ne se pose. Quel personnage assez dément oserait franchir ces barbelés? Une petite mouche rouge, presque invisible, que j'écrase. Le premier trait dans cette vie que s'achève sans faire tache.

*

Qu'y aura-t-il après? Saison chantante du vide repos au milieu des feuilles rouges et des plumes bleues. Rires étouffés par la mer, démence coiffée comme champignon. Vole, petite âme, sauve-toi du soleil, préserve ton teint si blanc des coups de feu et de sel. Que j'aime l'ondulation du sentier invisible sur ta pâleur. Viens, nous irons ensemble au fond de cette paix. Prends mon bras. Il ne faut pas trembler, regarde droit devant toi et laisse le vent s'égarer. Je voudrais... Quoi? N'aie pas peur. Rien n'est impossible de ce côté-ci du paysage. Des arbres mauves? Un œil de saphir? Viens, perdons-nous au milieu de nos doigts et inventons la distance. Il n'est pas question de mesure ni d'urgence. Nous avons tout notre temps. □

Gabrielle POULIN est née au Québec. Critique littéraire à Radio-Canada MF (1977-1986), elle collabore à plusieurs périodiques et publie *Romans du pays, 1968-1979* (1980). Elle a écrit trois romans: *Cogne la caboche* (1979, prix Champlain), *Un cri trop grand* (1980), *Les mensonges d'Isabelle* (1983). Un quatrième est à paraître: *La couronne d'oubli*.

FIDUCIE CANADIENNE ITALIENNE

LA FIDUCIA NELLE CIFRE:

- 6 succursali
- 80 impiegati
- 18,000 clienti
- 150,000,000$ d'attivo

LA FIDUCIA NELLE IDEE:

"Ogni nostra attività si ispira al principio di un profitto ragionevole, realizzato secondo il dettato di un' etica irreprensibile"

6999, Boul. Saint-Laurent; Montréal (Québec), H2S 3E1

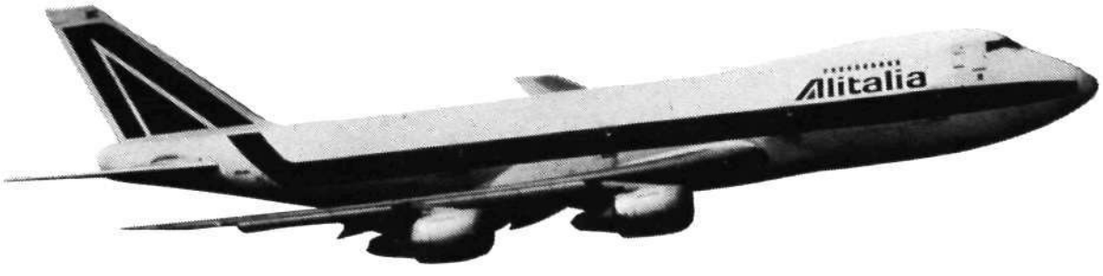
Fiduciosamente vostra!

L'accueil Alitalia

Alitalia vous souhaite la bienvenue à bord. Alitalia vous accueille dans la tradition chaleureuse italienne. Le Groupe Alitalia relie par des vols de ligne 86 villes dans 44 Pays, dont 21 en Europe, 12 en Afrique, 13 en Asie, 12 dans les Amériques, 2 en Océanie et 26 en Italie. La flotte est l'une des plus modernes au monde: 100 avions parmi lesquels figurent les Boeing 747 série 200, les Airbus A 300-B4, les Super 80, les DC-9/30 et les ATR 42. Les classes Top, Prima Business et Eurobusiness, la cuisine aux menus typiquement italiens, la boutique de bord avec des articles en exclusivité, les aménagements des avions signés Trussardi, la collection Balestra pour les hôtesses de bord, contribuent tous à l'épanouissement de l'accueil Alitalia: sympathie, chaleur italienne et le prestige qui dérive de l'efficacité; au cours des dernières années, l'indice de ponctualité de la compagnie est parmi les meilleurs au monde. Alitalia vous souhaite la bienvenue à bord.

Alitalia

ANTROPUS



Babele

Marco Micone

Personaggi

Pasquale: 55 anni, grosso, allegro.
Antonietta: 50 anni, moglie di Pasquale. Bella donna spiritosa.
Jacques: sui 35 anni, snello, timido, ben vestito.
Tony: sui 20 anni, frequenta l'università. Vestito con jeans e magliettina.

N.B. : a) Nella grafia del molisano, le « e » finali non sono pronunciate.
b) Pasquale mischierà italiano normativo, dialetto e francese. Si sforzerà di parlare l'italiano normativo con Jacques.

PRIMA SCENA

(Pasquale e Tony si guardano a lungo. E ovvia la collera del padre.)

Pasquale. *Ma come, c' sc'tà tanta posc't qua e vuò i' dent'u loggiamente 'ncoppe.*

Tony. *I wanna be alone. I want my own apartment. Have my own things. Have my friends over whenever I want. Ha capite? Voglie sc'tà sule.*

Pasquale. *'Ncoppe c' vai quande t'spuse. U casine dent'a casa mia, nu fai tu. Saie quande tz'fitte nu 3 ½? 400 doll're u mese. So' 5,000 doll're allanne. E p' 10 anne fanne, 50,000 doll're. Ma ch' m' vuo' ruv'nà?*

Tony. *You have three houses. All I ask is one small apartment. With nothing inside. I'll furnish it myself.*

Pasquale. *Ma ch' dice? T' vuo' fa capì sì o no? E pussib'le ca padre e figlie n'n parl'ne a sc'tessa lingua?*

Tony. *N'mmu daie a me, e l'appartamente n' l'affitte. Tu dich'i. You'll see. You'll never rent the damn apartment.*

SECONDA SCENA

(Davanti al garage di Pasquale)

Jacques. (grida) *Y a quelqu'un? (a voce bassa) Y ont pas peur de se faire voler ce monde-là. Y laissent le garage ouvert.* (grida di nuovo) *Y a quelqu'un?*

Pasquale. (appare e grida anche lui) *E n'lluccà, ca qua n'sciune è surde.*

Jacques. *J'ai vu la porte du garage ouverte et j'ai pensé que vous étiez là. Vous avez un logement à louer?*

Pasquale. (grida) *Tonì, chiude iusc'te mò a televisione e viè qua. Viè v'dè ch'vo sc'tu m'ssiù. Fa priesc'te* (a Jacques) *Mon garzon, parla tutte le lingue.*

Jacques. *Je vois que vous êtes bien équipé pour faire le vin.*

Pasquale. *E chi t' capisce a te. I' è la vurate sempre chi taliane. Come faceve a 'mpararme u francesce. Esse pure pututе 'mpararme ca televisione, ma nu sacce s'vu fa pure a vuie, come m'c' ssette 'nnanze m' vè u suonne. E f'nisce ca iè esse ca guard'ammé. Però mò v' diche na cose. A forze da guardarme, iè esse, a televisione, ch' tzè 'mparate nu poche de taliane. Che diche nu poche. Assaie. Prima parlave taliane sule a dumeniche, mentre mò parle taliane tutte i sere.*
(breve pausa) *Ma manche tu m'capisce a me.* (lo guarda da vicino) *Chiù t' guarde e chiù m'sembre ca già tè visc'te a te. Tu abb'te qua v'cine.*
(prova in francese) *Vous... habitez... vicine u corne. Habitez labbò, vous. Da quattro anni.*

Jacques. (lentamente) *Oui, j'habite au coin de la rue. Mon logement est trop grand et trop cher. Votre 3 ½ m'intéresse.*

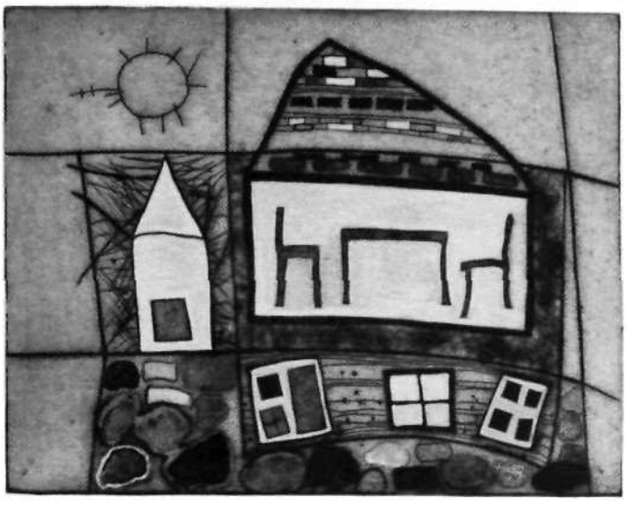
Pasquale. *Tu tiè a coccia tosc'te cchiù da mia. Ma come, so' quatt'anne ch' abb'te a San-Leonarde e 'ncore t'mpare a parlà taliane.*
(grida) *Tonì, chiude subb'te a televisione e viè qua. Viè parlà ch'sc'tu m'ssiù.*
(breve pausa) *T' sbrighe, sì o no? L'aia rompe sa televisione. Ma so' cose. Come revè da scole tz' sc'affe 'nnanze a televisione e 'nze move cchiù.*
(Tony arriva muovendosi senza energia) *Eccutò u muorte 'nvacanze. N'ffà maie niente. Va a Mighille, guarde a televisione, magne e dorme. I'è vite quesse?*
(a Tony gentilmente) *Parl'ce tu, ca quisse n' m' capisce.*

Tony (guardando in aria e con un vocione aggressivo) *What do you want?*

Pasquale. (a Jacques, rapidamente dimostrando fierezza)
Ha visc'te come parle 'nglese. Pare ca 'nce vo fa'. Però... Parle 'nglese come nu 'Nglese e u francese meglie di Francese. I' u sacce, p'cchè a isse u capische, mentre i Francese d' qua, manche na parole.
(poi, come se gli rivelasse un segreto)
Sule u taliane, nu parle tante buone.
(riprende il tono normale)
Quille, doppe, u pov're uagliò, già 'nze ni tè da parlà.
Doppe a vute a sf'rtune da capità miezz'a nuie.
(più forte, in ottimo italiano)
Abbiamo dimenticato finanche l'italiano.
(poi continua in dialetto)
A ch' serv'ne i solde, i case, i mach'ne e tant'atra rrobbe, simme perze a cosa cchiù bella ch' c' sta.
N'n sapimme cchiù parlà.
(con rabbia contenuta)
Di vote, v'nnesse tutte e m' n' iesse...
(dirigendosi verso gli spettatori)
Che v'fa, a vuie, quande u figlie vuosc'tre v' parle 'nglese o francese sapenne ca vuie capite sule u mulisane o u bruzzese?

ILLUSTRATION: TALEEN HAGIKYAN

(stringendo i denti)
Di vote v'nnesse tutte e m' n' iesse,
(breve pausa)
ma tenghe paure ca
m' pigliene p' fesse.
(agli spettatori)
Quande cierche na parole e n'n t' vè
o siente dice a une
ca lavore 'ncoppe a tracche o porte u trocche,
a me, m' cad'ne i vracce
quante sente parlà sc'tà lingua sc'late
come na fisarmonica sc'tunate.
(breve pausa)
L'atru iuorne sc'teve dentu giardine sule sule,
ieve iute a coglie caccose p'ffà a 'nzalate:
na frusce de lacce, na c'pullette
e na tomate roscia roscia e senza cracche.
(fa finta di avere il pomodore nella mano)
L'eie guardate nu poche
e, p' la raie, l'è squacciate dent'a mane
p'ché n'mme r'curdave a parola taliane.
(con leggera emozione)
Di vote v'nnesse tutte e m' n' iesse,
(con forza)
pure s'm' pigliene p' ffesse.
(Breve pausa, poi con vivacità)
Ma mò, n'n parle quasce cchiù.
E ch' vuò parlà?
I' stenghe 'mpalate 'nnanze na macchine
dentr'a sciorpe da matine fine a sere.
Ch' vuò parlà cchiù?
I' diente m' tz' 'ncoll'ne
pu v'lene e pa sc'tanchezze.
E chi cià fa a rapì a vocche
quante r'venghe a sere?
(Breve pausa, poi con compassione)
Moglieme, a piu'relle,
a forze d' lavurà a pise work,
è d'v'ntate nu piezze d'overlock.
Tè i rine rutte,
i cosse bbuttate
e na spalle spusc'tate.
Vint'anne d'pise work
è pegge di lavore furzate.
(con ritmo più lento)
Ch' vuò parlà cchiù?
Une ada parlà
quante tè caccose d'buone da dice.
S'nnó ch' parle affà?
P' r'ccuntà i guaie tiie a ggente?
(scandisce)
A ggente, n' vò sapé niente.
E tiempe spr'cate.
(guarda Tony e poi gli passa una mano sulla testa) *Speriame ca tz' salve almene sc'tu uagliò.*
(in ottimo italiano, con un pò d'ironia) *E troppo intelligente. Non studia mai ed è sempre promosso. Io gliel'ho detto:* (gli tira l'orecchio) *se non studi, figlio mio, diventerai o ladro o politicante. Che poi è la stessa cosa.*
(a Tony) *Parle cu m'ssiù. Parl'ce francese, p'cché m'sembre ca quisse è come me.*
(in ottimo italiano e con ironia) *L'inglese è troppo difficile per certa gente.*
(a Jacques) *Mon garzon, parler con vous.*
(a Tony) *Parl'ce tu, ca r'venghe subb'te.*
(Pasquale esce)
(Doppo una lunga pausa imbarazzante, durante la quale nessuno sa cosa dire, Tony ha ancora le mani in tasca.)



Jacques. *Sympathique, ton père.*

Tony. (sprezzante) *You think so?*

Jacques. *Il...* (esita) *il est très drôle.*

Tony. *I never laughed once at his jokes. You understand Italian.*

Jacques. *L'anglais un petit peu, l'italien pas du tout.*

Tony. *Ça fait longtemps qu'il radote mon père.*

Jacques. *Au contraire, je le trouve très sympathique.*

Tony. *Plus les Italiens sont ridicules plus vous, les Québécois, vous les trouvez sympathiques.*

Jacques. *J'suis sincère, j'te jure. C'est un être authentique, ton père. I'est pas gêné de se montrer tel qu'il est.*

Tony. *Si y était un peu gêné, i' ferait peut-être moins dur. Qu'est-ce que tu veux, une bouteille de vin? Tu l'as déjà méritée, ta bouteille de vin. Si tu restes pour l'écouter te raconter son service militaire, t'auras droit à tout un gallon.*

Jacques. *Non, merci. Je bois pas de vin.*

Tony. *Dis-y pas ça, i' va te trouver niaiseux. Pour lui, y a pas plus niaiseux que quelqu'un qui boit pas de vin, surtout le sien. Et si t'en bois pas, tu pourras plus remettre les pieds ici. D'habitude, dans sa cave, il a du bon vin et de la piquette tout juste bonne à mettre sur la salade. T'en bois un verre et tu te ramasses avec des brûlures d'estomac pendant une semaine. Pire que du vinaigre. Le vieux s'en sert pour tester les bonnes manières des futurs locataires. S'il t'en offre et tu dis que c'est pas bon, il voudra jamais te louer l'appartement. C'est ça les hommes italiens: dire du mal de leur vin, c'est comme dire du mal de leur mère.*

Jacques. *Est-ce que le logement a déjà été loué?*

Tony. *Seulement à des Italiens, mais comme ils sont presque tous propriétaires, c'est de plus en plus difficile.*
(Arriva Antonietta con un vassoio e quattro bicchieri.) *C'est ma mère. Le vin va pas tarder.*

Antonietta. (grida) *Pasquà, t' vuò sbr'gà. Nu vide ca tz' sc'ta murenne d'sete sc'tu pov're cr'sc'tiane.*

Jacques. *Qu'est-ce qu'elle raconte?*

Tony. *Elle trouve que mon père n'arrive pas assez vite.*

Jacques. (a Antonietta) *Laissez faire, madame. J'ai pas soif. Je vous jure que j'ai pas soif.*

Tony. *Elle comprend rien de ce que tu dis.*

Jacques. (a Tony) *Comment dit-on en italien que j'ai pas soif?*

Tony. (s'approche de Jacques et lui souffle quelques mots à l'oreille)

Jacques. (con accento francese a Antonietta) *Subito, ho sete, Signora.*

Antonietta. (grida) *Pasquà, ma ch'sì cadute dent'a votte? Te vuò sbr' gà.*

Jacques. (a Tony) *Peut-être qu'on pourrait en profiter pour aller visiter le logement.*

Antonietta. (interrompe) *Ma forse tè pure fame su bell'cr'sc'tiane. Curre, Tonỳ, valle a p'glià duie lupine.*

Jacques. (a Tony) *Qu'est-ce qu'elle dit?*

Tony. *Elle t'offre des lupini. Jacques. C'est quoi des lupini?*

Tony. *C'est à peu près comme une grosse lentille jaunâtre qu'on fait gonfler dans l'eau. Pour les manger, on en prend un entre le pouce et l'index, on en coupe un petit bout avec les dents, on crache le petit bout, ensuite on exerce une légère pression avec les deux doigts sur l'enveloppe et, avec la vitesse de l'éclair, une sorte de bille aplatie des deux côtés se pose sur la langue comme un O.V.N.I. sur du sable mouvant. Puis, on fait naviguer le «lupino», pendant un bon moment, dans une mer de salive orageuse espérant qu'il fond ou disparaît sans que les papilles gustatives s'en aperçoivent. Mais rien à faire. Le «lupino» a trouvé son havre. Il est coincé entre la dernière molaire et la joue à l'abri de la langue qui veut l'expulser. C'est ça un «lupino»: la chose la plus insipide qui soit jamais entrée dans une bouche humaine.*

Antonietta (à Jacques) *Buoni, i lupini.* (à Tony) *Curre, Tonỳ, valla p'glià.*

Jacques. (aparté avec Tony) *Comment lui dire que j'en veux pas?*

Tony. (lui souffle quelques mots à l'oreille)

Jacques. (lentement) *Signora, i lupini...* (pausa, ingoia la saliva) *SUBITO.*

Tony. (esce correndo)

Jacques. (à Tony) *Où vas-tu?*

Antonietta. (materna) *N'n t' preoccupà. Ca mo' r'venne tutt'e duie. A cusci magne e vive. Tu sc'taie troppe sciupate, figlie mie. S' vuò pagà affitte, ada magnà e ada veve. Tada ssisc'te. S'nnò come fai a lavurà. Quisc'tu paese è sc'tate tante buone p'nuie. S' t' putime iutà nu poche, ch' tutte u core, figlie mie.*

Jacques. (lentamente) *Signora, je voudrais visiter le logement, per piacere.*

Antonietta. (va dal voi al tu) *Vuie site veramente na brave perzone. Vuie i r'sp'ttate i femm'ne. Iè a prima vota ca n'ome me dice p'piacere. Ch' vuò v's'tà u loggiamente? Ma pienz'a salute. Mo ch' r'vè Pasquale, t' fai nu bucchiere e po' vaie a v's'tà u loggiamente. Tante ch' vuò v'dè. 'Mce sc'ta niente dentre. Ce sc'tanne sule i mure, u plancé e i f'nesc're. Quesse è tutte. 'Nce sc'ta niente da v'dè. Ma 'ntase vuò v'dé a tolette? N'n t' preoccupà. I'è nova nove. Cimme misse pure u bidè. Andó u truove nu 3 1/2 cu bidè. A voglia a c'rcà tu? Da addienze a me, bell'u cr'sc'tiane, pienze a salute, ca tu sc'taie troppe sciupate. Nuie, d' lucata-* ▷

rie mmalate
n' vulimme. A case nosc'tre ne iè nu sp'dale.
(si avvicina come per non farsi sentire da suo marito)
Quisse, doppe, Pasquale, a buttiglie du vine, ta dalle spisse. Doppe vide come t'faie rusce rusce pure tu.
(Arrivano Pasquale col vino e Tony coi lupini.)

Pasquale. (alzando la bottiglia) *Il miglior vino di tutto San Leonardo. Migliore dello champagne. Parola di Pasquale Moscato.*

Tony. (ironique) *Le meilleur vin et les meilleurs lupini!*

Jacques. (fa un smorfia)

Pasquale. (a Jacques, offrendogli il vino) *Salute, al nostro nuovo inquilino.*

Tony. (gli offre i lupini) *Mange, bois, si tu veux le logement.*
(Antonietta e Tony ripeteranno varie volte « mangia, bevi » fin quando Jacques grida)

Jacques. *J'en veux plus de votre logement.*
(Tony e Antonietta escono)

Pasquale. (ritiene Jacques) *Restez, restez. Tout compris, moi. E un trucco di mon garzon. Pas obligé de bere u vine. U loggiamente è pour vous. Vous, Francese; moi, Italiano. Pourquoi chicaner? Frate sime, sime frate. Francesi e Italiani come les doigts della mano. Francia e Italia sempre amies. Una sola eccezione, la guerra, une fois, na vota sole. Un errore terribile. Allora, in Italia, follia generale. Croce e manganello.* (Si mette in ginocchio) *A genoux, tutti in ginocchio, cinquante millions d'italiani à genoux. Che umiliazione!* (Si rialza) *Se no, noi Italiani sempre come les doigts della mano coi Francesi. Nous parlons pareil. Piccole differenze. Le parole, un pò differenti. L'accento, un pò differente. Ma l'essenziale, c'est la même chose. L'essenziale iè u core, i sentimenti. A lingua taliane e a lingua francese: sorelle latine. U francese è l'italiano parlato male, è l'italiano ca pare ca n'n vo' scì da vocche e quande esce, esce musce musce. N'n parlame pò du francese scritte: c' sc'tanne cchiù lett're ch' 'nz' pronunc'ne ca quelle ch' tz' pronunc'ne. E pò, i' parole, ni pronunciate mai come i' scrivite. P'cché scr'vit « femme » e d'cite « famme », p'cché scr'vite « machine » e d'cite « mascine »? U francese iè come u dialette nuosc'tre, iè na lingua fatte p'esse parlate e no p'esse scritte. Capisce mo'p'cché i figlie nuosc'tre n'vanne a scola francese?*
Però v' vulime bene lu sc'tesse. Noi abbiamo dato tutto a voi. Tutto il meglio. Napoleone Buonaparte, La Gioconda, il cappucino et aussi il « Quebec ». Cristoforo Colombo era italiano. I' bateaux iev'ne spagnole, ma isse ieve taliane. Magellano, Caboto, Vespucci tutti grandi navigatori italiani. N' iev'ne miche p'scatore d' m'rluzze come Jacques Cartier. Generosi poi, molto generosi. Come moi. Hanno scuperte tutte e hanne date tutte all'atre. Pensavano al progresso dell'umanità. Grande visione. Non come Jacques Cartier. Jacques Cartier, navigatore piccolo piccolo. Ancore nasceve quande Cristof're Colombe ha scuperte Meriche. Colombo, Vespucci, Magellano, grandi personaggi. Guardavano davanti, lontano, in cerca di nuovi orizzonti. Jacques Cartier, come moi. Piccolo piccolo. Arrivé au Québec, première chose, travaillé au pic et à pelle. Comme moi. Pire que moi. Parce que lui creusé un trou pour planter une croix. E tutti à genoux. Tutto il Québec à genoux.
(Si sente: « *Peuple à genoux, attends ta délivrance.* »)

(Jacques gira le spalle per andarsene)

Pasquale. *Restez. Vi faccio un bon prix. Un prix d'ami.*

Jacques. *Je regrette, mais votre logement ne m'intéresse plus.*

Pasquale. *Six mois gratuits con il garage e il giardino. Pour vous. Accettate, p' favore, facit'me su favore ca dent'a sc'tu quartiere d' genta bone 'nce n' venne cchiù; e va f'ni' cu loggiamente l'aia ff'ttà a na famiglie d'nire.*
(Jacques esce)

Pasquale. *E vattenne, muorte d'fame. Ch' tià paà i a te?* (Chiama Antonietta) *Ntunié, vié qua iusc'te mò.*

Antonietta. (non si vede) *S' vuò ch' venghe mada dice p' piacere.*

Pasquale. *Come, so' trent'anne ch' curre appene t'chiame e mo' vai truvenne ca tià dice p' piacere.*

Antonietta, (entra) *M' n' pente. T'essa vute ubligà a esse cchiù civile ch' mmé, a r'sp'ttarme d'cchiù. A visc'te come ieve g'ntile quillu m'ssiù? De genta bona denta casa tie nc' n' vè s' cuntinue a darle a cite e a ffà u cafone.*

Pasquale. *Dì a figliete ca iè meglie ch' tz' n'va. Nu voglie v'dé cchiù denta casa mie.*

Antonietta. *A case iè pure a mie, come pure l'atre dduie. Su vuò sapé, dentu loggiamente 'ncoppe c' va proprie isse. P' vint'anne l'aff'ttate tu a case. P' pross'me vint'anne d'cide i a chi tzada ff'ttà.*

Pasquale. *E i bruce tutte.*

Antonietta. *Cada brucià. Tu n'bruce proprie niente. Ada capì ca s'Tonì n'va 'ncoppe, quille iè capace da ffittar'ze n'appartamente abbasce a città.*

Pasquale. *Vamme a p'glià na buttiglie d'vine, ma quillu buone. Quella cite m'ha bruciate a gole.*

Antonietta. *P' piacere.* (Si gira verso gli spettatori alzando il mento) *Mada dice p'piacere.*

Pasquale. (esita) *E s' m' sente cacche d'une? Va f'nì ca penze ca 'nzime marite e moglie.*

Antonietta. *Ma chi t'ha ditte ca tra marite e moglie nz' pò esse c'vile?*

Pasquale. *Va p'glià u vine, p...* (Antonietta non si muove, Pasquale esita, ma finalmente ci riesce) *Va p'glià u vine... p'piacere.*

Antonietta. *Come iè d'fficile nu poche d' r'spette p' femm'ne. U vine, tu vive tu e vatt'le a piglià tu.* □

Marco MICONE est né à Montelongo, dans la région de Molise en Italie d'où il émigre en 1958, avec le reste de sa famille, pour rejoindre son père établi à Montréal en 1951. En 1982 il publie sa première pièce *Gens du silence*, suivi de *Addolorata* (1984) et de *Déjà l'agonie* (1988).

A VOIR

Images internationales pour les droits de l'homme et du citoyen

jusqu'au 3 septembre 1989

Mini-concerts tous les dimanches à 14h et 15h

Activités éducatives pour les groupes d'élèves des écoles primaires

Café-boutique

CHÂTEAU DUFRESNE
MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS DE MONTRÉAL

Mercredi à dimanche de 11h à 17h

Entrée par le boulevard Pie IX ou 2929, avenue Jeanne d'Arc
(514) 259-2575

LIBRAIRIE **Olivieri**

ARTS ET LETTRES ÉTRANGÈRES

3527 RUE LACOMBE, MONTRÉAL H3T 1M2 TÉL. : 739-3639

LES VÉRITABLES SOLUTIONS ÉMERGENT D'UNE COMPRÉHENSION GLOBALE

Le groupe CGI offre à la fois
les services d'experts-conseils
en management,
en informatique
et en télécommunication.

Le groupe cgi

UNE QUESTION DE RÉSULTATS

Hamadryas

Extrait

Pascal Quignard

Roza et Edward montaient le flanc de la petite colline. Le vent rabattait sa jupe sur ses cuisses. Ils s'arrêtèrent près du lavoir en contrebas de la colline bien avant que la colline se rompît brusquement en falaise sur la mer. Le sentier se perdait cinquante mètres plus haut entre les buissons. Le vent froid ébouriffait les cheveux.

Tu aimes les combats de boxe ?

Roza van Weijden releva sa jupe et trempa ses jambes dans l'eau du lavoir. Le sentier qui conduisait au lavoir était pure poussière – une sorte d'argile en poudre ou de sable rouge. Plus personne ne venait à ce point d'eau. Il était épargné par le vent. Le bosquet, à vingt mètres de là, servait à déposer des bouteilles vides, de vieilles machines agricoles inutilisables, d'antiques machines à laver et d'antiques réfrigérateurs la porte grande ouverte.

Roza et Edward étaient allongés sur le ventre sur le bord du lavoir, leurs vêtements défaits, entassés autour d'eux. Ils s'étaient aimés. Ils étaient nus et, avec des bouts de bois, jouaient à pousser des araignées d'eau dans les mousses brunes qui recouvraient le rebord humide – à pousser où à irriter des espèces de petites ablettes blanchâtres et très promptes qui lançaient de brusques reflets de lumière blanche dans l'eau sombre.

Roza – toujours à plat ventre sur le plancher du lavoir – mettait à l'eau une petite goélette merveilleuse : une feuille d'hélicoptère au centre de laquelle elle avait planté un petit bout d'allumette. Roza appelait « hélicoptères » les akènes des sycomores. Ward regardait ses seins qui s'écrasaient sur le bois mouillé et obscur, ses mains qui précautionneusement installaient l'embarcation de rêve sur l'eau. Il regardait un patineur d'eau qui s'approchait sur ses longues pattes fines. Il l'embrassait au creux des reins. Dans l'ombre sur l'eau du lavoir une hirondelle happait un ou deux éphémères. Il faisait lourd.

Elle plissait les yeux pour voir. Laurence voyait mal. Elle ne portait pas ses lunettes. La scène était trop lointaine. Assise près d'une roche, à l'abri de genêts sans fleurs, sans qu'elle pût être vue, cinquante ou soixante mètres plus haut, au-dessus du bosquet qui servait aux villageois de dépotoir, les yeux dans les feuilles, Laurence épiait deux petites formes nues et roses allongées sur le ponton de bois du lavoir.

L'une d'entre elles semblait se laver les mains dans l'eau. L'autre se relevait, embrassait son dos puis ses fesses.

Alors la forme féminine se retournait, parlait vivement à l'homme, en faisant de grands gestes, en lui secouant le bras.

Laurence n'entendait pas ce que Roza disait à Edward. Elle voyait les lèvres qui remuaient, les mouvements des mains qui ponctuaient le propos véhément. Laurence s'efforçait de comprendre. Elle plissait davantage les yeux mais elle voyait de moins en moins distinctement les deux corps qui, maintenant, s'étreignaient.

Une larme, puis deux larmes vinrent se mêler à ce qu'elle voyait et brouillèrent doucement, décomposèrent ces corps nus qui s'enlaçaient, désorganisèrent les mains de Roza van Weijden qui s'étaient posées sur le sexe d'Edward. Puis Laurence se laissa tomber, ramena ses genoux à son menton, se blottit dans l'ombre du buisson de genêt. Elle tenait ses deux mains sur ses yeux et sur son nez. Elle reniflait.

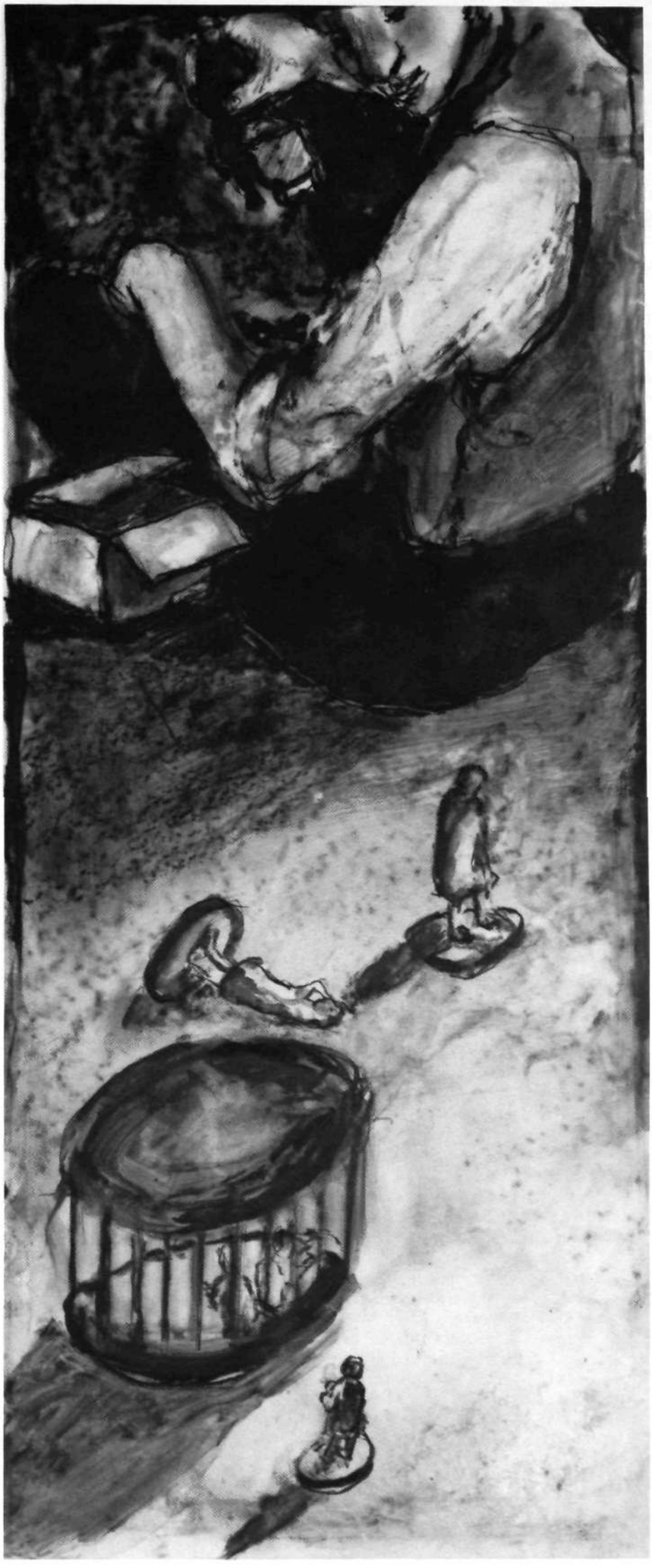
Il était sept heures du matin, à Londres. Il avait froid. Le jour était levé mais il ressemblait à la nuit : un brouillard jaune et noir qui engloutissait la ville en plein mois d'août. Il s'était juré que sa vie ne serait que joies, jouets, plaisirs, et il éprouvait une espèce de mécontentement et de remords. Il tenait à l'idée toute flamande de la vie humaine conçue comme un dimanche éblouissant, continu, vorace, grossier, coloré, minutieux. Sa gorge se serra.

Il loua une voiture, gagna Kilburn, se gara devant une cabine téléphonique en ruines. La rue pouvait inquiéter à force de saleté, de brouillard jaune et de misère. Il poussa une porte qui ne reposait plus que sur un gond et enjamba le corps endormi d'une femme ivre. Sur chaque palier les lavabos ébréchés étaient pleins d'urine stagnante. L'odeur suffoquait. Par les carreaux brisés, la brume envahissait la maison. Comme des morceaux de coton ou de laine qui ne bougeaient pas.

Arrivé au quatrième étage, il ouvrit la porte. C'était un petit appartement de quatre pièces sans chauffage, sans électricité et sans eau, les murs pelant, de vieux lés de papiers peints s'effilochaient, un lit glacé, les couvertures sentaient le moisi, des cartons entassés les uns sur les autres. Ces cartons étaient remplis de jouets difficilement écoulables et fabuleux. C'était une caverne d'Ali-Baba que le quartier et la misère protégeaient plus sûrement que des portes de fonte et des combinaisons de coffre-fort. C'était sa réserve. C'était le trésor de la guerre qu'il menait. Il y venait coucher une nuit tous les mois.

Il fouilla dans les cartons. Il emmaillota pour Tom – qui devait rencontrer à midi un lord collectionneur d'automates – un joueur de billard à ressort, vert, noir et grenat, deux centimètres de haut, produit par Kellermann en 1920. Il emmaillota une marchande des quatre saisons mécanique, jaune et brune, poussant son chariot bleu et rouge, 1890. Il emmaillota une vache noire et blanche à roulettes tirant un tombereau jaune, la tête et les

ILLUSTRATION: JOCELYNE CHABOT



mamelles articulées, une oie volante en tête, peinte en jaune avec moteur à spirale remonté par une clef, un rouge-gorge en tôle brun et rouge sortant et rentrant dans sa cage blanche tout en chantant. Il songea aux oiseaux de sa tante, aux rapaces, à ces jouets vivants et silencieux, résidus des petits dinosaures du mésozoïque. C'était l'instinct de fondre et de ravir. Il acheta un duvet.

Le lendemain il roula jusqu'à Epping Forest, au nord de Londres. Il arrêta la voiture sur un chemin, ouvrit la portière et respira jusqu'à en être ivre. Il marcha dans l'odeur puissante, trempée, âcre, terreuse, des arbres, des feuilles, des mousses, des vers gras, des champignons. Il erra dans le bois en songeant à deux femmes. Il erra dans cette couleur presque bleue des arbres de neuf heures du matin jusqu'au coucher du soleil – c'est-à-dire jusqu'à ce que la clarté obscure et bleue se fût faite gris et jaune, puis marron et se transformât peu à peu en quelque chose d'indistinct et de noir. Il regagna pour la nuit Kilburn, se recroquevilla dans le duvet et s'endormit en écoutant les rats.

– Une glace! Une glace à deux boules! hurlait Adriana.

Adriana et Edward léchaient une glace. Ils venaient d'entrer dans le zoo de Vincennes. Il faisait chaud. La petite Adriana voulait impatiemment qu'ils arrivassent aux singes. Elle courait devant lui.

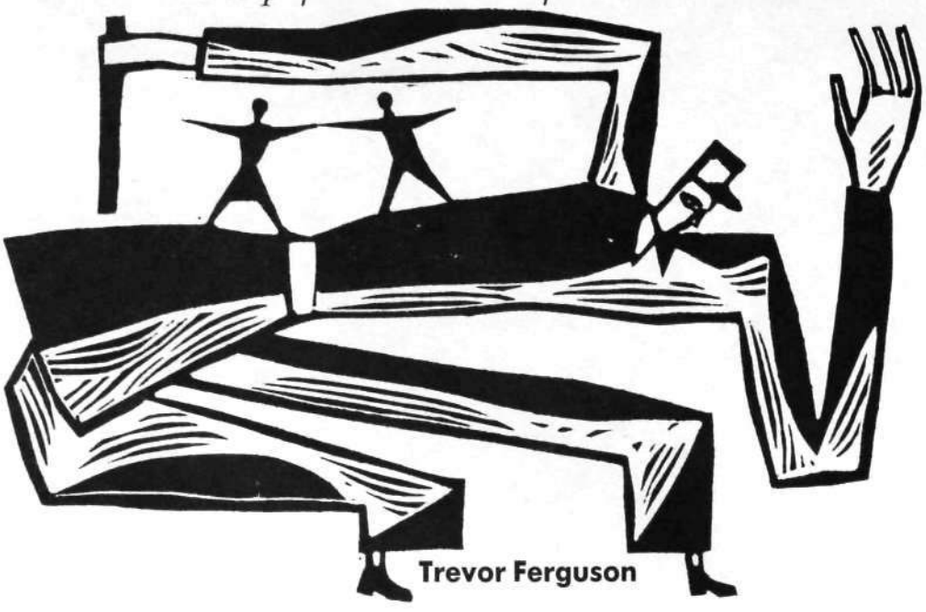
Il s'assit sur un muret de ciment à quelques mètres d'elle, regardant les enfants et des religieuses jeter des arachides aux singes. Ils allaient de branche en branche, s'épouillaient, s'agressaient. Ils hurlaient. L'un d'entre eux, tout près d'Adriana, claqua des lèvres et tendit sa main. Adri hésita puis recula. Elle se tourna vers Edward, l'air anxieux. Le singe continuait de tendre sa main au travers de la grille et il s'assit. Il regardait Adri les yeux mi-clos et en découvrant ses dents. Adriana hésitait à tendre sa main vers sa main. Elle courut plus loin à toute allure. Edward n'aimait rien tant que les zoos. Il songea au zoo le plus beau du monde, celui d'Anvers, près de la gare centrale. Souvent, quand il avait quelques heures de libres, le dimanche, il parcourait Saint-Vrain, Attily, Thoiry ou Émancé. La veille, ils étaient tous rentrés à Paris. Roza était partie conduire Juliaan à la gare : son père l'attendait à Heerenveen, pour les vacances. Laurence passait le week-end en Sologne, chez son père. Edward avait refusé. Il était exclu qu'elle insistât pour qu'il l'accompagnât. Il avait la charge d'Adriana pour l'après-midi.

Soudain, il regarda autour de lui : Adri n'était plus là. Il fut pris de panique. Il bondit. Il la retrouva à dix mètres de là, masquée par un gros monsieur qui portait un chapeau tyrolien. Elle avait le pouce dans la bouche et était en train de contempler, soucieuse, deux babouins hamadryas qui s'aimaient lentement et grognaient doucement. Le sourire de la Joconde de Léonard de Vinci, plus tendre, plus miséricordieux, flottait sur les lèvres de la femelle. Brusquement ils poussèrent un profond soupir et ils se séparèrent. □

Pascal QUIGNARD est né à Verneuil-sur-Avre en 1948. Son premier roman, *Carus* (Gallimard), a obtenu le prix des Critiques en 1980. Il a publié des essais, notamment *Une gêne technique à l'égard des fragments* (Fata Morgana) et *La Leçon de musique* (Hachette, 1987) des contes et des romans, dont *Les tablettes de buis d'Apronenia Avitia* et *Le Salon du Wurtemberg* (1986), tous deux chez Gallimard où il est également lecteur.

The Riddle

Excerpt from "The End of the World Reunion"



Trevor Ferguson

The genesis for Charity Duckwall and Oliver Hatch as friends and, in a way peculiar to them, as lovers, occurred in Paris during the student unrest of the late sixties. Neither had been students, nor had they been rioting, yet the battle claimed them both as casualties. Which might have been their special knack: to find themselves in interesting places at dangerous times. In Paris, Charity's skull was cracked by a policeman's truncheon, Oliver had his nose squashed, his eyes blackened to resemble a raccoon's mask.

To Oliver's mind, a riddle. Why could they not have worn their love as normal human beings, been silly, gushy and rapt? Why did signs of their affection depend upon visible wounds? A dancer with the National Ballet of Canada, Charity had come to Paris in May of 1968 during the middle of her company's European tour. A week past her twenty-first birthday, she had been away from home, and a dancer, since the age of seven when she had entered the Ballet's National School. Travel and performance were old hat to her. What was new was the violence and energy rampaging in the Latin Quarter.

Oliver had been drawn to Paris by the tumult. He had been wintering in Barcelona where he had lived the obligatory life of the young-writer-in-Spain. There he had drunk to excess. Consorted with prostitutes. To excess. He had smudged innumerable notebooks with single sentences as long as the Pentateuch. He was feeling pickled. In a jar. Gonorrhea had become as chronic as his bronchial cough, and he had interpreted his fortnightly penicillin shots as a sign that he had overstayed his welcome. The spectre of his generation loading slingshots behind street barricades lured him to Paris. Action! Hitchhiking north, Oliver Hatch breathed the rarefied air of the Pyrenees, exhaled Barcelona, and crossed into France in the cold draught of night, ushered along by churlish border guards more interested in their card game.

Sequestered in the rear of a tobacco shop – TABAC blazed the exterior sign in giant red letters on a battered white field – he ordered a *café au lait* and bread with cheese. Most legitimate bistros were either boarded up, a mechanism of self-preservation on the part of the proprietors, or they had become targets for police hooliganism, largely provoked, whenever the *gendarmes* broke through a barricade. Less obvious meeting spots, such as the tobacconists, les *pâtisseries*, even shoe-repair shops, had become favoured as common safe ground for gossip and refuge where events of the day could be analyzed, if not canonized in contemporary mythology.

When members of the National Ballet of Canada walked in wearing full battle regalia (the costume of the times, blue jeans and headbands, tie-dyed shirts and blouses shmeered with political buttons) they looked much like any other scarred and buoyant gang, except that English was the common language, the girls were attractive without exception, and the boys were indisputably gay. Oliver noticed Charity immediately, returning her cursory look but too shy to offer any sort of signal.

ILLUSTRATION : ALAIN PILON

He would not look up at her again, until she was dancing.

Charity did not merely dance in the tobacconist's shop to an imagined music, she created vivid routines inspired by the violence nearby. Fellow dancers were conscripted to pitch imaginary rocks, girls were taught tear-gas paroxysms, the tobacconist's counter was put to use as the set for a barricade of furniture and overturned Fiats, and Charity, isolate in noble struggle, or merely young and impassioned, danced to the rhythm of the uproar and shouts outside.

On pointe, ballerina-style, she scurried across to Oliver, who was watching her now, wholly transfixed by her delicate grace. Taking him by the hand, she dragged him up onto his feet.

"I want you to be the police. Understand? Ah, ah'm... *je vous voule...* to be... *être... la police.*"

"I don't want to be a cop," Oliver demurred.

"You're American!"

"Canadian."

"No kidding! Small world. Us too. But listen, I don't want you to be one cop. I want you to be a battalion of cops. Seventy cops, all at once. Charge our rampart. Crawl up the newspaper rack then lean over the cash. Snarl and foam at the mouth."

"What?"

"Snarl. You're the bad guys. You're sinister. Vulgar. Useless without your clubs. I'm sorry to type-cast you but that's how it goes."

"This is nuts."

"Oh don't be shy, do it!" She stomped a defiant left foot and transformed her features into a fierce and charming pout. At her back, her fellow dancers continued in their roles, the small shop treated to an up-tempo modern version of a hybrid *Nutcracker* and *West Side Story*. The partisans cheered, applauded, and traded disparaging sexual remarks in jest, laughing uproariously.

Oliver sighed. "All right," he agreed, coddled by her beauty. "Where do I start?"

"At the door. Don't go outside though. I don't want you all bloody."

"How do you want him, Char-i-tee?" one of the male dancers bitched, which should have tipped Oliver off. "All pink, or alabaster?"

"Go to hell, Donnie."

"Oh yes, *please*!" he squealed. "Do point me in the right direction, Chat!"

"Don't sweat it, Donnie. You'll find the way without my help."

The dancers regrouped, swelled, their hands scolding the heavens, then charged Oliver on the narrow stoop. He cringed before their miseries and grievances, missiles and fists and angry, contorted faces.

"Now!" the young beauty commanded from behind the cash. "Attack!"

Oliver strode toward her.

"Nonononononooo!" she taunted, coming at him fuming blue smoke. "Attack! Don't stroll. Let's see the hatred in your eyes. These are your enemies! The downfall of the Republic is their ultimate aim. You hate these little beasties! They're students! An euphemism for the scum of the earth. They're nose-pickers! Lay-abouts. Drug addicts. They live the life of Riley while you eat beans. For sport they bombard your head with stones, rocks, excrement, water balloons filled with piss. You despise the long-haired hippie wimps. Show us your animal spirit! You *hate hate hate* them. You hate me. I'm the student leader. Charity the Red. You have only one purpose in life, to bash me to a pulp. Now do it!"

Oliver demonstrated his rage, its source unknown to him. Her goading ransacked his inhibitions and he assaulted and scaled the newsstand like King Kong in a fit. Mounting the cash register, he tumbled down the opposite side where Charity, in the throes of her dance, gyrated before him on her knees.

"Club me," she directed under her breath, unwittingly prophetic.

His invisible truncheon raised on high, Oliver felt its weight and keen, vindictive power.

"Strike," she instructed.

Down he slashed with a mighty wallop. Her body flexed from the imagined blow.

"Again," she ordered.

He readied his weapon. Curmudgeonly scowl, a sneer ruthless with grievances and *croosh*! Drew it back and *smack*! And *thwack*! Crunch of hardened steel on softened bone. *Bash*! And *thunk*! Hers a campy dying. *Whap*! Protracted; bathetic. Charity slumped between his knees, squirming. When he still did not get the message she pulled him by the collar of his denim jacket right down over her, grinding her pelvis against his. *Smooch. Sigh. Pant.*

"Now do I have your attention?" she inquired. "Don't you ever, ever, ignore me again when I come into a room."

And Oliver, who had not been allowed to practice his kisses on his paid consorts in Barcelona, discovered himself being gobbled by a chapped, warm, liquidy, depraved mouth, probed by an ardent, mischievous tongue, and nipped by teeth that were downright naughty. The thrust of his effort was to maintain some semblance of balance above her on the floor, propped on his hands, while overhead, leaning across the counter-barricade, hooted the National Ballet of Canada.

"Chatty always gets her man," a girlfriend remarked. "She should've been a Mountie."

"But such deplorable taste," criticized a male. "The tush is intriguing – cute, really quite marvelous – but his pects aren't worthy of discussion!"

Breaking off the kiss, Charity replied from the floor, "It's what's down below that counts, Donnie. At least his equipment works, I can tell, which is more than I can say for yours."

"You're so vulgar, Chatty, you disgust me!"

Oliver, having sufficiently recovered his presence of mind to recognize his extraordinarily good fortune, pressed for a renewed embrace, only to have Charity squiggle loose with another bright idea. "Come on, guys! Let's take our act into the streets!"

"Ch-ch-ch-chatty!" Donnie protested, his stutter accelerating as he feigned fear. "V-v-v-vile p-people are th-th-throwing s-s-s-stones out there." He flaunted his overt limp wrist.

"Come on, guys, where's your nerve? We'll change the tide of man! Dance! Dance will alter the course of history! Let's do it!"

Following their leader, the dance troupe filed out onto Boul' Mich' – the boulevard St-Michel. Their timing was inopportune. Dozens of routed teenagers scampered past, and around the corner after them charged the keepers of the peace. Armed with tear-gas and billy-clubs, the police wore helmets with protective visors and carried large, sturdy shields. Not much had changed since the occupation by Rome, except that the colour scheme was predominately blue.

The ballet was performing its interpretation of the wars when the police descended. Watching from the portal of the tobacconist's shop, Oliver was the first to see them and shout warning. Charity continued her movement, *ronds de jambe à terre*, her body under exquisite control, one foot firmly on the ground, one leg raised above her hip as she turned, looking first at him, then at the police. She did not join her peers in their flight. The superior conditioning of the dancers made them elusive targets for the *gendarmes*, a Keystone Cops chase highlighted by Donnie's high-pitched yelps, cries of "Mommy!"

Police frustrations would be worked on poor Charity. She danced too well. Overly convincing, her *grands battements* curled into a jive three-step, a combination of doing the monkey while ascending the parapet of a Citroen. Bumper to hood, hood to rooftop. Truly the personification of the decade's youth rebellion. The moment she touched pavement after a graceful flight through the air, the police stampeded over her as if trampling the matrix of the student body of France.

And one lone, deranged officer stayed behind to club her.

Oliver ran out instinctively. Four steps away, three, at the apex of his lunging tackle the policeman swirled and swung, crushing the young man's nose. Oliver collapsed onto Charity's unconscious form, the blood, the pain, blinding him to all events, and they lay on the street together until stretcher-bearers traversed the barricades to cart them both away.

"In the ambulance, Oliver reached across to her, holding her unconscious hand, frightened that she might die and drawing hope from the warmth of her fingers. Astonished by the intimacy of this contact, he fainted. □

Trevor FERGUSON is the author of three novels, *The Kinkajou*, to be published in February, 1989 (*Macmillan*), *Onyx John* (1985, paperback 1988, *McClelland and Stewart*), and *High Water Chants* (1977, *Macmillan*). *The End of the World Reunion* is a novel-in-progress.

Le Sporting Club du Sanctuaire, le centre sportif où vous pourrez vous mettre en forme dans une ambiance agréable et dynamique.

Get fit, stay healthy, meet fun people at Le Sporting Club du Sanctuaire, Montreal's finest health and lifestyle centre.

LE SPORTING CLUB DU SANCTUAIRE

6105, avenue du Boisé, Montréal, Québec H3S 2V9 • (514) 737-0000

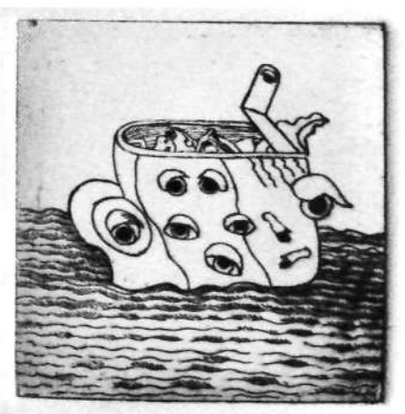
Las luces del puerto de Waalwijk...

Angélica Gorodischer

Anclado en la rada del puerto de Waalwijk había un barco fantasma. Nadie supo jamás si llegó al puerto en ese estado o si se fantasmizó una vez en la rada. Lo que sí se sabe es que llegó allí a mediados del siglo XVI, época de oro para los barcos, fueran o no fantasmas. También fue una época de oro para los grandes escritores, los piratas, los banqueros y las testas coronadas; pero nada se dirá aquí de ellos porque ninguno tiene nada importante que hacer en esta historia.

Tenía, el barco fantasma, un aire a la vez colosal y melancólico como hubiera dicho Monsieur Francis Drake, el famoso biógrafo que se ocupó de la vida del no menos famoso corsario Sir Jean Ray. Se mecía suavemente con las olas y golpeaba sin ruido contra el malecón. En los días claros y en las noches diáfanas se ponía particularmente transparente y a través de los mamparos y de las velas hechas jirones se veía el horizonte o la luna o el sol poniente del otoño. Pero cuando el smog bajaba, espeso y amarillento, el barco fantasma parecía real de tan opaco y casi se podría haber subido a bordo, cosa que por supuesto nadie hacía y nadie había hecho en siete siglos.

De vez en cuando se incendiaba. Sí, se incendiaba. Nacía una llamita chiquita, insignificante, en alguna parte, en la arboladura, en una vela, en el camarote del capitán, en un rollo de soga reseca sobre el puente, y creciá, creciá, corría por las maderas, subía al palo mayor, trepaba, danzaba, reptaba y era de pronto una hoguera y de pronto un verdadero incendio que consumía el barco e iluminaba las noches del puerto o hacía vibrar el aire anaranjado bajo el sol. Y cuando el incendio terminaba, el barco fantasma volvía a mecerse con las olas y a chorar silenciosamente contra el muelle, intacto, fantasmoso y fantásmico como el primer día de su tan extraña condición. Otras veces ejercitos de ratas fantasmas lo abandonaban presurosamente haciendo equilibrio sobre los cabos que lo amaraban a la costa, y se esfumaban al tocar las piedras del muelle. Y otras veces se oía una voz que gritaba órdenes en un idioma desconocido que sonaba a música, adornado con largas vocales abiertas.



Así pasaron años y siglos y el puerto fue despoblándose porque sobrevino la época de oro para los aviones, y poblándose y cambiando porque los ricos llegaban y partían en sus viajes de placer. Durante los últimos años del siglo XX, cuando pudorosas doncellas, descalzas, dulces, suaves como duraznos del mediodía y altivas como dogaresas se hacían a la mar en veleros con quillas de plástico y velas de todos los colores, alguien trató de descifrar el nombre del barco fantasma pintado y despintado en la proa y en la popa con historiadas letras negras. Hasta hubo una polémica en los medios de comunicación masiva y un arqueólogo barbado y estrábico se pronunció por «Hoarfrost» y fue contradicho con cierta acritud por un funcionario del Ministerio de Asuntos Marinos e Ictiológicos que aseguró que se trababa de «Alcandory» mientras el Director de la Sociedad «Potamós und Talassá» refutaba diciendo que era «Donostiarre».

Una de las doncellas despiadadas como dogaresas y doradas como duraznos vernales, se paró una tarde en el muelle y mirando el barco fantasma se preguntó por el verdadero nombre. Su acompañante le dijo algo y ella sonrió. Y en ese momento el barco, como otras veces, empezó a incendiarse. De la sentina se alzó una llama alta y esbelta, y otra después, no tan esbelta pero más alta, y otra y otras, y la doncella gritó. Su acompañante, que era un perfecto caballero, trató de calmarla con palabras suaves y optimistas. Pero una voz de hombre, quizá no un perfecto caballero, pedía auxilio desde el puente en un idioma extraño lleno de aes y de íes que cantaban en medio de las palabras. Así que ella corrió, descalza, y corrió y subió al barco fantasma corriendo para socorrer al que clamaba. Le brillaban los ojos mientras corría, y apenas sentía las piedras bajo lasplantas de los pies. Como el acompañante de la doncella era un idiota, sólo atinó a llamar a la policía.

Al día siguiente el barco fantasma ya no se mecía con las olas ni chocaba sin ruido contra el muelle en el puerto de Waalwijk. Nunca volvió. Ella tampoco. Se convirtió en fantasma, como tantas otras doncellas y tantas mujeres en tantos siglos, no sólo en el XVI, no sólo en el XX; averiguó el nombre verdadero y a veces brilla en los lugares más inesperados y hay quienes tienen el privilegio de verla. □

Angélica GORODISCHER nació en Buenos Aires. Narradora. Entre sus publicaciones se cuentan: *Bajo las jubeas en flor* (cuentos, Sudamericana, 1968), *Kalpa Imperial* (cuentos, La Campana, 1983) y *Floreros de alabastro, alfombras de Bokhara* (novela, Emecé, 1985). Varias de sus obras fueron traducidas y obtuvieron premios.

ILLUSTRATION: EVELYN BUTT

Vice Versa à l'étranger

En France
Région parisienne

Compagnie
58, rue des Écoles, 75005 Paris
Le Divan
37, rue Bonaparte, 75006 Paris
L'Épigramme
26, rue Saint-Antoine, 75004 Paris
Flammarion 4
FNAC-G Pompidou, Beaubourg, 75004 Paris
La Hune
170, boulevard St-Germain, 75006 Paris
Le Nouveau Quartier Latin
78, boul. St-Michel, 75005 Paris
La Tour de Babel
10, rue du Roi de Sicile, 75004 Paris
Librairie Tschann
84, bd du Montparnasse, 75014 Paris

En Province

Actes Sud
Passage du Méjan, 13200 Arles
Du Monde Méditerranéen
16, rue Bonnetière, 84000 Avignon
La Machine à lire
18, rue du Parlement Saint-Pierre, 33000 Bordeaux
Calligramme
75, rue Joffre, 46000 Cahors
La Librairie de l'Université
2, Place Léon Martin, 38000 Grenoble
La Réserve
29, avenue de la République, 78200 Mantes-la-Jolie
La Librairie
5, Place du Bon Pasteur, 44000 Nantes
Librairie plurielle
7, rue Gambetta, 72000 Le Mans
Librairie Festival
47, Grande Rue, 72200 Laflèche

En Belgique

Tropismes
11, rue Galerie des Princes, Bruxelles 1000
De Rome
50 bis, avenue Louise, 1050 Bruxelles
Prétexte
48, rue des Clarisses, Liège 4000
Les Éperonniers
55-57, rue des Éperonniers, 1000 Bruxelles
Librairie L'Étoile
144, boul. Adolphe Max, Bruxelles 1000

En Suisse

Naville
38-42 avenue Vibert, 1227 Carouge

Les clous

Jacques Chessex

Dehors c'est la lumière de fin août qui annonce l'automne. Il y a déjà du roux au sommet des chênes, la belladone bleuit à l'orée du bois, les corneilles se tiennent immobiles au bord des éteules. Dedans c'est l'émoi des scandales.

– Elle vient encore de clouer son drap!

– Mademoiselle Laure?

– Évidemment. Je vous ai bien dit qu'il fallait la faire enfermer.

– Vous avez cloué votre drap, Mademoiselle Laure? C'est vrai?

– Il tient.

– Mais c'est de la folie. C'est une manie. Vous savez que c'est interdit.

– Je ne pouvais plus dormir. Il tient. J'ai acheté le marteau et les clous à Mézières, chez Allasia, de bons petits clous de tapissier, bien pointus, bien précis, vous pouvez me croire, il tient.

– Ce qu'on doit entendre.

– Avec tous ces moustiques et ces mouches et ces mille-pattes qui me rongeaient les pieds la nuit. Et puis j'avais froid. Je ne dormais plus. Vous dormez, vous, vous avez de la chance, vous ne vous rendez pas compte comme c'est long quand on attend le sommeil des heures et il ne vient pas et les insectes vous mangent les pieds. Pire que dans la tombe. Là au moins, on est mort! Enfin il faut espérer. Ce qui me fait penser à ce que je vous ai demandé l'autre jour. Quand je serai morte, avant de me mettre dans le cercueil, veuillez me piquer très fort avec des aiguilles pour être bien sûrs que je ne vais pas me réveiller. Vous n'oublierez pas, hein! Je n'ai pas envie de me retrouver vivante dans la boîte et de crier et d'étouffer dans le noir et ensuite sous toute cette terre du cimetière.

– C'est promis. On vous piquera. Elle est folle, ça va de soi.

– Ce n'est pas être folle de vouloir être sûre qu'on est morte. On m'a raconté l'histoire d'une femme qui avait été ensevelie vivante, le marguillier avait entendu des drôles de bruits qui venaient de la tombe mais il avait peur, il n'osait rien faire, pour finir il a rouvert le cercueil, la femme n'avait plus d'ongles tellement elle avait gratté le couvercle. Une autre fois...

– Mais oui. Mais oui.

– Une autre fois, une femme enceinte a été enterrée trop tôt, on se méfiait, la Municipalité a donné l'ordre de creuser la fosse, d'ouvrir le cercueil. Quand on a décloué la bière on n'y croyait pas: il y avait l'enfant, mort, bien sûr, entre les jambes de la mère.

– C'est gai.

– La preuve qu'elle avait été enfouie prématurément. La preuve. On n'a jamais vu une morte accoucher. De toute façon, la nuit, j'écoute sonner les heures pour me prouver que je suis en vie. Je me suis entraînée, je m'applique. C'est comme on raconte ses rêves. On choisit une partie de la figure de celui à qui l'on pense, on vise, on ne lâche plus le front, ou les yeux, ou le cou, on tombe toujours sur le même souvenir, d'abord emmêlé, brouillé, ensuite le souvenir se raréfie, se nettoie, ça devient facile. On y voit clair. On écoute, aussi, faites-

moi confiance. C'est comme une distillation dans l'air de la nuit. Le clocher... Vous avez écouté sonner les heures, vous? Je ne vous y vois pas. On est là, dans le noir, immobile, on attend de quart d'heure en quart d'heure, la pièce bourdonne autour du lit...

– On vous a déjà dit de fermer la fenêtre. Vous criez toutes les nuits.

– Ce serait pire qu'une tombe, alors!

– Tombe ou pas tombe, dans ces conditions, il ne nous reste plus qu'à vous faire enfermer.

– Mais vous n'avez pas le droit...

– Pas le droit? Vous détruisez le matériel, des beaux draps, des draps de lin cousus par l'ancienne directrice pour son mariage. Ceci dit sans vous offenser, Mademoiselle Laure. Mais certaines se marient, d'autres pas. Il ne faudrait peut-être pas s'étonner si l'on en retrouve, de celles-ci, dans les maisons spécialisées. Deuxièmement vous faites un chahut à nous percer les oreilles. Des cafards par-ci, des cloches par-là. Hallucinations et compagnie. Et vous criez sans arrêt qu'on vous a mise dans un carton, ou dans un sac, ou à la cave. Comme si l'on n'avait rien de plus intéressant que vous garder. Ça nous fait une bonne renommée quand vous allez répandre ces refrains dans les magasins de Mézières. Non, maintenant, c'est décidé.

– Ce n'est quand même pas ma faute si je vois des visages la nuit.

– Pas une raison pour vous prétendre prisonnière, tout le temps coincée, claquemurée.

– Ces sonneries... Je ne les ai pas inventées, quand même.

– Vous avez déjà vu un champ de lin, Mademoiselle Laure? Il ne fleurit que deux heures par jour, un champ de lin. Deux minuscules heures chaque matin, et rien qu'une petite dizaine de jours... Un bleu céleste. La fleur ne s'ouvre qu'entre huit et dix, cela fait un bleu intense et très délicat, Mademoiselle Laure, ensuite il faut couper, il faut étendre, il faut battre, il faut ramasser, il faut suspendre, il faut filer, il faut tisser, ensuite on coud les grands draps que vous prenez plaisir à clouer. Vous comprenez que nous ayons du mal à nous habituer à vos inventions.

– Et si je vous promettais de me tenir tranquille?

– On vous connaît, malheureusement.

– Vous savez ma foi en Dieu. Si je vous jure devant Dieu?

– Non Mademoiselle Laure. Foutez-vous la paix avec Dieu. La directrice est fâchée à mort. Cette fois-ci vous n'y couperez pas.

– Alors il ne me reste plus qu'à me pendre. Vous l'aurez voulu. Moi ça m'est égal à mon âge.

– Elle est folle, on l'avait bien dit.

– Si vous croyez que j'ai peur de me pendre! Je ne serai ni la première ni la dernière. On dirait même que ça devient une habitude à votre contact. Deux pensionnaires en trois mois, et l'an dernier le jardinier à la buanderie. Vous l'avez assez persécuté, celui-là, tout à transformer au jardin, tout changer, tout recommencer. Il suait sang et eau, cet homme. Ah il me racontait ses misères, le pauvre, je suis bien au courant, et à Mézières aussi, on sait. Même que le pasteur s'inquiète.

– Le pasteur Rouge, ou le nouveau petit suffragant?

– Rouge, bien sûr. L'autre n'a pas d'importance. Il fait le poids, le pasteur Rouge. Justement, il m'a promis de venir me voir cet après-midi. Une petite visite d'amitié...

– Bon. Vous avez gagné. Encore une fois. Vous êtes décidément une vieille maligne. Je plains votre âme.

– Ne parlez pas de ce que vous ne connaissez pas. Maligne ou pas, j'ai ma conscience pour moi. On ne peut pas en dire autant de tout le monde.

– Et le pasteur?

– Il viendra quand il voudra.

– Rien qu'un détail, dans ces conditions. Accepteriez-vous de nous remettre ce marteau et ces clous? Ça vous éviterait des tentations.

– Vous feriez mieux de vous intéresser à d'autres clous qu'à ceux de mon malheureux drap. À certains clous qui ont percé certains poignets, par exemple. Et à certain marteau qui les a enfoncés. Mais c'est en dehors de votre horizon. Vous me faites pitié avec vos mines, avec votre raison, avec votre célèbre clarté. Vous ne connaissez rien. Vous ne comprenez rien. Vous ne voyez rien. On vous parle d'un mystère, on vous raconte un rêve, vous voilà effarouchés, vexés, furieux comme des singes en cage. Prisonniers! Sans compter ce qu'on ne peut pas vous dire. Maintenant je vous prierai de quitter cette pièce. J'ai à faire, moi, ce matin. Je n'ai pas encore regardé le paysage, il doit être encore plus beau qu'hier et j'ai mission de tout détailler soigneusement, les champs moissonnés, les troupeaux, les oiseaux, les haies, les arbres qui se mettent à rougir. C'est la fin de l'été, Messieurs. J'ai à tout engranger avant le froid. Alors, vos menaces... Laissez-moi rire. Ce n'est quand même pas ma faute si l'on se pend à tours de bras dans cette maison. □

Jacques CHESSEX, poète, romancier, essayiste né à Payerne (Vaud, Suisse) en 1934. Prix Goncourt 1973 pour *L'ogre*. Dernières publications: *Où vont mourir les oiseaux* (nouvelles, 1980), *Judas le transparent* (roman, 1982). *Le Calviniste* (poèmes, 1983), *Jonas* (roman, 1987), *Comme l'os* (poèmes, 1988). Tous ces ouvrages ont paru aux Éditions Bernard Grasset, à Paris.

PHOTO: MICHAEL FLOMEN

Le Musée de l'homme

Extrait du livre «Le dernier des Égyptiens»

Gérard Macé

C'est dans une caverne, qui fut jadis la demeure des rois, que Champollion vit de véritables Indiens. Une caverne dont les salles, de plus de cinquante pieds de longueur, sont autant de salles du trésor, où les tableaux sont entassés jusqu'aux corniches, depuis que Napoléon, dans cet ancien palais où la République avait installé son Muséum, a entreposé le butin de ses campagnes d'Italie.

Entre les colonnes de marbre, au milieu de blocs détachés du temps, comme ces chapiteaux qui semblaient soutenir le ciel et qui jonchent maintenant le sol, s'accumulent les produits du pillage et de la profanation. Dans ce qui fut longtemps un étrange capharnaüm (où les peintres du XVIIIe siècle eurent leur atelier et leur logement, constructions précaires, simples cahutes où les artistes vivaient avec leur marmaille et leurs élèves, dans un désordre au-dessus duquel flottait la forte odeur des latrines), aux premières collections de Mazarin et de Colbert sont venus s'ajouter l'Apollon du Belvédère et le Laocoon, la Vénus de Médicis, des bustes antiques et des vierges renaissantes, des annonciations, des miracles, des cènes et des descentes de croix, les *Lances* de Vélasquez et la *Ronde de nuit* de Rembrandt, mais aussi des vases de toutes les époques, des porcelaines recollées, des pendules qui ne donnent plus l'heure, des dieux à la face rébarbative et des animaux grimaçants, et même les débris du naufrage de La Pérouse.

Dans ce Louvre où vient d'entrer la Vénus de Milo découverte en 1820, Champollion quant à lui vient de terminer l'arrangement de ses *care mummie*, «de manière à ce qu'elles se présentent sous leur côté le plus *aimable* et leur point de vue *le plus gracieux*» au regard des Parisiens dont il espérait guetter les réactions, écouter les commentaires en se promenant gravement dans les salles, si l'attaque de goutte dont il parle à Zelmire dans sa lettre du 16 janvier 1828 ne l'avait contraint, en même temps qu'à «l'immobilité spéculative» qu'il aime tant d'habitude, à hiverner chez les Indiens d'Amérique en compagnie de Fenimore Cooper. Or, cette lecture lui remet en mémoire une circonstance qui produisit sur lui une «impression profonde», et qu'il entreprend de raconter dans la même lettre: «On a pu parler dans vos journaux d'une petite troupe de sauvages américains de la tribu des Osages qu'un capitaine de vaisseau s'est imaginé de conduire à Paris. Ces bonnes gens avaient conservé le costume de leur nation et vous devez vous figurer quel effet cela dut produire sur nos badauds de Paris. Le chef de ces Osages, accompagné de trois guerriers et de deux femmes, vint visiter le Palais du Louvre et je les trouvai dans l'une des plus magnifiques salles du Musée, ornée de riches colonnes de marbres les plus précieux, de tout le luxe des arts et remplie des chefs-d'œuvre de la sculpture antique. Le contraste de ces hommes presque nus et de ces figures stupidement immobiles, au milieu d'objets qui remuent si puissamment les idées et les sens des êtres civilisés, avait quelque chose d'affligeant et je ne sais encore si c'était pour les sauvages ou pour nous. L'orgueil de la civilisation nous commande de dire que tout le tort était du côté des Osages. Quoi qu'il en soit, une foule de belles dames parisiennes, élégantes et merveilleuses au premier degré, se pressaient autour de ces en-

fants de la nature sans même s'apercevoir du froid dédain avec lequel leur curiosité était accueillie, ni remarquer le peu d'impression que leurs charmes et leurs parures *au dernier goût* produisaient sur les héros de la fête.»

Malgré l'indifférence qui frappe tant Champollion, dans une lettre où son opinion change au fur et à mesure que son regard se déplace, il semble bien que ce soient les Osages eux-mêmes qui aient souhaité voir la France, attirés sans doute par les récits des commerçants et des trappeurs qui leur parlaient de prairies et de rivières enluminées par le souvenir, peut-être de braconnage et de chasse à courre, mais certainement pas des marbres du Louvre ou de l'or des théâtres; attirés aussi par les récits des anciens, des pères de leurs pères qui avaient entendu parler d'un séjour des leurs à la cour de Louis XV. Nul ne sait l'impression que produisirent sur ces êtres baroques l'industrie et l'apparat d'une nation qui faisait profession d'intelligence, mais qui s'était donné pour roi un enfant de cinq ans, devenu en 1725 cet adolescent que nous montre un tableau de Van Loo, fragile et sensuel, poudré pour partir à la guerre, l'habit à rubans dépassant sous la cuirasse; l'impression que leur firent les perruques et les manières des courtisans, la galanterie des femmes, et ces palais où les miroirs donnent l'illusion qu'on marche au-devant de soi; mais on peut deviner qu'un siècle plus tard, à des milliers de kilomètres, la France était devenue un pays de cocagne dans l'imagination de ces têtes peinturlurées.

L'envie leur vient donc de refaire, du Missouri à la Seine, une traversée qui commence par un naufrage: au début de l'année 1827, les Osages s'étaient embarqués avec un stock de pelleteries accumulées

ILLUSTRATION: GENEVIÈVE CÔTÉ

depuis trois ou quatre ans pour payer leur passage, mais près de Saint Louis leur embarcation se renverse. Un certain colonel Delauray, plus tard démasqué comme escroc et mis en prison pour dettes, se charge alors de conduire à Paris six rescapés, en compagnie d'un interprète, un nommé Paul Loise, fils d'un Français et d'une femme osage. Le groupe composé de quatre hommes et deux femmes s'embarque à La Nouvelle-Orléans pour arriver le 27 juillet au Havre. Grâce au *Moniteur universel*, qui écrit Le Havre avec un accent circonflexe, on suit quasiment jour après jour l'équipée de ces « bons sauvages », qui commence par une sorte de marche triomphale avant de se terminer bien plus tard par une errance désastreuse, et nous savons très précisément à quoi ils ressemblent : « Ils sont de taille ordinaire ; ils sont nus jusqu'à la ceinture ; leur peau est cuivrée et luisante, leur visage peint en rouge, et quelques lignes vertes sillonnent d'une manière pittoresque les ornements bizarres qu'ils portent sur leur tête rasée, en forme de casque antique. Les femmes, de dix-huit à vingt ans, sont plus décemment vêtues... »

Accueillis par une foule de curieux qui ne se souviennent pas que leurs ancêtres, en 1562, ont vu d'autres Indiens dans les mêmes parages, ils sont promenés en voiture découverte, reçus à la mairie où ils abusent un peu du muscat de Rivesaltes. Encore étourdis ils assistent à la parade des troupes à la citadelle, à une séance de voltige au manège, à un assaut d'armes à la salle de la Bourse, et même à une séance de physique amusante. Les notables qui les invitent à souper sont définitivement rassurés en les voyant manger des viandes cuites, « ce qui confirme qu'ils ne sont pas anthropophages ».

Comme la décence ne craint pas le ridicule, on fait enfiler aux Osages, par-dessus leur costume, une redingote bleue pour les hommes, un manteau rouge pour les femmes, et dans ce déguisement on les fait monter sur *La Duchesse d'Angoulême*, un bateau à vapeur qui les mène à Croisset puis à Rouen, où ils arrivent un mardi à sept heures du soir. En chemin ils ont croisé un vieux mendiant devant lequel ils se sont levés pour lui adresser des marques de respect, jusqu'à ce

qu'ils le perdent entièrement de vue, épisode qui fait dire au *Moniteur* que « les Osages ont une grande vénération pour les vieillards ». Ils logent à l'Hôtel de Lyon, rue du Grand-Pont, où ils jouent aux cartes quand on les laisse en repos. Mais les festivités se succèdent, et les spectacles : ils bâillent dans la loge du gouverneur, pendant qu'on joue sur la scène, au milieu d'une nature en carton-pâte, *Robin des bois* et *Paul et Virginie*.

Après trois ou quatre jours à Rouen ils remontent la Seine à bord du *Vélocifère*, empruntant la même voie que l'obélisque de Louxor quelques années plus tard, puis un fiacre les conduit de la barrière de l'Étoile jusqu'à la rue de Rivoli, à l'Hôtel de la Terrasse, d'où ils saluent la foule venue nombreuse pour contempler ces êtres aussi merveilleux, aussi incroyables que la Vénus hottentote, que la girafe qu'on promène depuis le mois de juin dans le Jardin du Roi, que la baleine naturalisée qu'on montrera bientôt sur la place Louis XVI. « Nus jusqu'à la ceinture, répète *Le Moniteur*, ils portent aux bras de larges plaques en argent, l'une au bout du bras, l'autre près du poignet ; leur cou est orné d'un collier à plusieurs rangs de perles ; le milieu est garni d'une plaque en argent de forme ronde ; leur coëffure consiste en une pièce d'étoffe rouge, surmontée de plumes de différentes couleurs : l'un d'eux (à cause du froid sans doute) portait une couverture blanche, bordée en bleu, laissant à découvert l'épaule et le bras droit. Il avait une espèce de hache, au manche de laquelle pendaient plusieurs touffes de plumes. » Un autre jour c'est une femme qui se montre au balcon, pour écouter des musiciens ambulants qui lui donnent l'aubade : « Sa taille est petite, sa figure est pleine de douceur ; elle a les cheveux très noirs, séparés par une large raie peinte en rouge ; son cou est orné d'un collier ; son vêtement est une espèce de tunique par-dessus un jupon fort court, ses jambes sont enveloppées. Tout cet habillement est d'une étoffe rouge, avec une bordure noire et bleue découpée. » Leur « coëffure » est précisément celle de Chactas, le héros de Chateaubriand, ils fument des cigares « dont la fumée est d'une blancheur éclatante », et les femmes qui commencent peut-être à s'ennuyer « s'occupent souvent de travaux à l'aiguille ».

Le 19 août ils sont reçus chez le baron de Damas, ministre des Affaires étrangères, et le 21 à Saint-Cloud, à l'heure de la messe, chez le roi qui les fait attendre dans le salon de Mars. Partout ils goûtent fort le vin de Madère et les fruits, raffolent des melons, et pendant plus d'un mois les « bons sauvages » font fureur. Leurs échotiers font de bons mots, les chansonniers des charades, les caricaturistes les portraiturent quand ils sont las de la girafe envoyée par le pacha d'Égypte, la première qu'on ait vue à Paris ; dans les cafés on sert un « punch aux Osages » (les plus délicats, ou les plus vertueux, prennent une « glace à la girafe »), les modistes inventent un « brun Osage » et la haute couture lance une mode indienne. Aux Variétés on crée une folie-parade dont ils sont les héros, on leur fait faire le tour des théâtres dont ils contribuent à remplir les salles, enfin on les mène au cabinet des cires où ils peuvent dévisager leur sosie.

Médusés par des figures bien plus étranges on les voit au Musée du Louvre, où Champollion, témoin d'une scène dont les feuilles de l'époque ne disent rien, distingue sur la physionomie des deux femmes autre chose que le « contentement parfait » dont parle le rédacteur anonyme du *Moniteur universel* : « L'une des deux femmes osages, assise sur une banquette de velours et les deux mains appuyées sur le siège, balançait nonchalamment ses pieds, comme un enfant qui cherche à passer le temps, sans donner aucune marque d'intérêt aux dames qui faisaient un grand cercle autour d'elle. L'autre femme osage qui s'appelait *Mihanga* était encore plus impassible que sa compagne. Ses traits étaient agréables, malgré la teinte de *sauvagerie* qui se mêlait singulièrement à une physionomie à la fois grave et douce. Le beau monde qui l'entourait n'obtint point un seul regard : Mihanga paraissait toute renfermée en elle-même. Elle se lève tout à coup après avoir jeté un coup d'œil autour de la salle, traverse la foule, se dirige à pas comptés vers une colonne du fond et s'assied dans l'ombre projetée par la colonne, la face tournée vers le mur. Là, croisant ses bras sur ses genoux, la tête baissée et les yeux fermés, elle commence à demi-voix un chant lentement cadencé et d'une tristesse déchirante. Je l'avais suivie, mais je me tenais à certaine distance. Les belles dames n'imitèrent point ma discrétion : elles entourèrent de nouveau la plaintive Osage, qui tout entière à ses souvenirs prolongea sa chanson pendant une demi-heure, sans se douter de la sotte curiosité qui, sans comprendre ses douleurs voyait un frivole amusement là où la pitié, la sympathie et la compassion pouvaient seulement trouver une place. Cette pauvre malheureuse pensait sans doute à son pays et aux êtres chéris qu'elle avait laissés et nos belles Parisiennes riaient... Je vous demande qui, de Mihanga ou de ces dames, méritait le nom et l'accoutrement de sauvage. »

Mihanga qui est enceinte (elle accouchera à Liège au printemps suivant) berce sa tristesse en chantant pour elle-même, mais en même temps qu'elle se délivre d'une vraisemblable nostalgie, elle cherche peut-être à conjurer le mauvais sort. Car pendant que Champollion sera enfin en Égypte, un quotidien de Munich signalera la présence des Osages à Fribourg-en-Brisgau, abandonnés de tous et mourant de faim. Pendant les années 1829 et 1830, ils poursuivront ainsi leur errance à travers l'Allemagne, la Hollande, la Suisse et l'Italie. Finalement trois d'entre eux seront embarqués à Bordeaux en 1830, et les trois autres rapatriés par le consul général des États-Unis. Pendant le voyage de retour, deux hommes mourront de la petite vérole, et quand Mihanga rentre seule au pays natal, elle est une jeune veuve avec un enfant sur les bras.

Champollion n'a sans doute rien su de la fin désastreuse de l'aventure, mais entre les colonnes ouvragées du Louvre, au milieu des Grecs et des Romains pétrifiés il a vu passer comme une ombre la tristesse des tropiques, et dans ce musée qu'il avait appelé de ses vœux, il a pressenti l'angoisse qui nous étreint aujourd'hui, devant la disparition de l'homme qu'on allait mettre vivant dans des réserves, avant de mettre sous vitrine ses outils, ses ossements, ses parures : l'homme devenu pour nous, au lieu d'un mystère troublant et proche, un objet d'étude aussi éloigné que les anciens dieux, et que le langage n'en finit pas de disséquer. □

Gérard MACÉ, né à Paris, a publié depuis 1974 des poèmes en prose (dont *Bois dormant*, 1983) et des essais (*Ex-libris*, Prix Femina-Vacaresco, 1980). Ses plus récents titres sont *Les trois coffrets* (1985) et *Le manteau de Fortuny* (1987), tous deux publiés chez Gallimard, dans la collection Le Chemin.

Voix portées

Paul-Chanel Malenfant

Théorique la mort : de toutes parts tu regardes les écritures dans les interstices du réel, les photographies aux dents de lait dans l'œil d'oiseau de l'appareil Kodak et les livres, négatifs, qui s'alignent sur les rayons tandis que tu calcules ton âge à l'ombre de grands paravents blancs. Envie de départ ailleurs le monde remue dans ses rouages, les meurtres assouvissent les villes New York sera une belle écorchée vive tu reviens avec une cœur de carton pâte et de mélancolie.

Le corps, juste au corps

Go ahead je reste le frère de mon frère et la chair de ma chair tremble encore et se plaint dans ses eaux de naissance. Mais cette émotion de cinq heures, dans la cage thoracique le cœur bouge lentement comme un mollusque, à cinq heures parfois le cœur tressaille parmi les calorifères et les machines, mais cette forme que prend la peau toute à la conscience de la peau entre le téléjournal et la tisane, mais ce cri inaudible du corps juste au *corps qui se tait tandis que les saisons des* pluies, l'urine des rats dans les égouts et la viande crue sous le manteau. De toutes ses oreilles tendues cet homme existe, il a des pores à chaque point du globe et les signaux sonores lui collent à la rétine au fur et à mesure que partout ça parle et qu'il cherche sa place.

Mais l'impasse du désir

Sourd aux voix basses pour un rien tu penses aux larmes de jadis. Moderne, cette mort s'effectue dans les meilleurs délais, instinct de précision, éclosion ou déclic. Mais l'impasse du désir sur une pomme mouillée,

le rose de la salive sur les dents quand le jus coule, roucoule sur les dents de la fille qui bouge. Sous le coup de l'émotion, alphabétique, le mot bonheur fait des bulles dans sa bouche. La guerre est finie, disait-elle, parmi les fleurs de nylon et les cuirs de Pâques. (Insomnie, elle a des vues sur les rêves du fils, les affaires de cœur font long feu sur le rebord du cœur, petits commerces et pleines peaux tu trembles au corps s'ils ont des mots sur la scène de famille.) Pores de paroles, ce fils que tu es n'en revient pas de l'enfance du corps, il persiste à la suite du monde dans la pensée des dieux-le-père et des triangles, entre les mots croisés et les anneaux de broderies, tout adonné à la pensée de ne pas perdre, comme à la guerre, la mémoire. Répète encore – car la langue est un muscle – les poissons rouges invisibles dans la rivière rouge comme le sang qui cogne à la peau, comme le désir qui colle à la peau, la peau plein la bouche comme celle de cette fille, moderne, instantanément mortelle, qui croque à en rendre l'âme et les eaux, de bonheur une pomme toute nue.

Dans l'abondance du monde

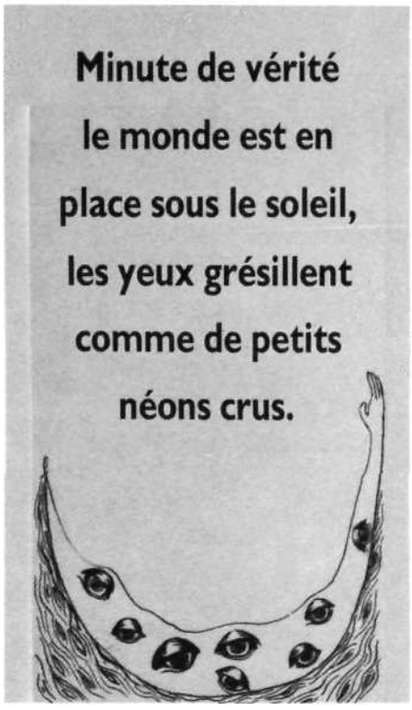
Dans l'abondance du monde, parmi les jonquilles et le Liban, en déroute les sens orientent le réel. Cœur tatoué, cœur point de fuite entre les côtes, cran d'arrêt de la danse et des néants bleus, je ne suis ni le gitan, ni la bible ouverte à coup sûr au jour juste, ni le mot de passe entre les barreaux. Cet homme désigne ce qui arrête le regard, surprend le regard en l'imperceptible geste de sa vue, la hanche mortelle de la danse, la pointe d'aubépines, la peur fardée sous la paupière, le sourcil politique, cet homme énumère les choses comme si les choses avaient à voir avec sa mort. Il était une fois dans les livres,

ILLUSTRATION : EVELYN BUTT

parmi les lampes et les genoux, à trembler entre les animaux et les forêts d'Amazonie, à rugir avec les loups de Rome, à chercher son âme dans la flamme des bougies et des donjons. Mais les livres ne parlent plus entre les discours et les sommations, la guerre est froide de Beyrouth à Berlin et la peau pâlit, s'absente la peau à la faveur des dalles et des plis, à la faveur des foules fondues sous la pluie. Car dans l'abondance du monde, je reste parmi les jonquilles et le Liban, tandis que Dieu est mort de pierre, à fendre pierre, sur la mort de mon grand-père.

Nature morte

Réduite au silence la forme de la mer s'amenuise comme un songe, du dedans au dehors, retourné sur le réel. Les biches de la bible bondissent entre les pages, au tableau les guitares et les filles nues fondent à vue d'œil, tu portes la main à la tempe comme un qui pense à la mort dans les effluves de vanille les vernis d'acajou. Toute image décuple le regard aux yeux de l'homme enfant, toute substance abolit la surface plane du monde: risque ainsi l'épreuve du poème, la catégorie dite des langues maternelles et musclées car l'espace brûle à grands traits aux faces de cendre et d'Éthiopie. Nature morte, un verre sur la table, un lierre à la fenêtre, la mer s'ensable dans ses rizières tandis que tu avances vers nulle part sans aucun doute parmi les failles et les pylônes. À bout portant le cœur pompe les cellules les graffiti, s'usent ce qui travaille au corps, les pensées inédites le sang sali, et la tête repose sur son socle entre les crimes de guerre les passions de ruelles. Détecte les signaux aux lobes des oreilles, le sens est de profil sur les pages: coupe le souffle, parfois, réduis le silence, exactement.



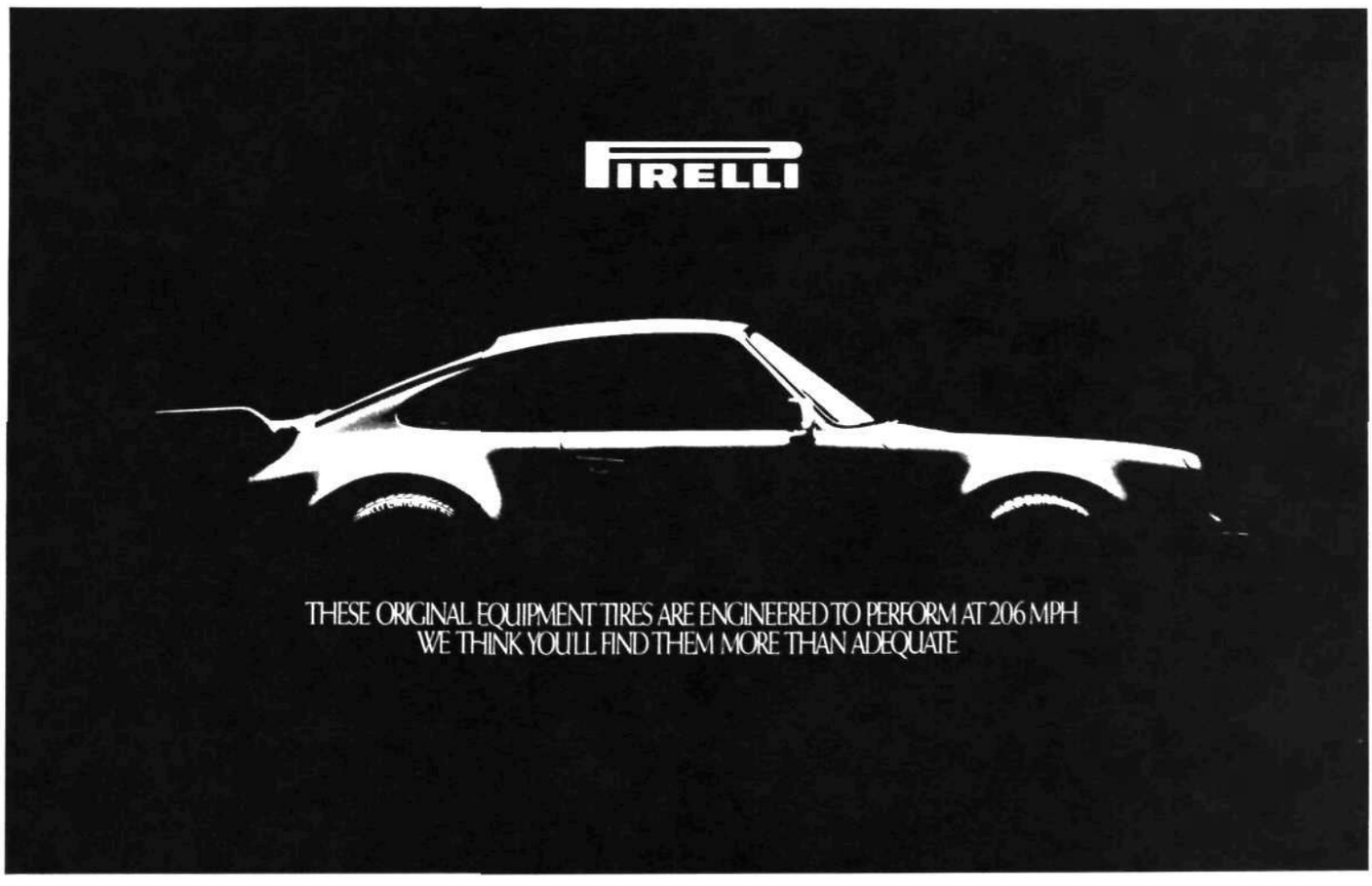
Vocalises

Trois dimensions. Ainsi perçoit-il sa langue, pointe de fuite et mise au monde, saillante comme une matière (ou du sel ou de l'encre ou le papier émeri) d'où s'absenterait la peau. Elle dit mer de rouages et de parasols, la chair des pères est vénéneuse entre les cuisses et les poils blonds brûlent dans la bouche, spasmes petits. Ceci pour la misère et les poignards du monde dans les journaux, ceci pour la ville démembrée de cinq heures parmi les plâtres et les nombrils voyeurs, ceci pour les cœurs découverts entre les métastases et les parapluies: la langue monte la garde de l'autre côté du mur. Seule entre les dents barbelées, elle est la proie de parole au centre de l'oursin, la déjà dite quand tombent les décrets et les rideaux. Mais la voix qu'elle porte depuis les contes de fées et les filles endormies dans leur sang, toute cette voix au ventre retourné comme un gant, voix de pyramides et de machines et de pigeons de Venise, je dis qu'elle tient la substance même du réel et du corps, je dis qu'elle bat qu'elle rythme métronome la pensée jusqu'à la chute de Babel.

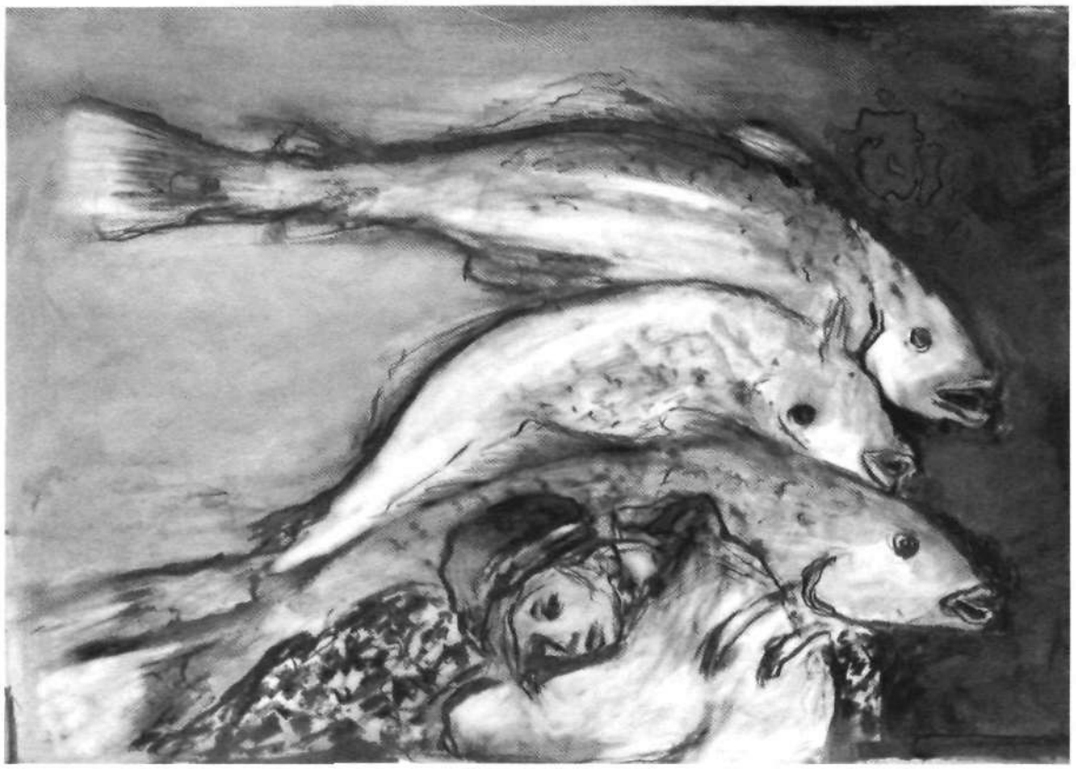
Ainsi de suite

Chiffre et jour, ce temps s'épuise ainsi de suite comme une fille à l'abreuvoir dans un *tableau. Le cœur voyage parmi* les lavandes et les vaisselles bleues, dimanche s'amenuise sous les auvents sous les paupières. Sieste à Delphes, l'histoire fait halte au guet des policiers qui fument, les poings se ferment dans la mémoire aux cris des coqs et des accordéons. Sous l'aisselle l'enfance touche la peau de chagrin, un deux trois compte les battements, les gousses du sang tressaillent entre les fils de la voix. Hors cadre, mesure exacte, les pères pensent se taisent dans leurs cheveux de couleur et flambent les cervelles telles des idées fixes à midi juste sur la place publique. Minute de vérité le monde est en place sous le soleil, les yeux grésillent comme de petits néons crus. Tu dis, instant aigu ou nombre d'or, chante encore de cette voix de fille à l'abreuvoir, celle où le cœur et la langue et la mer sont à répétition de la mort, celle où la mort va ainsi de suite et désencombrée de paroles. □

Paul-Chanel MALENFANT, poète, critique et professeur de littérature à l'Université du Québec à Rimouski. A publié plusieurs recueils de poésie dont, parmi les plus récents, *En tout état de corps* (Écrits des Forges, 1985), *Les noms du père* suivi de *Lieux dits : italiques* (Noroît, 1986), *Coqs à deux têtes* (NBJ, 1987) et *Tirer au clair* (Noroît, 1988).



La tempête



Noël Devaulx

« Monsieur ne serait pas curé ? » – J'étais curé et je me demande à quoi le bistro l'avait deviné car je ne portais pas la petite croix qui doit signaler notre singularité. Fourbu par une longue route, je m'étais affalé sur la banquette ; j'avais, comme on dit, un creux, et le patron m'apportait une assiette de saucisson, du pain et un verre de vin rouge. Monsieur n'est pas curé : visiblement une entrée en matière. L'homme était seul dans ce café du port, plongé dans la brume. Il prit une chaise et resta sans rien dire, à me regarder mâcher mon saucisson. « L'endroit est peut-être gai l'été, dis-je pour l'encourager, mais par ce temps, c'est plutôt lugubre. »

ILLUSTRATION : JOCELYNE CHABOT

J'avais provoqué d'obscures susceptibilités qui me valurent une protestation dans un patois à peu près incompréhensible. Dès qu'il s'en fut aperçu: «Ah, fit-il, excusez! J'ai servi à Paris pourtant, mais rentré au pays, et dans ce métier, notre parler m'a vite repris.» Il s'exprimait avec difficulté; sans doute son patois le poursuivait-il, et peinait-il à l'éviter. «Ça change au retour des chalutiers à la mi-juin; alors le marin se défoule après cent, cent cinquante jours d'une vie de chien, une vie... faut l'avoir vécue pour y croire. Les femmes: les plus jeunes se bichonnent, quittent l'usine pendant que leur homme est là, jusqu'à la nouvelle campagne. Les vieilles se sont faites aux retours comme aux départs. Le plus attendu, le plus cajolé, c'est le mousse.» Il s'arrêta, puis: «J'ai été ça.»

J'essayais en vain d'imaginer le mousse dans ce géant hirsute: «Un mousse, c'est bien petit pour faire un terre-neuvas?»

– Qu'est-ce que vous auriez dit si vous m'aviez vu travailler la morue, dans le poisson jusqu'aux genoux, par les grands froids, dix, quinze heures le jour, la nuit souvent – les froids du Groenland qui gonflent les doigts crevassés, donnent des chapelets de verrues –, si vous m'aviez vu forçant pour retenir des pièces de quinze à vingt kilos dont les poches de sang giclaient sous la gouge. J'avais juste quinze ans quand j'ai signé ma feuille pour la Belle-Jeannette. Après deux à trois mois d'enfer, je n'étais plus le gosse dont ma mère avait paré le sac avec soin, qu'elle avait embrassé en pleurant au départ.

Il se leva, revint avec un verre et une bouteille qu'il posa entre nous, prit sans façon une tranche de saucisson, puis une autre après avoir bu: «Nous avions embarqué un passager pour St-John's. Il avait la cabine d'un officier qu'on devait ramener de Saint-Pierre. Un passager, c'est toujours une bonne affaire à condition qu'il se planque dans les coups durs. Un grand maigre, barbu, qui n'aimait pas me voir couvert de sang et de déchets.

Je me demande comment cet homme, cet homme... différent, avait pris ce vieux rafiot sans confort qui faisait des détours de cinq cents milles et plus à suivre la morue, et chalutait les trois quarts du voyage, avec un équipage gueulard, bourré d'alcool. Seulement, sans lui – et ça c'est sûr –, j'étais éclopé pour la vie. Le chef de bordée m'avait mis au décollage, histoire d'essayer. Le décollage, c'est couper la tête aux morues, pas si facile qu'on croit. Manque de chance, j'en rate une à moitié. Dans la panique, au lieu de la reprendre, je la passe au trancheur, un ivrogne toujours à la bagarre. Le voilà qui prend la morue, une pièce de vingt kilos, et m'en donne un coup sur la nuque (c'est la terreur des mousses, on appelle ça *la cravache*). Je crie, ça ne lui plaît pas. Au second coup, je tombe. Il vient sur moi en hurlant; il va m'assommer... Non, il s'arrête, il laisse tomber la morue. À dix pas, le passager. Là comment? les pieds dans le poisson.

Le mousse, c'est le souffre-douleur des hommes... des hommes, plutôt des brutes remontées à l'eau-de-vie pour trimer plus que leurs forces. J'avais chopé un coup de froid vers l'île de l'Ours; je toussais la nuit à brûler ma poitrine; je réveillais le cuisinier et son aide qui dormaient quelques heures dans le même poste. Alors c'était des jurons et des menaces. J'avais beau mordre mon poing en pleurant sur ma couchette, la toux éclatait à la fin en me déchirant, et, le matin, ils exécutaient leurs menaces. Faut dire qu'avec ou sans motif, tabasser le mousse dans un coin, c'était le jeu, la détente. — Il se tut un moment. «Je n'ai pas fait long feu; ce sont de mauvais souvenirs.»

Il y avait sans doute d'autres souvenirs plus secrets car il se versait rasade sur rasade, hochait la tête, hésitant, partagé.

J'étais assourdi par le vacarme, les vagues qui nous assaillaient à tribord et éclataient sur le pont.

– Vous voulez dire que le coup de froid était plus sérieux qu'on ne pensait, et que votre carrière en est restée là?

– C'est la vérité, reprit-il, à la fin je crachais le sang, et le capitaine, qui avait de la bonté sous une grande gueule, m'a débarqué à Reykjavik. Le mal avait profité d'un bain glacé qui a bien duré la demi-journée.

– Quoi? tombé à la mer?

– Non, j'aurais pu, comme deux qui allaient aux bossoirs et que j'ai vus emportés par la vague. Comment j'en suis sorti, je me le demande encore. Mais c'est toute une histoire. — Il but de nouveau, me regarda en dessous, et comme je restais silencieux, il se décida non sans effort, en cherchant ses mots davantage, comme s'il se libérait d'une contrainte ancienne.

– Nous naviguions sur les grands fonds, par mer forte, encore loin du Groenland, quand le ciel s'est couvert de tourbillons noirs qui se chevauchaient à toute vitesse. En quelques minutes, la mer devient de l'encre et le vent commence à crier dans les cordages. Le capitaine met à la cape. Le bateau plongeait dans des murailles d'eau aussi hautes que la hune. Un paquet vient s'écraser sur le gaillard, ébranle tout dans les profondeurs.

Alors, je l'ai su plus tard, la barre s'est bloquée sur une fausse manœuvre. C'était déjà arrivé, et cette fois, ça a bien failli être la dernière. Le bateau a viré peu à peu et s'est mis travers au vent. Les lames fumantes ont passé par-dessus la lisse et balayé tout ce qu'il y avait sur le pont. Moi, j'ai perdu conscience; j'avais dû cogner je ne sais quoi. Quand j'ai ouvert un œil, tout était noir, les projecteurs éteints. Le bateau prenait une forte gîte. Les lames me chahutaient, me soulevaient et me rabattaient sans arrêt. J'ai compris que j'étais accroché à une épontille par une embrouille de filins, et aussi que le filin n'allait pas tarder à lâcher.

J'étais assourdi par le vacarme, les vagues qui nous assaillaient à tribord et éclataient sur le pont. Soudain, près de moi, j'aperçois une silhouette dans la nuit. C'était le passager dressé contre la lisse. Entre deux lames, il reparaissait aussi droit, la main tendue comme, au départ de la flotte, le curé qui fait ses momeries. Le haut-parleur lui criait de rentrer dans sa cabine. J'entendais, haché par le vent: «Monsieur se promène! Tu t'en fous si nous coulons!»

Aussitôt le vent mollit, le pont ne reçoit plus la vague; moi non plus, et il était temps. Le bateau se redresse; les gars courent descendre la baleinière, d'autres épuiser la timonerie, les coursives. On entend le bruit des machines; les projecteurs s'allument. Un jeune me voit ficelé comme un saucisson; ça le fait rire: On va t'arranger ça, poulot, c'est fini la panique. – Moi, je voulais lui dire que le passager a parlé à la mer, que je l'ai vu la bénir; mais j'étais crevé, les yeux, le nez, les lèvres brûlés de sel. «Attends qu'on te dégage, poulot; c'est comme ça dans le secteur: un coup de chien, et aussi vite calmi.» – Le passager était rentré dans sa cabine. Qui m'aurait cru?»

Il vida coup sur coup deux, trois verres; me regarda cette fois dans les yeux: «Et voilà! C'est bien parce que vous êtes curé!»

L'homme était sincère, aucun doute là-dessus. S'il était lucide alors que, mal réveillé de son évanouissement, les lames le fouettaient sans relâche, cela paraissait moins évident. Qu'avait-il vraiment vu?

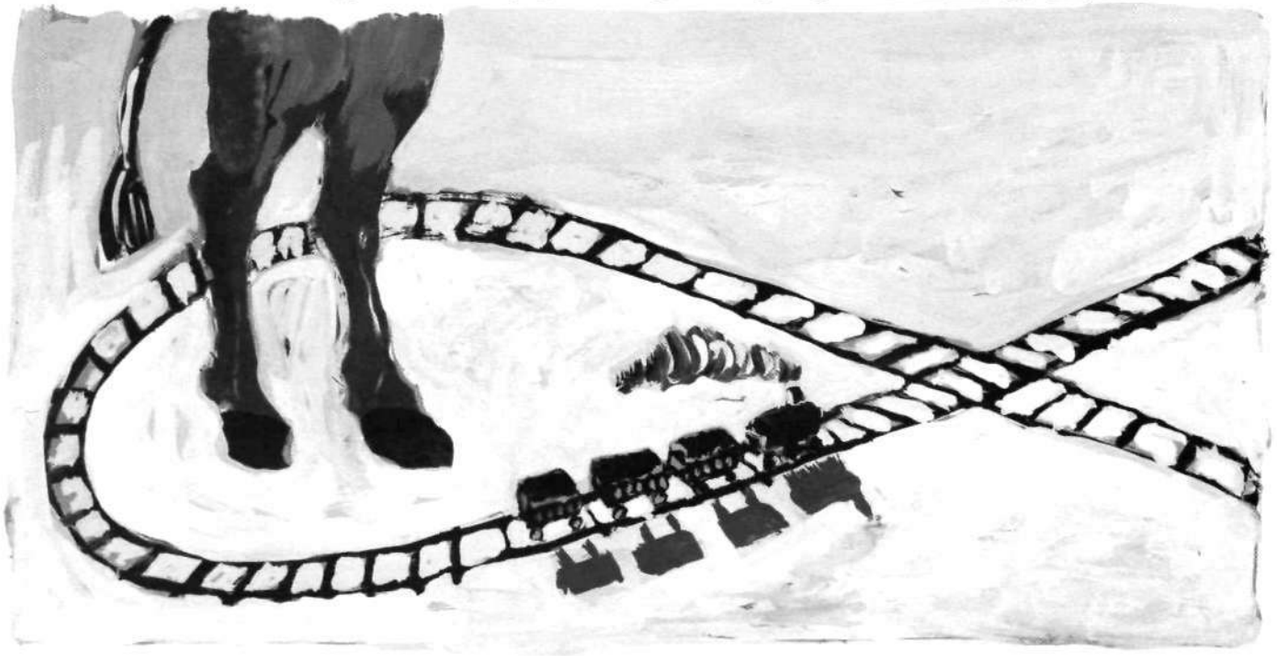
– Mon ami, votre histoire est merveilleuse et je suis bien heureux de m'être trouvé là pour vous entendre. Oui, je vous remercie; votre confiance me touche profondément. Tout en le félicitant, je débattais à part moi ce que je devais lui dire. Ce souvenir pouvait relever d'une hallucination, d'une compensation inconsciente à de mauvais traitements, mais l'essentiel n'était-il pas que la confidence en fût faite non à moi, mais à mon ministère comme une sorte de confession? Ce souvenir si peu convaincant, peut-être nourrissait-il une espérance de foi? Trancher dans le vif? Certes non! Mais une consigne de prudence, oui, j'étais assez porté de ce côté-là!

– Mon cher ami, vous le savez, nous sommes tenus à une grande vigilance en ces matières. Notre Seigneur ne nous a-t-il pas lui-même avertis? Avant la fin du monde, a-t-il dit, de faux Christs paraîtront et feront des miracles, des miracles aussi éclatants que ceux de l'Évangile, à tromper même les croyants. □

Noël DEVAULX est né en 1905 à Brest. Il a publié, à partir de 1945, environ 15 volumes (roman, récit, contes, essai) chez Gallimard, José Corti et Veyrier. Son œuvre a été couronnée par le prix des Critiques, le prix de la nouvelle de l'Académie française et le prix Valery-Larbaud.

Après que j'eus imploré, prié, importuné mon père durant six ans, il consentit finalement à m'accorder mon désir. Il m'acheta cet âne que je voulais tant. J'avais quinze ans. L'âne aussi avait quinze ans. Seulement, moi, j'étais dans toute la force de ma jeunesse, tandis que l'âne avait perdu sa verdeur et se souvenait bien vaguement d'avoir été jeune déjà.

Mon âne et moi



Yves Thériault

Mon père aurait consenti plus tôt si j'avais demandé un poney. Souvent il m'offrit d'acheter un Shetland. Mais je voulais un âne. N'importe qui pouvait acheter un poney. N'importe qui pouvait se payer le luxe – n'importe qui ou à peu près – d'un Shetland. Mais un âne, ça faisait chic.

Dans mon village, j'étais fils comblé d'un père riche. Et je ne voulais rien qui fût de tous les jours. Ainsi cet âne dont je rêvais, grandes oreilles, court sur pattes, agile. Un animal bien pratique pour notre pays de montagnes, de côtes perpendiculaires, de chemins impraticables.

L'âne que mon père acheta, je n'ai jamais su où, n'était un âne que de nom. C'était un vieux mulet blanc, tacheté de poils jaunâtres sur le cou seulement. Il avait les flancs rebondis et tombants. Ses grandes oreilles ne tenaient jamais droites et raides ensemble. Il y en avait toujours une qui flanchait. C'était un drôle d'animal, dont la couleur était fausse, qui se laissait pleinement appeler âne tout en étant mulet et qui regardait tout le monde avec de grands yeux doux.

Seulement, c'était un visage à deux faces, comme on dit par chez nous, un hypocrite de grande classe. Les gens étaient mis en confiance par ce visage si paisible qu'il avait. Et quand ils s'approchaient de lui, l'animal leur décochait de magnifiques ruades de côté comme savent le faire les ânes, les poneys et les mulets.

Particulièrement les mulets.

Jean Croteau manqua se faire défoncer la hanche, Justine Gagné se fit érafler une jambe, le gros Bilodeau en fut quitte pour la peur et Pit Bellavance reçut une ruade là où normalement un homme se fait botter vous savez quoi.

L'âne semblait m'aimer mieux que les autres. Il ne me lançait pas de ruades. Il se contentait de me mordre. Il fallait que je lui surveille la gueule constamment.

Je reçus l'animal par fret le samedi midi, sur le train de Québec.

Le samedi après-midi, Agénor Rondeau, le voiturier, fabriqua avec une ancienne sleigh d'hiver, un petit berlot rouge, une très présentable sleigh pour le mulet. Il rétrécit les brancards, les raccourcit, ajusta les ferrements ; en trois heures le berlot était prêt. Entre-temps, mon frère Guillaume avait rapetissé un harnais de cheval trotteur, et vers quatre heures de l'après-midi, à l'heure du train de Sherbrooke, le mulet était attelé et se tenait debout, les oreilles basses, tout penaud dans son attelage et devant la voiture rouge qu'il était destiné à tirer.

Le midi, mon père m'avait dit, en examinant l'animal :

– Il faudra, jeune homme, que tu fasses bien attention. C'est un animal têtu. Ou il va marcher, ou il ne marchera pas. À toi de trouver le tour...

C'était peu rassurant, mais j'étais tellement content de mon animal que je n'ai pas porté grande attention aux paroles de mon père.

Mais à quatre heures, devant la gare, en plein milieu de la rue principale, ses paroles me revinrent aux oreilles bien distinctement.

Parce que, fais ce que tu veux, pousse et tire, et crie toutes les injures voulues, le mulet refusa carrément d'avancer, voire même de bouger.

Les pieds bien campés dans la neige, les pattes raides, le cou arqué, les naseaux frémissants, il s'opposa catégoriquement à toute tentative faite pour le convaincre d'avancer.

Pit Bellavance lui pinça les oreilles. L'âne secoua la tête.

Je l'avais baptisé Pitou, je l'ai débaptisé de ce nom et l'ai rebaptisé Tortue. Ça ne le fit pas avancer.

Bébé Dorais, qui mesurait six pieds six pouces s'arc-bouta dans la neige et essaya de tirer le mulet par les naseaux... Rien.

Une foule s'était rassemblée.

À moi qui n'en menais pas large, il semblait que tout le village

ILLUSTRATION: KAMILA WOZNIAKOWSKA

s'était donné le mot. Le trottoir était noir de monde. Il y en avait à toutes les fenêtres. Sur le quai de la gare, une vingtaine de personnes attendant le train s'étaient approchées pour voir ce qui se passait en bas de la côte.

Tire, et pousse, et crie: «Tortue! Tortue, avance!»

Alcide Tétrault, qui sifflait de quoi se faire entendre jusqu'à Weedon, vint siffler dans les oreilles de l'âne. L'animal regarda l'importun et tenta de lui décocher une ruade. Ce fut le plus près qu'il vint de marcher.

Quelqu'un suggéra de planter un clou au bout d'un bâton, d'aiguiser le clou et de s'en servir comme d'un aiguillon. Il avait lu dans

le *Passe-Temps* que les âniers du Pays Basque se servaient de ce moyen...

Théoriquement, le moyen était parfait. Mais il ne réussit qu'à faire frémir Tortue, qui ensuite se mit à braire comme un animal qu'on égorge.

Le gros Bilodeau piqua encore, cette fois dans le gras de la fesse. L'âne cria plus fort, frémit plus fort, se retourna voir qui avait fait ça, tenta une ruade, mais n'avança pas.

Et toujours j'étais assis dans le berlot, toujours je tenais les guides et j'essayais, à voix doucereuse, à voix prometteuse, à toutes les sortes de voix que je connaissais, de convaincre cet individu d'âne que nous avions tous l'air idiot, que lui devenait le héros d'une fête dont je me serais fort bien passé, et que s'il continuait, il serait transformé en savon avant quarante-huit heures de là.

Tortue, de son beau nom symbolique, m'écouta gravement, bougea les oreilles pour montrer qu'il avait compris, se retourna et sourit, je vous le jure... mais ne bougea pas.

Maintenant, le train arrivait.

Et cela signifiait une dizaine de voyageurs qui débarquaient et d'autres qui descendaient sur le quai pour faire une petite promenade. Le train arrêtait chez nous pendant dix minutes.

Naturellement, tous ces gens vinrent se poster sur le bord du quai pour voir la scène plus bas. Y compris le conducteur du train et ses aides, et le chef de gare et ses aides, et le postillon, et deux ou trois jeunes filles fort bien tournées de leur personne qui me regardaient en riant, dans mon berlot, emmitouflé dans mes fourrures, niaisant avec une complète et absolue perfection.

Jusqu'à l'ingénieur du train qui fit siffler sa locomotive en petits sons dérisoires et moqueurs.

J'étais rouge, je ne savais plus où me mettre, j'aurais tué cet âne idiot, ce mulet mal élevé, cet animal stupide, borné, énervant, enrageant et imbécile.

Mais que faire?

On lui tordit la queue. Une opération qui ne se fit pas sans maints rebondissements invariablement précédés d'une maîtresse ruade. Finalement, Jean Croteau attrapa la queue de l'âne pour de bon et la lui tordit de belle façon.

L'animal hurla de douleur, mais il ne bougea pas. Il rua frénétiquement, il menaça de ses dents, il hennit presque comme un cheval... mais il resta dans la neige, pattes solides, le cou bombé comme un arc de Sauvage.

À cinq heures, il n'avait pas encore bougé.

Le train était reparti mais la foule devenait de plus en plus dense. Les gens qui avaient assisté à la partie de hockey à la patinoire de la Grande Mine s'en retournaient à la maison. Ils s'arrêtèrent naturellement pour jouir du spectacle. Il commençait à faire sombre, la nuit tomberait rapidement. Il fallait que l'animal bouge, sinon il ne bougerait jamais.

– Laissons-le là! dit Croteau. Quand il se verra seul, il avancera. Il n'est pas pour rester là à geler. Il avancera, et toi, Albert, tu sauteras dans le berlot, tu le fouetteras, et tu vas voir qu'il avancera bien.

Nous l'avons laissé là. Nous sommes entrés au restaurant de Bébé Dorais. Mais en vain.

Au bout d'un quart d'heure, l'âne, seul dans le chemin, les pieds dans la neige froide, les naseaux pleins de frimas, n'avait pas encore bougé.

C'est alors que Julien Croteau, un grand gars qui n'avait pas froid aux yeux, décida qu'il s'en mêlerait une fois pour toutes.

– À votre place, dit-il, je n'aurais pas attendu si longtemps. Vous voulez le faire marcher, le mulet? Attendez voir que ça sera pas long.

Il prit du papier journal, sortit rapidement, empoigna les pattes de l'âne d'une seule brassée avant même que l'animal n'ait pu ruer.

Puis il fit un amas de papier chiffonné, sortit une allumette, la frotta contre son pantalon, mit le feu au papier, relâcha l'âne dessus et recula vivement.

La flamme courtut de-ci de-là dans le papier, hésita, obéit au vent, voulut mourir, se raviva entre deux plis, grimpa lentement, puis tout à coup s'élança et vint lécher les cuisses de mon mulet.

L'animal poussa un cri de désespoir. Il n'y a pas d'autre description, c'était du vrai désespoir. Puis il bondit, et fit un geste d'une telle ardeur que brancards et harnais se rompirent, et le berlot resta sur place pendant que le mulet filait ventre à terre sur le chemin de Sherbrooke.

Coq Neuville essaya de le poursuivre dans son auto, mais quand le mulet entendit venir le véhicule, il prit par un sentier dans le bois.

Je voudrais pouvoir vous dire que le mulet a été retrouvé, qu'il était dompté, doux et docile, qu'il fut pour des années à venir un animal modèle.

Mais je mentirais.

Je n'ai jamais revu mon mulet. Personne dans le village ne l'a jamais revu.

Des gens de Disraëli, de Gathby, des gens d'East-Angus ont rapporté avoir vu passer un animal qui courait à perdre haleine, vers Sherbrooke.

Des gens de Sherbrooke rapportent avoir vu un âne dans les rues du quartier est, une nuit.

Et quelques mois plus tard je lus qu'un âne blanc avait été capturé dans les rues de Boston.

Je ne sais pas si c'est Tortue ou un autre mulet qui lui ressemble. J'ai l'impression que c'est Tortue.

Julien Croteau, lui, répéta pendant longtemps qu'il avait mal fait d'allumer ce feu de papier sous les pattes de l'âne.

– Avoir su qu'un tas de papier le mènerait jusqu'à Boston, je n'aurais allumé qu'une allumette, et peut-être bien que ça lui aurait donné juste assez d'élan pour faire le tour du village.

Quant à mon père, il ne m'a jamais parlé de l'âne, jamais demandé ce qui était arrivé. Il le savait parce qu'on l'avait raconté. Mais à moi, il n'en parla jamais. Seulement, quand je lui demande quelque chose, il me regarde en souriant, même encore aujourd'hui. Et quand il sourit, moi je pense à l'âne et je change de sujet. □

Yves THÉRIAULT, né à Québec, en 1915, décédé à Joliette en 1983. Homme de plusieurs métiers (scripteur, annonceur, publiciste, journaliste) mais surtout conteur et romancier prolifique, il a écrit une quarantaine d'ouvrages dont la plupart sont aussitôt devenus des classiques (*Agaguk*, *Aaron*, *Ashini*, *La fille laide*, *Le dompteur d'ours*, *La quête de l'ourse*, etc.), plusieurs centaines de textes pour la radio ainsi que des livres pour les enfants et les adolescents. Traduite en une dizaine de langues, cette œuvre considérable a été couronnée par nombre de prix prestigieux.

En août, une ville...

(fragments d'un journal imaginaire)

Bernard Simeone

... Jamais comme en ce mois d'août il n'avait ressenti avec une telle acuité le paysage découvert de sa fenêtre : à regarder fixement devant lui, il ne découvre d'abord que la plaine et les monts du Lyonnais, au-dessus desquels brûle chaque soir un crépuscule différent. Mais sur la droite, les Monts d'Or et les immeubles massés sur les pentes de la Duchère dominent une ville qui lui reste invisible, simplement devinée par l'orientation des façades.

Vers elle, il jette le soir, quand monte une vapeur d'ambre ou de rouille, un regard indirect. Il lui faut alors une certaine vacuité, une vacance au sens le plus réel du terme, pour percevoir avec clarté cette métaphore de béton et de ciel si parfaitement applicable à son travail : l'espace de quelques matins d'août, il peut estimer que le terme est là, est Lyon dérobé où tant d'influences sont fondues dans une apparence à la fois si prégnante pour la sensibilité et si pauvre quand on tente de la saisir ou de la parler. L'important (c'est le paysage qui le dit à la fenêtre) n'est pas d'atteindre quelque contrée, mais de pressentir qu'elle existe comme par surcroît et que la légère réserve qui empêche de la rejoindre de façon directe ou explicite peut être une sorte d'infini...

... Les plus proches maisons de son quartier – résidences bourgeoises ou pavillons pourvus de jardins – ont portes et volets clos, du fait de la chaleur ou des départs. Leur apparence est alors celle d'une province très reculée, très intérieure, où le lierre se fond dans l'ocre et le blanc des murs. Une rue de l'Oiseau-Blanc descend en pente douce, longeant ces habitations silencieuses, et bien qu'on devine à son extrémité une autre rue, d'habitude très fréquentée, on croit un instant que ce chemin peut conduire à une plage, dans la nonchalance rêveuse de maisons souvent désuètes et proches, dirait-on, d'une étendue vivante d'eau et de reflets. Comme si une telle rue, dans sa libre fantaisie de lilas et de mousse, ne pouvait conduire qu'à la mer...

... Dans l'inévitable ennui qui s'insinue, malgré la stratégie des rencontres et du travail, le mois d'août reste pour lui, avant son tardif départ en vacances, celui du retour impudique, immodéré, d'une nostalgie patiemment combattue et qui dans la halte d'été se fait pure élégie, dans la pierre même, dans la scénographie de cette ville temporairement vidée de ses habitants et rendue à sa complexe origine, à l'Italie où descend la lumière douce comme à Pérouse ou Spolète... Il comprend que l'Italie « réelle » qu'il va rejoindre dans quelques jours lui importe moins que son essence ici-même, dans la langue et les êtres autant que dans les lieux, origine oubliée, profondément constitutive...

... À relire ce livre de Barthes où il est question de l'ennui comme d'une possible

PHOTO : MICHAEL FLOMEN

hystérie, voisine parfois de la panique, il a senti monter, dans la pause d'été, des figures évidentes et lointaines, venues du souvenir ou du fantasme, de la souffrance ou du présage. Il les a accueillies au bord coupable de la nostalgie, dans le roman de lui, avec derrière elles une douleur honteuse et presque inaccessible, un paradoxe de sentiments et de regrets qu'il ne peut nier et qui parle dans le moindre de ses mots, comme à son insu...

... Le début du mois a emporté une amie proche. Au-dessus de l'église, le ciel était d'un bleu pur, comme si la peine en avait décapé l'étendue. Et de vivre cette scène si souvent lue ou fantasmée (la mort au soleil), il n'a su, face au désarroi de ceux qui l'entouraient et au sien, si ce sentiment de déjà-vécu lui était souffrance ou rempart. Le ciel scandaleux, inacceptable, était d'une beauté inhumaine, et pourtant banale : il s'est demandé si vivre, apprendre à vivre, était rejoindre cela, ou s'en éloigner pour la fragilité la plus nue. Ou si la même réalité se livre aux deux extrêmes...

... Durant tout le mois d'août aura manqué dans ce paysage à peine urbain la figure la plus attachante : cette voisine qu'il voit partir chaque matin, selon un horaire de bureau ou quelque chose d'approchant. Soixante ans, un peu moins peut-être, et vêtue de blanc ou de noir selon la saison, ignorant les nuances, niant les modes. Elle porte invariablement un sac sombre, un lourd chignon brun. Son aspect est méditerranéen, elle protège ses yeux (sans doute fragiles) derrière des lunettes noires. Dans la rue de l'Oiseau-Blanc, sa marche régulière, ni lente ni rapide, est interrompue par deux courtes haltes, lorsque parvenue au premier puis au second tiers du chemin qui la sépare de la rue transversale dans le fond, elle se retourne vers l'immeuble, et levant le bras gauche fait un signe. Le bras simplement levé qui ensuite retombe selon un arc très lent, de résignation ou de lassitude. Pendant des mois, surprenant ce geste qui ne lui était pas adressé, il s'est contenté d'imaginer à qui elle pouvait bien dire au revoir de la sorte. Mais un matin, presque honteux d'être spectateur, il s'est penché au balcon et a pu apercevoir, à l'étage au-dessous, une main osseuse et le bout d'un bras maigre qui répondaient au salut de la femme s'éloignant. Il a vu aussi la tête couverte de cheveux blancs soigneusement peignés.

Il ne veut rien savoir de ces deux femmes, mère et fille peut-être, ou sœurs d'âges très inégaux, de leurs deux solitudes. Ni pourquoi cette image le fait souvent pleurer...

... C'est étrange, cette chaleur lourde, accablée. Ce ruissellement de sueur en surface, par quoi il se sent lavé. Et ce corps que la canicule lui rend, rythmes et faiblesses, lois physiques loin (ou tout près ?) de l'écriture. La sueur comme une eau qu'on ignorait en soi-même. Fontaine à peine moins profonde que le verbe... □

Bernard SIMEONE, né à Lyon en 1957, est nouvelliste (*Eaux-fortes*, Flammarion) et poète (*Éprouvante claire*, Verdier). Il a traduit de nombreux poètes italiens contemporains (Luzi, Caproni, Sereni, Pasolini, Saba, Penna, Gatto, Fortini, Guidacci...) et dirige la collection italienne « Terra d'altri » des Éditions Verdier. Prix international Eugenio Montale 1986 et Prix de la Culture de la Présidence du Conseil des ministres italiens 1988, pour ses traductions.

Le Musée d'art contemporain de Montréal 25 ans déjà!

musée d'art contemporain

EXPOSITIONS

Les Dons 1984-1989

Sélection d'œuvres parmi les plus importantes offertes au Musée depuis cinq ans.

Jusqu'au 4 juin

Tenir l'image à distance

Œuvres photographiques de 12 artistes canadiens et étrangers.

Du 15 juin au 3 septembre

L'histoire et la mémoire

Sélection d'œuvres québécoises de la collection permanente acquises au cours des deux dernières années.

Du 15 juin au 3 septembre

VIDÉO

Anicca

Installation vidéo de Daniel Dion

Du 14 juin au 27 août

Également à la programmation: activités d'éducation

Entrée libre au Musée

Du mardi au dimanche de 10h à 18

Cité du Havre
(514) 873-2878

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

L'ubicazione di Lasha

Estratto

Mario Lunetta

E' pressoché certo che io a Lasha non ci metterò mai piede: a Lasha o semplicemente nel Tibet o infine in qualsiasi altro posto dove un qualsiasi giovanetto occhialuto con la faccia da dispeptico può occupare il trono di Dahlai Lama senza che nessuno osi gridare allo scandalo; dove ci si possa sentire, chiusi tra quattro mura più o meno indistruttibili, padroni del mondo proprio perché al difuori del mondo, e dove poi accadono cose mille volte meno divertenti e eccitanti che qui, nel posto in cui chissà come mi trovo e dove praticamente ho eletto una specie di fissa dimora, per intenderci.

Tibet o meno, comunque, è però certo che una qualche somiglianza tra le centinaia di monasteri della città santa e quest'albergo italiano non posso fare a memo di trovarcela. Sarà magari pura e semplice suggestione, non so. Ecco, sì: una suggestione. Magari un sogno.

Nel quale entrai di colpo, appena arrivato, più o meno sei mesi fa, più o meno le dieci di sera, guardando in alto dalla piazzetta ai piedi di questa muraglia di arenarie a picco sul mare – una delle sei o sette meraviglie del mondo per i turisti old fashion pilotati dai dépliants delle agenzie. Alzai gli occhi.

« E' quello l'hotel che cercate » fece il facchino. Mi fissava con un filo di rancore da sotto la visiera bisunta del berretto da yachtman. Oh, mi dissi frastornato, se quello è il Tetto del Mondo questo è uno sherpa. Frastornato, stordito: forse soltanto sorpreso da quell'epifania notturna. Che si materializzava in un grande cubo splendente, minuscolo per la distanza, vivido contro il cielo oscuro e in apparenza sospeso a un'altezza vertiginosa. Il facchino, come a correggersi, produsse a mezzabocca un apprezzamento naïf ma efficacissimo sullo straordinario effetto astrale generato dall'immensa hall illuminata a giorno fino a notte inoltrata. « Pare 'nu dische volante ».

Il guardamacchine del posteggio lì accanto obiettò che l'acqua va al mare, piove sul bagnato, e i soldi chi ce l'ha li tratta com'a pucchiacca in mano ai peccerrille. Mi valutò straniero, appunto aveva parlato a voce alta. Tacque di colpo appena il facchino gli rifilò una smorfia di avvertimento. « Scusate, dottò. Qui fa sempre troppo caldo » disse il guardamacchine.

Sorrisi, credo. Non ho mai fatto questione di temperatura. So che l'aria era fonda e trasparente, e in quella trasparenza marina c'era come un'enorme bolla luminosa. Pensai frettolosamente: « Una specie di monastero buddista sotto gestione cattolica », ed era né più né meno che una sciocchezza. Pensai subito dopo, non meno sciocca-

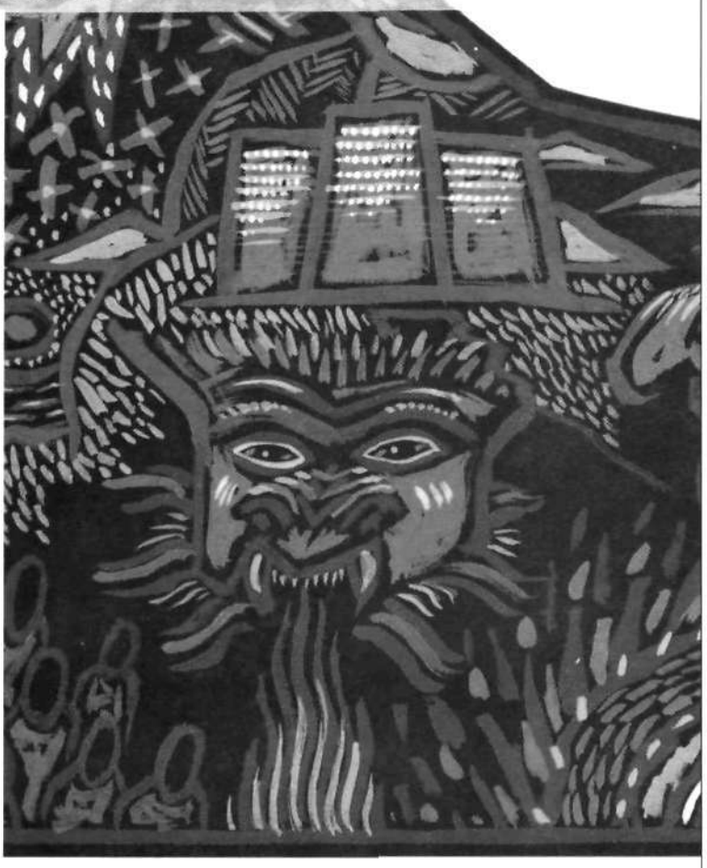


ILLUSTRATION: STEPHAN DAIGLE

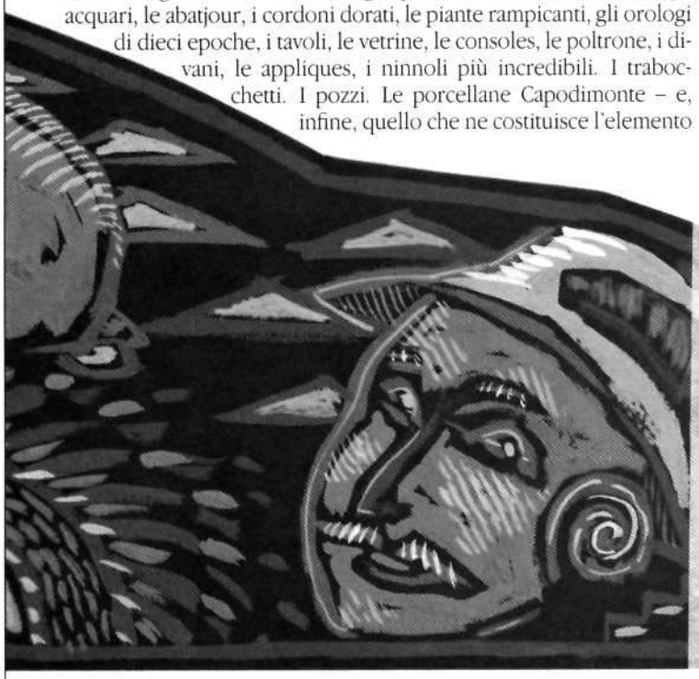
mente: «Del primo ha perso l'austerità guadagnando in sfarzo esibizionistico, in forza d'attrazione mondana». Il tutto, comunque, senz'ombra di prevenzione: sono pronto a giurarlo.

E' innegabile che dal basso ci si dovesse sentire attratti verso la sua luce, quel suo sfacciato e assoluto splendore: e quell'esporsi senza pudori nel buio comunicava un senso di angosciosa e schiacciante supremazia e insieme un vago desiderio di farne parte, essere ammessi a conoscerlo. Pubblicitariamente, un'idea grandiosa. Nulla era più clamoroso del suo silenzio lontano. Quel cubo di luce possedeva l'autorità magnetica di un faro su un isolotto deserto. Attraeva la mia curiosità al punto che non potei fare a meno, dopo anni, di rivolgere un pensiero di gratitudine a mio padre che malgrado tutti i suoi errori m'aveva lasciato titolare di una rendita di cinque millioni mensili, in virtù della quale potevo permettermi un buon periodo di soggiorno in quel posto per pochi. In tempo di tempesta ogni buco è porto.

Mentirei dicendo che ormai il fascino dell'albergo-monastero non ha più presa su di me. Mentirei prima di tutto a me stesso. Perché in realtà la dimensione di quel fascino non è diminuita da allora, si è soltanto modificata, ha cambiato per così dire pelle e sostanza senza perdere nulla in intensità. Sto per dire che quel miscuglio curioso di strapotere superbo di sé fino all'oscenità e di luminosa purezza ha finito per cedere, forse sotto il peso dell'assuefazione, a una sorta di impalpabile carica mistica. Strano misticismo, comunque: del tutto profano – magari emanato dalla stessa portentosa dovizia che si nota in ogni particolare della costruzione oltre che nel suo insieme: o forse dalla sua stessa superfluità che in fondo lo rende, più che assurdo, irreale: qualcosa di completamente imprevedibile nel quadro di funzionamento di una qualsiasi logica concreta. Una manifestazione del nulla, press'a poco. Seicento camere. Due piscine. Un cinema. Venti ascensori, di cui due direttamente a mare. Palestra, sauna, bowling. Tre campi da tennis. Un porticciolo per motoscafi. Temo che il mio rapporto con l'albergo sia appunto un rapporto nihilistico. E' per questo che insisto a tentare di definirlo con la stessa rispettosa concretezza di un cercatore d'oro per una pepita di grandezza inusitata.

Ho un'immaginazione limitata e priva di audacia, scrivo con difficoltà e l'ultima cosa che desidero è passare per un mitomane. Ma il fatto è che la sua sagoma, più che intenzionalmente innestata alla montagna, pare lievitata dall'interno, come l'estrema ossificazione del suo scheletro appagata in uno schema di perfezione elementare e simmetrica. Insomma, è come se una *ratio* coordinatrice all'interno di essa, una qualche mente architettonica sita nel suo ombelico avesse regolato il vertice della sua crescita in quest'appendice di cementarmato e cristallo, come il supremo sigillo della sua vita minerale. Eppure so che due firme tra le più prestigiose dell'architettura euro-nipponica hanno siglato quest'edificio: un paradosso, una scommessa. Come manomettere un'abbazia e farne un giocattolo per marziani. Il comico si può ottenere, in questo nostro tempo melenso e volgare, solo attraverso l'impassibilità più severa. Qui sta forse la sublime intelligenza del cubo e la sua sublime idiozia.

Nella hall immensa che di notte si accende come un sole, un'infinità di volte ormai il mio bastone ha poggiato la sua punta gommata di 5 cm. di diametro. Ne conosco a memoria tutte le tappezzerie, le boiseries, gli arazzi, le mensole, gli specchi veri e finti, le nicchie, gli acquari, le abatjour, i cordoni dorati, le piante rampicanti, gli orologi di dieci epoche, i tavoli, le vetrine, le consoles, le poltrone, i divani, le appliques, i ninnoli più incredibili. I trabocchetti. I pozzi. Le porcellane Capodimonte – e, infine, quello che ne costituisce l'elemento più appariscente e inafferrabile, simile a un polipo smagliante che allunghi i tentacoli per quasi tutta la superficie del soffitto bianco e, anziché denunciare problemi di gravità per l'enormità del suo peso, le sostenga e quasi gli comunichi una continua spinta verso l'alto: il lampadario centrale, che risulta una contaminazione spudorata degli stili più svariati e delle più discordanti possibilità, dal veneziano al liberty al funzionale al fiammingo – una vera mostruosità postmodern: e pare certe volte esprimere una sorta di flusso magnetico capace di attirare fin dentro le sue spire tutti gli oggetti che illumina. Oggetti e persone, naturalmente. Pardon: ombre e fantasmi.



Non so bene come da quest'insieme armonioso e raffinato, da quest'occhio spalancato sul mare da un'altezza che di per sé solo è un'invenzione strepitosa, possa sprigionarsi una serie continua di stimoli di odio. Vorrei avere a volte la facoltà di distruggerlo. Accecarlo. Ho mentalmente elaborato piani sofisticatissimi per fare tabula rasa di albergo e propaggini, chiesa e dépendance. Ci sarà pure una Priorità dei Diritti da ristabilire: e la prima spetta certamente alla natura, mi dico nei momenti di depressione più nera. A questa maledetta natura snaturata. A questa infame natura degli zoppi, degli storpi, degli sgorbi. Si, perché è certo che qualcuno ha esercitato un sopruso nei confronti della montagna, appoggiando sulla sua sommità quest'aggeggio favoloso. Una specie di prova di forza, mi pare, la sua esistenza. Di sconfinata provocazione. Ma è possibile che nessuno dei clienti, nessuno degli abitanti del paese giù in basso, nessuno degli infiniti nessuno al corrente del suo superbo stare al mondo avverta un moto di repulsione, una puntura rabbiosa? Possibile?! E la montagna sconciata? E la vegetazione annientata? E il cielo? Il cielo bucato nella sua luce?

Fatto sta, mon dieu, che non riesco a centrare nei miei astutissmi piani sconclusionati alcun vero responsabile di questa inaudita provocazione, perché anche colui al quale potrebbe addebitarsi il maggior peso di responsabilità per quanto riguarda organizzazione, gestione e in generale buon funzionamento dell'albergo, quello che tutti chiamano rispettosamente Principale, o Principale, Pringipà, è nei suoi tratti fisico-comportamentali quanto di più lontano possa immaginarsi dal genere del despota, del duro businessman senza complessi né scrupoli tipo mettiamo Onassis o Niarcos o Henry Ford o magari Agnelli (l'Avocato): giammai. Tutto snodato e molle e piccolino com'è, parlantina sonora sì ma cordiale e a guardar bene perfino un po' timida, con quegli occhi appuntiti da sorcetto e le mosse veloci e il resto, ci si aspetterebbe sempre che da un momento all'altro gli sgusci la codina da sotto le falde della giacca di lino, e lui si metta giocondamente a strisciare su tappeti e moquettes con tutta la sua manìa poliziesca di verificare, seguire da presso, toccare con mano, rettificare, eliminare eccessi o sbavature, suggerire magari accortezze di sua invenzione, in una parola controllare che tutto il complesso e/o prodigioso meccanismo non faccia una piega, con meticoloso amore e fiabesco puntiglio, qualche volta una punta di velenosa impazienza all'indirizzo dei dipendenti più napoletani, e ogni giorno più affilato il desiderio di toccare la perfezione, che dico, l'unicum a cui tutte le possibili perfezioni non potrebbero che ambire di giungere: cioè sfiorare il cielo – lui fervente e praticante cattolico: aspirazione e grazia.

Per me, dico che oggi soltanto da uomini di questa specie ed impianto tra l'altro il cielo sia disposto a lasciarsi sfiorare: ed è magari da questa convinzione, che ha fatto piazza pulita mentale di tutte le altre varietà di grandi arrivisti e arrampicatori sociali e speculatori grinta-di-ferro come di animali di altra epoca e habitat, già in certo senso messe in museo dalla più avantaza antropologia, che quegli stimoli di odio di cui ho detto procedono: e non per smanie rivendicative di carattere sociale da cui mai per fortuna sono stato afflitto, né per un qualsiasi senso di frustrazione personale di me menomato nei confronti di un uomo che a dispetto dell'esiguità della sua stazza controlla a suo modo una porzione di potere abbastanza notevole, e comunque gioca una partita vincente con un giocattolo invidiabile, unico al mondo. Soltanto per equità. O magari per amore della logica. Della logica ecologica, se si vuole: e pardon per l'involontaria cacofonia. (Qui s'interrompono le mie considerazioni sulla natura ludica del potere: di ogni potere. E' ora di pranzo, pardon). □

Mario LUNETTA ha pubblicato numerosi libri di poesia: *Tredici Falchi* (1970), *Lo stuzzicadenti di Jarry* (1972), *Flea Market* (Premio Pisa 1983) e quattro romanzi, tra cui *I ratti d'Europa*, finalista al Premio Strega 1977. E' autore di numerosi saggi letterari, ha scritto per il teatro e la radio ed è critico letterario del quotidiano *Il Messaggero* di Roma.

Le retable

Annie Saumont

1

Tête brune (coiffée Carita) entre les mains (lisses, ongles vernis, hier en ville coupe-brushing-manucure). Voyons réagis (nouvelles fringues et vitamines) secoue-toi cesse de pleurnicher un peu d'énergie se prendre en main (ongles impeccables) allons supporte accepte c'est la vie c'est comme ça. Vous arrive sans prévenir.

PHOTO JOSEF GERANIO

Sans qu'on ait. Le malheur. Sans que personne trouve autre chose à dire à offrir que, Pense donc, si tu étais à la place d'un (cancéreux, vietnamien sur son boat éventré, otage, enfant torturé par ses chiens perclus qu'on va piquer. Et les radis? Les radis tu crois qu'ils ont envie qu'on les croque?)

2

L'autocar pour B. repartait dans une heure. M. est allée acheter des collants aux Nouvelles Galeries. La vendeuse disait, il fait beau. En ville M. n'a pas vu de fille aux longs cheveux dorés.

L'autocar s'arrête à B. sur la place aux platanes. (B., village médiéval église XIIe-XIVe siècles que domine un clocher crénelé. Superbe retable prébaroque.) Dans l'enceinte des remparts (ce qu'il en reste, pierres disjointes, lichens violets tapissant les fissures) des linges de couleurs vives pendaient aux fenêtres. M. a descendu la rue étroite, tourné à gauche et devant la porte de sa maison basse crépie d'ocre a cherché la clef au fond de son sac. La salle de séjour était fraîche.

3

Les chaussures abandonnées. Le sac jeté sur le divan. M. assise dos appuyé à la claustra d'argile, aux découpures en forme de cœur. Coudes sur la table visage dans les mains, cheveux courts mèches effilées style Carita.

La maison vide.

4

Ce jour-là aussi. M. alors savait jouir des moments de solitude. Un peu de temps pour se reprendre. Se reposer de lui, l'homme envahissant, de l'amour de lui l'homme possessif. Vivre mollement, aller flâner au bord des vergers d'oliviers ou dans les rues du village en s'arrêtant pour écouter les vieux qui s'attardent au soleil. (Vous voilà toute seule donc? Ah jusqu'à demain, pas plus? Bon. On avait cru.) Entrer dans l'église pour une fois encore contempler le retable.

Ce jour-là, les yeux à peine habitués à la pénombre elle avait vu près d'un pilier la fille au carnet de croquis (visage fin profil pur cheveux longs incroyablement dorés main diligente) s'efforçant en quelques traits rapides d'esquisser l'oiseau perché là-haut (non messieurs-dames pas un aigle mais plutôt un pélican, le Christ ayant toujours été tantôt l'agneau du sacrifice tantôt le pélican qui s'offre en pâture à ses petits; et voyez avec quelle force le sculpteur a su trad) La fille blonde a dit qu'elle étudiait les retables de la région, celui-ci était le plus beau (récemment redoré à la feuille, vingt-cinq mille feuilles d'or messieurs-dames pour un poids total de seulement quatre cents grammes; du prébarocque, d'où une certaine discrétion de l'ornement et la relative simplicité des colonnes, toute la vie de la Vierge Marie illustrée avec un goût parfait sur les panneaux de la prédelle que l'on peut considérer comme un exemple très représen) La fille – d'un trait maintenant plus fluide – fixant les ébats des angelots joufflus. Disant, Ce guide il nous les casse, oui c'est un groupe de touristes qui sont venus pour la journée, j'ai profité du voyage. L'autocar est encore sur la place.

M. alors, Vous repartez ce soir? La fille aux cheveux d'or allait rester deux ou trois jours. Logerait à l'Estorils.

C'était l'heure du déjeuner. M. a dit, Venez donc manger quelque chose. Une salade de tomates avec du jambon des œufs durs des olives. On boira un verre de vin du pays.

M. a dit, Servez-vous. Et puis elle a dit, Sers-toi. A dit, Mange. A dit, Bois. A dit, Je suis seule aujourd'hui. A dit, Donc tu étudies les.

L'autre (aux longs cheveux dorés) était assise sur le divan. Tee-shirt moulant, jupe en corolle, jambes nues bronzées. L'autre parlant d'une des scènes du retable, l'Annonciation, du visage de la Vierge humblement stupéfait mais aussi (audacieuse irrévérence de l'artiste) exprimant sans doute possible un léger ressentiment. L'autre rappelant l'harmonie du groupe presque monochrome de la Fuite en Égypte, disant encore que la lumière à travers le vitrail accentuait, soulignait ou au contraire tempérait d', enfin demandant, Tu vis seule?

M. a dit non. Il y avait un homme dans sa vie, absent aujourd'hui mais. Puis M. a dit, Et toi? L'autre a haussé les épaules, Moi ça ne va pas avec les mecs. M. a dit, Ça peut changer. Il suffirait que tu en rencontres un qui.

5

M. a fait du café, l'a servi dans des mazagrans sur un plateau ciselé, cadeau de cet homme, son compagnon, un qui, justement (elle a dit). La fille aux cheveux dorés a soupiré, a demandé si M. avait des enfants (des chiards, elle disait, sa façon de parler un peu surprenante pour une jeune femme au doux visage qui rédigeait un mémoire sur les retables prébaroques.) M. a expliqué que Stéphane n'en désirait pas (d'enfants) et qu'à elle ça lui était égal. M. a dit que Stéphane était à la fois son époux et son fils. Puis elle a ri, un peu honteuse a-t-elle avoué de tenir là un discours aussi conventionnel. Et l'autre, Aussi con tu veux dire.

L'autre qui bientôt sortait ses cigarettes. Pas pour moi merci disait M. avançant un cendrier. La fille aux cheveux dorés allumait une Benson. Ce matin elle n'avait pas fumé elle ne fumait jamais dans les lieux du culte ne tenant pas à susciter la colère des paroissiens ou de ces touristes odieux (amortis abrutis imbéciles dépourvus de sens ethétique, des super-tarés concluait-elle) comme ceux-là qui tout à l'heure avaient visité l'église. Elle était assise sur le divan et ses longs cheveux brillaient dans la pénombre de la pièce aux stores à demi baissés. Elle a fumé, elle a écrasé la cigarette sur le bord de son assiette. Elle a dit, Je retourne à mes. C'est M. qui l'a retenue, elle allait lui faire goûter sa liqueur de baies sauvages.

M. grimpait sur un tabouret pour prendre la bouteille en haut du placard lorsque. Mais non, c'était plus tard. M. avait déjà versé le sirop pourpre (de mûres cueillies au long des haies) dans les petits verres épais, l'autre avait bu, M. disait, Alors c'est bon? proposant, Je te passerai la recette, et l'autre avait répondu qu'elle n'avait vraiment, merci, aucun don pour ce genre de, lorsque soudain il est entré. Costume flanelle et serviette cuir.

M. s'est levée, surprise, Qu'est-ce. Stéphane regardait la fille sur le divan. Comme M. déjà se préoccupait de savoir s'il avait faim il a dit non, qu'il n'avait pas faim. Non, qu'il n'avait pas eu d'ennuis. Simplement des changements imprévus dans ses rendez-vous d'affaires. Mais toi tu as de la visite, je ne vous dérange pas j'espère. La fille lui tendait la main, de l'autre main repoussant la masse des cheveux soyeux.

Bientôt ils parlaient de l'or du retable. Lui et l'autre aux cheveux d'or. Cependant que M. faisait la vaisselle (oh je n'ai pas besoin d'aide). Feuilles d'or tellement fines disait l'autre que lorsqu'on les préparait elles s'envolaient au moindre souffle. Cheveux d'or agités par le vent quand elle a ouvert la porte et s'est tenue un instant sur le seuil, mais elle ne partait pas encore, c'était seulement pour prendre l'air. Et lui, Stéphane (costume cravate chaussures vernies), On pourrait aller jusqu'à la colline. À travers le champ de lavande. M. de la cuisine obscure approuvant, Oui va donc, ça te fera du bien.

6

Elle est assise à la table de jardin, elle s'appuie contre la claustra, dos meurtri par l'argile rugueuse. Le retour de leur promenade (on t'a rapporté deux brins de lavande) et puis tout ce qui a suivi elle a voulu l'oublier. En ville, chez le libraire, rue de, sous les arcades, quand elle traîne de ce côté en sortant du salon de coiffure (un Carita) elle n'a jamais vu aucun livre ou mémoire (avec ou sans croquis d'illustration) sur le retable de B. Au village elle évite désormais d'entrer dans l'église où la Vierge a fait/fera au long des siècles une moue bien surprenante en écoutant la parole de l'ange.

7

L'autre est venue. Un soir de ce dernier printemps. Cheveux d'or flottant sur les épaules, traits un peu tirés, ventre arrondi. Elle a dit, Eh bien voilà, Stéphane a voulu en avoir un (chiard, c'est encore le mot qu'elle emploie). M. vivait seule depuis des mois. L'autre a dit, Je suis venue pour t'expliquer. M. a refusé de l'entendre. L'autre a dit que M. était conne, qu'elle finirait par se faire une raison. La vie c'est, les amours ça, les liens qui paraissent les plus. Était conne de pleurnicher. Est-ce qu'elle se figurait que ce genre de chagrin pesait lourd dans. Qu'elle pense un instant à tous ces (réfugiés enfants-martyrs otage, estropiés Éthiopiens sidatiques). Et les radis. Crois-tu vraiment que les radis ils ont envie qu'on les croque?

M. appuie les mains sur ses oreilles. Puis elle a crié, Va-t-en. Elle a dit, J'ai payé trop cher. Le simple plaisir de faire apprécier ma liqueur de mûres. Tant Car Com Lo Retaule aussi cher que le retable. C'est ce que diraient les vieux, ceux de B. S'ils avaient à donner leur avis. Mais pour eux rien n'a changé. Vivant les jours comme ils viennent (elle a dit, elle ou bien l'autre) ils prennent encore le soleil, tranquilles, sur le seuil des portes. □

Annie SAUMONT est écrivain et traductrice (littérature anglaise et américaine). Elle a publié sept livres de nouvelles: *La vie à l'endroit* (Mercure de France), *Enseigne pour une école de monstres*, *Dieu regarde et se tait*, *Quelquefois dans les cérémonies* (Prix Goncourt de la nouvelle, 1981), tous trois chez Gallimard, *Si on les tuait* et *Il n'y a pas de musique des sphères* chez Luneau-Ascot et, enfin, *La terre est à nous* chez Ramsay.

L'effet TNM

ABONNEZ-VOUS
1989-1990

5 SUPERPRODUCTIONS ET PLUS DE 90 INTERPRÈTES

La Vie de Galilée de **Brecht • ROBERT LEPAGE** *mise en scène. Traduction Gilbert Turp*

Le Bourgeois gentilhomme de **Molière • GUILLERMO DE ANDREA** *mise en scène*

HA ha !... de Réjean **Ducharme • LORRAINE PINTAL** *mise en scène*

La Puce à l'oreille de **Feydeau • ANDRÉ MONTMORENCY** *mise en scène*

Hamlet de **Shakespeare • OLIVIER REICHENBACH** *mise en scène. Traduction Jean-Louis Roux*

Diane Aubin. Pierre Auger. Martine Beaulne. Marc Béland. Charlotte Bernard. Raymond Bouchard. Georges Carrère. Normand Chouinard. Sophie Clément. Jean Dalmain. Antoine Durand. René Gagnon. Rémy Girard. Luc Gouin. Vincent Graton. Yves Jacques. Gaétan Labrèche. Marcel Lebœuf. Raymond Legault. Sophie Lorain. Marie Michaud. André Montmorency. Gérard Poirier. Pierrette Robitaille. Pascal Rollin. Jean-Louis Roux. François Sasseville. Lénie Scoffié. Jonathan Tanner. Marie Tifo. et des dizaines d'autres.

ABONNEZ-VOUS à la 38e SAISON • **861-7488** • *DEMANDEZ NOTRE MAGAZINE D'ABONNEMENT*

Théâtre du Nouveau Monde. 84, rue Ste-Catherine Ouest. Métro Place-des-Arts

Angelo Luzio

L'art
qui
danse

Articles de danse
soigneusement fabriqués

De la raison, du flair

Au delà de l'expertise, des conseillers qui vous aident à relever de nouveaux défis...

Avec le soin qu'on accorde au tout premier client mais avec l'expérience acquise auprès de milliers d'autres.

Vérification—Conseils en gestion—Fiscalité

Samson Bélair
Deloitte/Samson
Membre de Deloitte Haskins & Sells International

VITTOGATTO

J'ai été persécuté depuis la nuit des temps Brulé, cloué, boulli, pelé, aplati, enterré de moi vivant !!

On m'a aussi aimé, adoré, déifié !!

Symbole choisi des cultes sataniques

Aujourd'hui on m'aime davantage. Je suis le dada des écrivains. Roi de la B.D.
COPYRIGHT © VITTORIO 1989

Et, en même temps, on m'accroche aux vitres des voitures et on m'écrase la tête dans les coffres à bagages.

vice versa

Directeur
LAMBERTO TASSINARI

Comité exécutif et éditorial
Direction artistique
BRUNO RAMIREZ (Président), FULVIO CACCIA, GIANNI CACCIA, LAMBERTO TASSINARI

Comité consultatif
JULES BÉLANGER, président, Bélanger Legault
CÉLIA BENGIO, directrice du Salon International Le Monde des Affaires
JACQUES BOUCHARD, président, BCP
ANDRÉ DION, directeur des ventes, Transmag
PAULE DORÉ, directrice générale, Chambre de Commerce de Montréal
LOUISE DAY, conseillère en gestion, Samson Bélair
LOUISE LÉONARD, présidente, Léonard & Parisien
CÉLINE MASSICOTTE, conseillère, Samson Bélair
PAULE TARDIF-DELORME, avocate

Direction artistique
GIANNI CACCIA

Responsables des sections
Architecture: SOPHIE CHARLEBOIS, LOUIS-PAUL LEMIEUX
Bande dessinée: VITTORIO
Cinéma: ANNA GURAL-MIGDAL
Danse: ALINE GÉLINAS
Fictions: MARIE JOSÉ THÉRIAULT
Littérature féministe: MYRIAME EL YAMANI
Musique: JEAN RENÉ
Revue des livres: BERTRAND
Poésie: ELETTRA BEDON
Théâtre: WLADIMIR KRYSINSKI

À l'étranger
Bureau de Paris
directeur FULVIO CACCIA Tél.: 48093094,

Correspondants
PIERRE-YVES SOUCY (Bruxelles)
CAMILLO CARLI (Roma)
DOMENICO D'ALESSANDRO (Toronto)
GIOSE RIMANELLI (New York)
PASQUALE VERDICCHI (Los Angeles)
NICOLAS ROSA (Buenos Aires)

Ont participé à ce numéro
NOËL AUDET, MARCEL BÉALU, FRANCESCO BIAMONTI, JACQUES CHESSEX, DIANE-MONIQUE DAVIAU, NOËL DEVAULX, TREVOR FERGUSON, ANGÉLICA GORODISCHER, CHARLES JULIET, GÉRARD MACÉ, PAUL-CHANEL MALENFANT, MARCO MICONE, MARIO LUNETTA, EDWARDS O. PHILLIPS, GABRIELLE POULIN, PASCAL QUIGNARD, GIOSE RIMANELLI, ANNIE SAUMONT, BERNARD SIMEONE, YVES THÉRIAULT, VITTORIO.

Correction
GIOVANNI CALABRESE, SUZY SLAVIN

Illustrateurs
EVELYN BUTT, JOCELYNE CHABOT, GENEVIÈVE CÔTÉ, STÉPHAN DAIGLE, ANNOUCHKA GALOUCHKO, DENIS GODBOUT, TALLEEN HACIKYAN, PIERRE-PAUL PARISEAU, ALAIN PILON, PIERRE PRATT, ALAIN RENO, KAMILA WOZNIAKOWSKA

Photographes
MICHAEL FLOMEN, JOSEF GERANIO

Photocomposition et montage
Concept Médiatexte Inc.

Photogravure
MÉLANÇON

Régie Publicitaire
STÉPHAN GIGUÈRE Tél.: 393-1853

Abonnements
(5 numéros par an) 20$, 185 FF, 950 FB, 41 FS, 30.000 Lires.
Abonnement de soutien: 50$, 370 FF, 1900 FB, 82 FS, 60.000 Lires.
Institutions, à l'étranger: 30$
Envoyez vos nom et adresse avec un chèque ou un mandat-poste à l'ordre de Vice Versa à l'adresse suivante: Vice Versa, 400 McGill, 5e étage, Montréal, Qc, Canada H2Y 2G1. TÉL.: 393-1853, 393-9653

Date de parution
mai 1989
Magazine transculturel publié 5 fois par année par les ÉDITIONS VICE VERSA INC., 400 McGill, 5e étage, Montréal, Qc, Canada H2Y 2G1. Tél.: 393-1853, 393-9653

Distribution
LES MESSAGERIES DYNAMIQUES (Québec) Tél.: 332-0680,
E.M. Press (Ouest canadien et Maritimes) Tél.: 374-9811
NAVILLE S.A. (Suisse), Tél.: (0220 435600)

Responsable de la distribution
NICOLAS VAN SCHENDEL

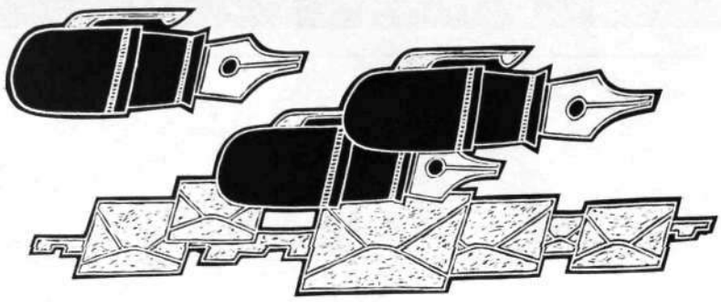
Administration
DIANE PUGLIESE

Dépôt légal
Bibliothèques du Canada et du Québec
Deuxième trimestre 1989 Courrier de deuxième classe
Enregistrement No 6385
Envoyer tout changement d'adresse à: Vice Versa, 400 McGill, 5e étage, Montréal, Qc, Canada H2Y 2G1. La rédaction est responsable du choix des textes qui paraissent dans le magazine, mais les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs. Vice Versa bénéficie de subventions du ministère des Affaires culturelles, du Conseil des Arts du Canada ainsi que du ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration. Vice Versa est membre de l'AEPCQ. Vice Versa n'est pas responsable des documents qui lui sont adressés.

Ce numéro fictions a été préparé par Marie José Thériault.

Questions directes et indiscrètes

aux lectrices et lecteurs de Vice Versa



1. Âge:
0-20 ans ☐ 21-40 ans ☐ 41-60 ans ☐
61-80 ans ☐ 81-100 ans ☐

2. Sexe: M ☐ F ☐

3. Scolarité:
primaire ☐ secondaire ☐ collégial ☐
bacc. ☐ maîtrise ☐ doctorat ☐

4. Occupation principale: _____

_____

Loisir préféré: _____

Dernier voyage effectué: date: _____

lieu _____

motif _____

5. Niveau de revenu: 0-20 000 ☐ 51-70 000 ☐
21-30 000 ☐ 71 et plus ☐
31-50 000 ☐

6. Langue maternelle: _____

Langues que vous lisez: _____

_____

Ces indiscrétions commises à votre sujet, à vous d'en faire à propos de V.V.! (C'est la première fois que vous lisez Vice Versa? Passez à la question 14)

7. Vous connaissez la revue depuis 19 _____

8. Vous êtes ou vous avez été abonné de 19____

à _____

9. Vous avez connu la revue par:
des amis ☐
bibliothèque ☐ kiosque ☐ autre ☐

10. Vous prêtez généralement la revue à:
1 personne ☐ 2 personnes ☐
3 personnes ☐ Non ☐

11. Comment vous êtes-vous procuré les numéros antérieurs que vous avez lus:
abonnement ☐ emprunt ☐
kiosque ☐ autre ☐

12. Vous avez interrompu votre abonnement?

Dites-nous pourquoi: _____

_____

Vice Versa a fait peau neuve! Le présent format est modifié.

13. Ce nouveau format vous plaît-il?
oui ☐ non ☐ sans opinion ☐

14. Vous avez lu les articles:
français ☐ anglais ☐ italiens ☐

15. Vous aimez l'approche thématique par numéro: oui ☐ non ☐ sans opinion ☐

16. Vous souhaitez qu'on traite des thèmes suivants: _____

_____

_____

17. Le contenu des articles vous intéresse:

beaucoup ☐ moyennement ☐ peu ☐

18. Ce qui vous plaît le plus dans Vice Versa c'est:

_____

_____

_____

19. Ce qui vous déplaît dans Vice Versa c'est:

_____

_____

20. Vous désirez un compte rendu du présent sondage dans notre prochain numéro?
oui ☐ non ☐ sans opinion ☐

21. Autres commentaires? _____

_____

_____

Un dernier effort, allons!
Retournez ce questionnaire, rempli avec patience et lucidité, à:
Vice Versa
400 McGill, 5e étage,
Montréal, Qc
H2Y 2G1

Basilique Notre-Dame Été 89

MOZART *plus*

Commanditaire du festival

POWER CORPORATION
DU CANADA

22/23 juin
Charles Dutoit, *chef*
Kaaren Erickson, *soprano*
Claudine Carlson, *mezzo-soprano*
Ben Heppner, *ténor*
Gary Relyea, *baryton*
Choeur de l'OSM – *Iwan Edwards*
MOZART *Symphonie no 26, K 184*
BEETHOVEN *Symphonie no 9*

26/27 juin
Charles Dutoit, *chef*
Timothy Hutchins, *flûte*
MOZART *Divertimento, K 136*
MOZART *Concerto pour flûte no 2, K 314*
TCHAIKOVSKY *Symphonie no 6, «Pathétique»*

4/5 juillet
Charles Dutoit, *chef*
Alessandra Marc, *soprano*
Jard van Nes, *mezzo-soprano*
George Gray, *ténor*
Simon Estes, *baryton-basse*
Choeur de l'OSM – *Iwan Edwards*
MOZART *Sancta Maria, K 273*
MOZART *Ave Verum Corpus, K 618*
VERDI *Requiem*

11/12 juillet
Charles Dutoit, *chef*
Pinchas Zukerman, *violon*
MOZART *Marche, K 445*
MOZART *Divertimento, K 334*
BRAHMS *Concerto pour violon*

18/19 juillet
Charles Dutoit, *chef*
Angela Cheng, *piano*
MOZART *La Clemenza di Tito, ouverture*
MOZART *Concerto pour piano no 19, K 459*
CHOSTAKOVITCH *Symphonie no 5*

25/26 juillet
Charles Dutoit, *chef*
Alicia de Larrocha, *piano*
MOZART *Symphonie no 35, K 385, «Haffner»*
MOZART *Concerto pour piano no 23, K 488*
FALLA *Nuits dans les jardins d'Espagne*
RAVEL *Daphnis et Chloé, suite no 2*

Co-commanditaires :

The Gazette
Hydro-Québec
Sénateur E. Leo Kolber et Sandra Kolber

Abonnements – 6 concerts : 129$, 82$ et 42$
842-9951 Portez à votre compte. Lundi au vendredi 9h à 18h.

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

LES AUTEURS QUI FONT LE PRINTEMPS

Hector Bianciotti
Seules les larmes seront comptées
Gallimard (Coll. Blanche) 24,95$

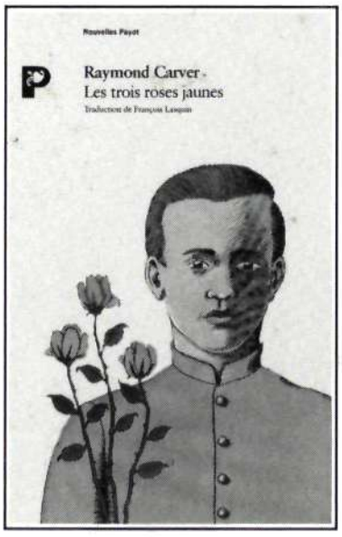
«Ceux pour qui la littérature est une plongée secrète dans une intimité unique, liront et reliront ce roman. Il leur sera, d'éclats en chuchotements, une singulière et délicieuse violence.» (Josyane Savigneau, ***Le Monde****)*

Jean Vautrin
Dix-huit tentatives pour devenir un saint
Payot, 19,95$

«Les huit nouvelles de Jean Vautrin sont assurément huit tentatives de cerner au plus près l'âme de ses semblables.» (Antoine de Gaudemar, ***Libération****)*

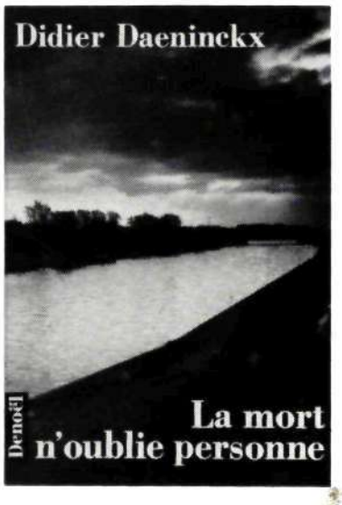
Raymond Carver
Les trois roses jaunes
Traduit de l'américain, Payot, 24,95$

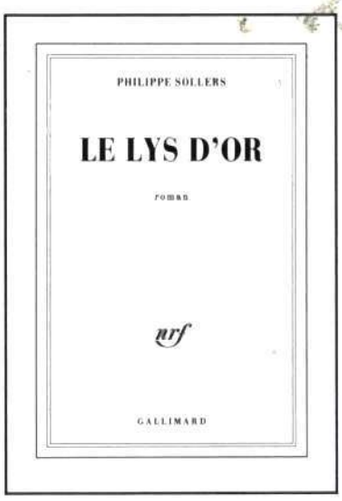
«Une tendresse, violente et déchirée, pudique et lucide, pour tous ceux qui éprouvent, dans leur chair et dans leur tête, qu'une existence n'est jamais une réussite.» (Pierre Lepape, ***Le Monde****)*



Didier Daeninckx
La mort n'oublie personne
Denoël, 19,95$

«Plus qu'un roman policier, ce que Daeninckx a réussi c'est une émouvante réflexion sur la mémoire.» (Gérard Meudal, ***Libération****)*



Philippe Sollers
Le lys d'or
Gallimard (Coll. Blanche) 24,95$

«Comme les autres romans récents de Sollers, ***Le lys d'or*** *deviendra aussi un document sociologique d'époque. (...) Un festival d'intelligence, vous dis-je!» (Bertrand Poirot-Delpech,* ***Le Monde****)*